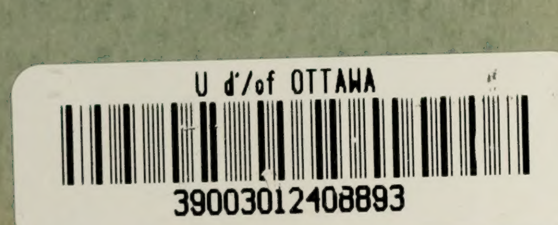
Praviel, Armand

PROVINCIAUX

PQ
295
.R38
P72
1915



PROVINCIAUX

DU MÊME AUTEUR

Poésie

La Tragédie du Soir (Lemerre). *Épuisé.*

Le Cantique des Saisons, ouvrage couronné par le Comité Littérature spiritualiste, 1913. (Éditions du *Temps Prése* *Épuisé.*

Romans

Péché d'Aveugle (Perrin).

Les Routes de Gascogne (Nouvelle Librairie Nationale).

Jamais Plus (Bloud et Gay).

Histoire

L'Assassinat de M. Fualdès (Perrin).

Critique

L'Empire du Soleil (Nouvelle Librairie Nationale).

L'Anthologie du Félibrige (en collaboration avec M. J.-R Brousse). Même librairie.

Sous presse

L'Histoire tragique de la Belle Violante.

P. 29 1914

ARMAND PRAVIEL

PROVINCIAUX



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78



PQ
295
.R38
P72
1915

AVANT-PROPOS

A M. Fernand Laudet,
de l'Institut.

Mon cher Maître,

Vous avez bien voulu, un soir, me présenter à quelques-uns de vos amis comme « un régionaliste vivant en province », — ce qui, paraît-il, est beaucoup plus rare qu'il ne le semble au premier abord.

Régionaliste, en effet, aujourd'hui qui ne l'est pas? Quel est le Parisien qui n'a pas, dans son cœur, quelque petit morceau de province qui sommeille? Quel est l'écrivain qui, sur le pavé de bois de la capitale, ne rêve pas la « renaissance des régions françaises opprimées par la centralisation », et ne représente pas les us, coutumes, histoire et langue d'un pays lointain où, d'ailleurs, il se garde de jamais poser le pied?

Oui, professer le régionalisme, chacun le fait, peu ou prou. La difficulté commence à le « vivre » pratiquement.

Par une curieuse compensation, en effet, tandis que Paris considère la province avec une indulgente sympathie, couronnant Jean Aicard comme grand poète provençal et Théodore Botrel comme barde breton, la province, de son côté, qui ne veut pas être en retard, considère Paris avec une admiration stupéfiée. Rien ne lui paraît bon qui ne vienne de là. Pièces de théâtre, livres, conférenciers, journaux, doivent porter cette estampille. Je me souviens d'un garçon peu délicat qui, à l'aide d'une vague carte de correspondant d'une gazette parisienne, se faufilait à toutes les meilleures places, même aux tables

*des banquets... « Y pensez-vous, mon cher, disait-on, nous avons le délégué spécial du *** ! » Il n'y en avait plus que pour lui.*

Cet état d'esprit, sans parler de beaucoup d'autres contingences, rend assez délicate la situation de l'écrivain provincial. C'est pour cela sans doute que, si elle est quelquefois louée sur le mode lyrique, elle n'est pas extrêmement recherchée.

D'abord, l'horizon est étroit, obstrué par de faux grands hommes. On me dit que déjà, à Paris, il est difficile d'établir des plans, *de mettre chacun à sa place, d'y voir clair. Chez nous, c'est presque impossible. On est trop près les uns des autres. Les nécessaires duretés de la critique doivent toujours être émoussées. L'homme de talent est trop souvent effacé par le bavard, et il n'a même pas, pour se dédommager, l'appui, l'estime proches, de quelque maître incontesté. Tout se confond. Le recul dans l'espace nous manque, aussi bien que le recul dans le temps. Et l'ensemble est brouillé non seulement par des querelles politiques et religieuses, qui prennent particulièrement dans notre Midi l'acuité que vous savez, — mais encore par des querelles de familles et de personnes, auxquelles nul ne peut échapper.* Lou Felibrige es un sa de gârri, *disait, je crois, Roumanille. Les amours-propres y subissent un frottement trop immédiat. Cela se termine parfois par des coups de poing. Et je vois encore, dans une félibrée de Saint-Gilles, un poète-charretier de l'endroit, furieux de n'avoir pas obtenu je ne sais quelle cigale, et sautant à la gorge du cher et regretté Mariéton...*

Vous vous souvenez de cet épisode du fameux voyage de la Terre à la Lune, *de Jules Verne. Les hardis explorateurs ont emmené un chien avec eux, dans l'obus qui les emporte. Le chien meurt. Ils le jettent au dehors. Mais voilà qu'au point où ils sont parvenus, l'attraction la plus forte que subit le cadavre est celle de l'obus lui-même, et il continue à les suivre à travers les espaces interstellaires... En province, le même phénomène se reproduit. On*

a beau jeter quelqu'un par-dessus bord. Il vous suit toujours, jusqu'à la fin du voyage.

Cependant, malgré tous ces petits ennuis, il y a toujours eu, il y a encore, des écrivains provinciaux, et vivant en province. Je ne suis pas le seul. J'ai essayé de retracer ici la physionomie de quelques-uns. Mistral, d'abord, dont j'avoue que la carrière éblouissante est une exception plutôt qu'un exemple ; Emile Pouvillon ; Charles de Pomairols, d'autres encore auxquels je songe, Anatole Le Braz, Francis Jammes, Emile Ripert, Emmanuel Delbousquet, et tant de félibres, plus riches de talent que d'écus. Pour faire œuvre vraiment belle, ils ont eu à lutter, beaucoup plus qu'on ne se l'imagine généralement. Non point qu'il faille leur accorder un mérite extraordinaire d'avoir renoncé à la vie brillante et enfiévrée de Paris, d'avoir courageusement et méthodiquement restreint leurs désirs de gloire, de fortune et de popularité, d'avoir même travaillé dans le calme et l'isolement. Mais, comme corollaire de ce que j'indiquais tout à l'heure, on doit les louer de ne pas s'être laissé étouffer par leur province ; dans les petites initiatives diverses qui les pressent, d'avoir su choisir, de ne s'être intéressés vraiment qu'à ce qui méritait qu'on s'y arrêtât ; et puis enfin, malgré tant d'obstacles, d'avoir gardé les termes de comparaison nécessaires, d'avoir continué de loin à se tenir au courant du mouvement des idées ; car on peut poser en axiome qu'en plusieurs ordres de choses, la province retarde de dix ans.

Comment ont-ils réussi à cela? C'est ici qu'une confession s'impose au régionaliste intransigeant que je suis. De temps en temps, l'écrivain de province a besoin de respirer l'air extérieur. Qui dit « régionalisme » ne dit pas clôture féroce dans son pays, ignorance de tout ce qui n'est pas lui. Dès ses débuts, on a vu Mistral à Passy et sur le boulevard. Nos écrivains, si détachées de toute gloriole que fût leur œuvre, si tranquillement indifférents qu'ils fussent à l'égard même d'une publication quelconque, avaient vu Paris ou avaient couru le monde

avant de s'enfermer chez eux. Et peut-être que, maintenant, les moyens de locomotion, qui ont tant travaillé pour la capitale, vont permettre, au contraire, à beaucoup d'écrivains de regagner leur province, de s'y enfoncer pour parachever leur labeur en conscience et en paix.

C'est là, en effet, que notre littérature épuisée peut retrouver une verdeur, une jeunesse nouvelles. Songeons, chez nos voisins, au grand Verdaguer, chez nous à un Barrès, à un Bazin, à un Bordeaux ; si, parfois, les provinciaux ne les ont pas compris, la province a su se faire entendre d'eux, et leur a révélé des choses immortelles. On s'apercevra peut-être quelque jour, que, dans le grand désarroi d'idées qui marqua notre époque, le meilleur, le plus sain, le plus juste, le plus durable a jailli de cette littérature provinciale systématiquement ignorée depuis si longtemps. C'est pourquoi à de grands noms j'ai voulu en mêler d'autres, ou ignorés, ou presque oubliés, ou méconnus. Les chefs-d'œuvre ne sont-ils pas comme la résultante de multiples efforts obscurs ?

... Et puis, n'est-ce pas ? vous m'excuserez d'avoir voulu chercher dans ces pieuses études une consolation et un réconfort. L'humble provincial, qui est demeuré fidèlement sur son vieux coin de terre, près des tombes de ses morts, n'est pas toujours un sacrifié, puisque, longtemps après quelquefois, il se trouve une main respectueuse et affectueuse qui feuillette ses manuscrits ou rouvre ses livres pour y cueillir des leçons, des encouragements, des modèles... Une âme qui vous répond à travers le temps et l'absence, n'est-ce pas déjà l'immortalité ?

ARMAND PRAVIEL.

FRÉDÉRIC MISTRAL

Invinciblement, mon esprit se reporte vers une soirée du printemps de 1858. C'est dans un petit-jardin de Passy, qu'enchantent la fraîcheur du crépuscule et le gazouillement des oiseaux. On a dîné simplement, et on prolonge la causerie sous les arbres, dans la pénombre.

Un vieillard sec, osseux, portant toujours droite sa maigre stature, que le malheur n'a pu courber, est le maître du logis. Drapé de sa longue redingote usée, flattant distraitement de sa main deux chiens couchés à ses côtés, il écoute son hôte qui lui récite des vers.

Celui-ci, jeune et beau, vêtu avec une élégance discrète, aux yeux rêveurs et aux cheveux bouclés, semble pour son auditeur le fantôme de sa jeunesse. De l'obscurité qui emplit le jardinet, sa voix monte, musicale, évoquant en ce coin de Paris les pays du soleil et de la mer bleue, les horizons de Provence et les chansons d'Italie... C'est Mistral qui dit ses premiers poèmes à Lamartine.

Ce n'était pas encore *Mirèio*. Il ne savait encore que ces délicieuses petites pièces, que Roumanille avait déjà publiées dans son anthologie, *li Prouvençalo*, ou que les premiers Almanachs félibréens avaient portées, comme les meilleures nouvelles du « bel an de Dieu » à tous les *mas* de là-bas. Peut-être lui récitait-il la *Coumunioun di Sant*, qu'il venait d'achever, et où l'on voit la petite Arlésienne rêvée descendre en baissant les yeux les marches de Saint-Trophime :

Li Sant de pèiro, en la vesènt
Sourti de longo la darriero
Souto lou porge trelusènt
E se gandi dins la carriero,

Li Sant de pèiro amistadous
Avien pres la chatouno en gràci ;
E quand, la niue, lou tèms es dous,
Parlavon d'elo dins l'espàci... (1).

— Mais les deux grands poètes, l'amant d'Elvire et le chantre de Mireille, ne sont pas seuls à mêler leurs deux âmes d'élite dans la nuit qui descend. Quelqu'un est auprès d'eux, dans l'ombre, — et il y est demeuré. C'est lui qui a provoqué cette rencontre, lui qui, la veille, est venu révéler Mistral à Lamartine, lui disant : « J'ai chez moi, depuis huit jours, un de mes compatriotes, un Provençal, qui est un admirable poète... Je ne peux plus porter seul ma joie et mon enthousiasme. Il faut que vous entendiez cette musique divine, vous dont l'enfance a été bercée de nos patois latins ! Puis-je vous amener mon jeune ami, afin qu'il emporte notre souvenir au pays de Pétrarque et de l'amour? » Le témoin du grand entretien de ce soir se nomme Adolphe Dumas.

Nous ne voudrions point qu'on l'oubliât. Et puisque, maintenant, la lune splendide se lève sur le petit jardin de Passy, mettant en pleine lumière le profil énergique et inspiré de Mistral, le vaste front et la bouche amère de Lamartine, quelques rayons d'argent doivent aussi pleuvoir au travers des branches pour éclairer doucement celui qui les écoute, méditatif et résigné.

* * *

Adolphe Dumas était originaire d'Eyragues en

(1) Les Saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue, — les Saints de pierre, bienveillants, — avaient pris en grâce la fillette — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace...

Provence. Il était venu à Paris tenter le théâtre, mais il y échoua. Comme il s'était épris d'une de ses interprètes et qu'il voulait l'épouser, il essaya de remédier à une boiterie due à un de ses pieds retourné en arrière. Une cruelle opération le laissa aussi estropié ; et, tout à fait désespéré, ayant perdu l'amour de celle qu'il voulait conquérir, le pauvre poète se réfugia durant dix années dans une cellule, chez les frères de Saint-Jean de Dieu.

Il avait dans cette solitude une compagne : « Il est vrai, a dit Jules Janin, que, sous ce tiède abri de sa pauvreté vaillante, dans ce couvent, Adolphe Dumas avait amené une amie, une compagne au cœur chagrin, aux fidèles amours, sa tourterelle, qu'il avait ramassée un jour, à demi morte de fatigue et de froid. Ils s'étaient adoptés l'un et l'autre ; ils ne se quittaient ni la nuit ni le jour ; — elle le suivait, paisible et roucoulante, et si triste, et si tendre ! Et les frères hospitaliers forcèrent leur consigne en acceptant cette aimable compagnie ! »

Il la célébra, d'ailleurs, et Janin a ajouté : « Peut-être, un jour, Adolphe Dumas, quand on le connaîtra mieux, quand on voudra le relire, avec la bonne volonté de tirer son nom de l'abîme, sera sauvé par son élégie *à sa Colombe :*

... Mais quel nom te donner, bel oiseau sans mélange,
Pur comme les esprits, ailé comme les anges?
Je ne sais comment te nommer.
Pour l'homme de prière et pour l'homme d'étude,
La colombe au désert, Dieu dans la solitude,
Leur nom? C'est le besoin d'aimer.

Plus tard, ce poète mélancolique, ce « second Gilbert français », comme disait Lamartine, avait salué avec enthousiasme la révolution de février. Mais, peu constant dans ses idées, effrayé par les mouvements populaires, il se rallia très vite à l'Empire ; et, en 1856, il fut chargé par M. Fortoul, ministre de l'Instruction

publique, de recueillir les chants populaires de la Provence.

Déjà, en effet, depuis cinq à six ans, la renaissance provençale commençait à se dessiner : Roumanille, Anselme Mathieu, Théodore Aubanel, Mistral lui-même étaient fort connus ; des congrès avaient eu lieu à Arles et à Aix ; le Félibrige avait été fondé en 1854 au Castelet de Font-Ségugne, près d'Avignon ; le premier *Armana Prouvençau* avait paru, l'année suivante, et Adolphe Dumas allait trouver matière abondante à ses recherches.

C'est ainsi qu'il se rapprocha de Mistral, et que, bien avant toute la grande critique, il annonça sa gloire. Il eut, pour ainsi dire, la divination de ce génie. Connaissant à merveille la poésie provençale, dans laquelle il s'était parfois exprimé, il saisissait toutes les nuances des vers de son jeune ami. « Depuis huit jours qu'il a pris gîte sous mon toit, à Paris, disait-il, il m'a enivré de poésie natale, mais tellement enivré que j'en trébuche en marchant, comme un buveur... »

Et cependant, sa première tentative auprès de Lamartine n'eut pas tout le succès qu'il en attendait. Il avait pu lui amener Mistral, car, malgré leurs divergences politiques, ils avaient conservé d'excellentes relations (1). Mais, soit par jalousie de maître qui ne veut pas se connaître de rival sur son propre terrain, soit peut-être par les difficultés que présentait la simple audition du texte provençal, Lamartine fut moins enthousiaste que Dumas. Les premiers vers de Mistral lui plurent, mais sans excès. « C'étaient des vers lyriques, a-t-il dit plus tard. Le génie du jeune homme n'était pas là ; le cadre était trop étroit pour son âme ; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre... »

L'épopée ! Dumas, lui, avait la bonne fortune d'en

(1) « Nous ne parlions plus politique ; nous parlions littérature, poésie, amitié, choses éternelles. » (*Cours familier de littérature de Lamartine,* entretien LXXX.)

connaître la plus grande partie en manuscrit. Il croyait en elle, sans un instant de doute ou de trouble. Et il avait écrit dans la *Gazette de France* cet article prophétique :

La *Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande, et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles ; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipions.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains ; il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

Jusqu'à sa mort, le poète boiteux et malade fut l'annonciateur fervent de Mistral. Il l'imposa à sa gloire. Dès que *Mirèio* eut paru en librairie, il ne voulut pas que le félibre se contentât des articles chaleureux que toute la presse provençale lui consacrait ; il le rappela à Paris, et s'ingénia de mille manières pour que son protégé y fût bien accueilli. Il faisait la chasse à tous les sceptiques, et avec quelle ardeur ! On raconte qu'un soir il croisa sur le boulevard Albéric Second :

— Eh bien ! lui dit-il, mon poète est arrivé.

— Et son poème?

— Il est imprimé.

— Et votre admiration?

— Elle augmente chaque jour.

— Décidément, c'est donc gentil, ce qu'il compose, votre Mistral?

— Gentil! Gentil! Superposez Homère, Longus et Virgile, vous n'atteindrez pas à la hauteur de *Mireille*. Quoique vous soyez peu digne de cette faveur, ajouta-t-il, en tirant un volume de sa poche, prenez et lisez... et vous m'en direz des nouvelles.

Albéric Second prit le livre, et publia, quelque temps après, dans l'*Univers illustré* un article qui finissait sur ces mots : « Mon cher Dumas, ceci est un acte de contrition. Je viens de lire *Mireille*. Frédéric Mistral est un admirable poète ; son livre est un chef-d'œuvre. Cette lecture m'a fait pleurer mes dernières larmes, et vous êtes, vous, le Christophe Colomb de la poésie moderne. »

Le branle était donné. *Mirèio* commençait le tour du monde. Adolphe Dumas n'allait pas tarder à disparaître, à s'effacer comme les précurseurs.

*
* *

Le poème de Mistral parut le 2 février 1859, au beau jour de la Chandeleur, en Avignon, chez Séguin et Roumanille. Mais ce n'est que vers le mois de mars que le volume parvint à Lamartine.

Le grand poète était plongé dans bien des tristesses. C'était l'époque terrible où, tombé du haut de son rêve, traqué par ses créanciers, il était condamné à la copie de son *Cours de Littérature*, où il travaillait jour et nuit, avec hâte, redoutant sans cesse l'heure où il verrait sa main se crisper sur sa plume, son imagination s'obscurcir et hésiter devant le labeur ; c'était l'époque où il écrivait avec tant d'amertume : « Je connais un homme plus malheureux que le Tasse et plus calomnié de la haine des hommes, qui n'ont voulu payer son dévouement que par des injures. Ceux qui l'outragent aujourd'hui s'en repentiront trop tard ; ils sauront que le malheur est plus inconstant

que la haine, et que la postérité se charge de la vengeance de ceux qui ne veulent pas se venger... »

Mauvais moments pour goûter la sérénité de *Mirèio* ! Le vieux poète leva la tête de son bureau, de « sa table d'inspiration » comme il disait, et ouvrit nonchalamment le volume. Il sourit mélancoliquement au nom de l'auteur ; il se souvint du printemps dernier, et aussi de toutes les belles choses que lui avait contées Adolphe Dumas : il revit dans un éclair ce *mas* de Maillane, là-bas, entre les Alpilles et le lit torrentueux de la Durance, sur la grande voie romaine qui mène solennellement vers Arles, à travers les rochers et les cyprès ; ce *mas* du Juge, entouré de ses étables, caché dans les figuiers et les oliviers, adossé au village, et veillant de ses fenêtres basses les vignes et les maïs, et les pentes des collines où paissent ses troupeaux ; cette demeure patriarcale, où la mère du poète, la belle veuve arlésienne, servait debout son fils et ses amis, et disait à Adolphe Dumas qui la priait de s'asseoir : « Oh ! non, monsieur, ce n'est pas la coutume à Maillane... Nous savons que nous sommes les femmes de nos maris et les mères de nos fils, mais aussi les servantes de la maison. Ne prenez pas garde. » Il revit Mistral lui-même dans ce décor, tel un peu que son imagination l'eût voulu : plus paysan que la réalité, avec une veste de velours et des guêtres de cuir tanné, écrivant des poèmes tout en cultivant ses champs, en faisant ses huiles, en gouvernant ses étables... Et tout cela séduisait le grand rêveur par son invraisemblance d'églogue.

Il fut donc sur le point de lire. Mais la lassitude et l'amertume furent plus fortes. La copie du jour était là, celle dont il n'interrompait le fil que pour répandre ses lamentations douloureuses. Il rejeta le volume auprès de lui, sur la cheminée, en disant : « Je n'ai pas le cœur aux vers : à un autre temps ! »

Cependant, à la nuit, il ne laissa point *Mirèio* sur la tablette de la cheminée ; il glissa le livre sous son

bras, « par distraction », a-t-il avoué, et il l'emporta dans sa chambre. Et, peut-être pour combattre l'insomnie, quand il fut couché sur son lit, il commença à feuilleter le poème immortel :

Cante uno chato de Prouvenço...

... Je chante une fille de Provence — dans les amours de sa jeunesse — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés... Bien que son front ne resplendît — que de jeunesse, bien qu'elle n'eût — ni diadème d'or, ni manteau de Damas, — je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine et caressée — par notre langue méprisée ; — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des *mas*...

Nous suivons avec piété les anniversaires de ce demi-siècle. Nous revoyons Lamartine, en cette nuit d'avril, dans sa chambre délabrée de grand seigneur déchu, coupant fiévreusement les pages de *Mirèio*, laissant s'enfuir les heures au bercement des vers. Jadis, M. de Talleyrand, à ce que l'on assure, veilla toute une nuit sur les *Premières Méditations*, subjugué soudain par cette révélation d'une mentalité nouvelle ; ici, l'aventure est plus vraisemblable et plus belle, car les deux âmes se répondaient, à travers l'âge et l'éloignement.

Cette nuit-là, dit Lamartine, je ne dormis pas une minute. Je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir. Je pourrais retourner le vers célèbre de Dante dans l'épisode de *Françoise de Rimini*, et dire, comme Francesca : « A ce passage, nous fermâmes le livre et nous ne lûmes pas plus avant ! » Moi, j'en lus jusqu'à l'aurore, je relus encore le lendemain et les jours suivants !

Ah ! certes, il était conquis à son tour, et il remerciait ce pauvre Dumas de lui avoir fait connaître cette merveille ! Il ne songeait plus aux angoisses du lendemain, aux duretés de la vie, aux incertitudes cruelles de sa propre destinée... Le grand idéaliste, à travers

la nuit enchantée, avait entendu passer la robe de la Muse ; une beauté nouvelle posait sa douceur sur ses tempes amaigries ; il ne se plaignait plus ; et, dans un coup d'enthousiasme, il écrivait à Reboul :

J'ai lu *Mirèio*... Rien n'avait encore paru de cette sève, nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un *Entretien* sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié comme vous : c'est Homère.

***

Et voici de nouveau Mistral chez Lamartine. Il est revenu à Paris, toujours rappelé par le bon Adolphe Dumas, qui se dévoue entièrement à sa renommée. Accompagné d'Eugène Garcin, l'un des premiers Félibres, et d'Anselme Mathieu, le délicieux poète anacréontique de *la Farandoulo* (1), il a couru les cercles littéraires de la capitale, partout fêté, partout acclamé. Il n'a pas trente ans, il est déjà célèbre. Barbey d'Aurevilly, Armand de Pontmartin, Louis Ratisbonne, Guttinguer annoncent son génie. Mais une ombre passe sur son front : il a hâte de retourner à Maillane, de retrouver sa mère qui l'attend dans la petite maison qu'il ne quittera plus, de fuir tous ces vertiges de la mode et de la vogue, qui risquent de troubler la haute et pure conception qu'il s'est faite de son art et de la poésie. Que lui font ces gens qui ne comprennent point son langage, et dissertent avec pédantisme de ce qu'il a spontanément exprimé?

Il se souvient aussi de cette fête triomphale de Nîmes, la cité romaine, où le peuple l'a acclamé en compagnie d'Aubanel et de Roumanille, et où le vieux Reboul, paroissien de l'église Saint-Paul, lui dit avant son départ : « N'oublie pas ta mère ! N'oublie pas que c'est dans un *mas* de Maillane que tu as écrit

(1) *La Farandole*, recueil malheureusement épuisé aujourd'hui.

Mirèio et que c'est là ce qui te fait grand ! N'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête ! » (1).

Mistral n'a rien oublié. Il va repartir.

Il est venu saluer une dernière fois Lamartine. Aujourd'hui c'est une petite réception. Il y a là Mme de Lamartine et Mme de Cessia. Et le Maître, l'auteur du *Lac* et du *Crucifix*, a pris sur sa table une liasse volumineuse. Il lit au jeune Provençal le fameux *Entretien* qu'il a promis à Reboul.

Je crois entendre cette lecture. « Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle », dit une voix. Cassée, vieillie, fatiguée, voilée par l'âge, la misère, la douleur, c'est toujours cependant la voix qui a dit les strophes immortelles, qui a secoué la France, renversé un trône, dominé l'émeute ; c'est celle qui à la fois, a proclamé dans les assemblées publiques les plus généreuses folies, a défendu dans les Académies la beauté et la vertu, et qui, dans les rafales d'une révolution, a dit les paroles victorieuses sur le drapeau ; c'est la voix d'Orphée, enchanteur des monstres, qui, avant de s'éteindre à jamais, va dire au monde de quel côté il doit chercher désormais la grande et féconde poésie.

Et cette voix, rendue plus vénérable encore par la vieillesse et l'infortune, déroule devant Mistral toute son œuvre elle-même ; à travers la paraphrase éloquente, elle dit, avec un sens inné du rythme et de la mesure, le début « d'une simplicité antique », l'arrivée des deux vanniers, Vincent et son père, au mas des Micocoules, où Mireille leur sert un plat de fèverolles sur la table de pierre, au frais du soir, et l'amour naissant des deux jeunes Provençaux...

. . Et ainsi finit ce second chant, une des plus suaves idylles, à laquelle on ne peut rien comparer que les gémisse-

(1) Cf. un remarquable article du regretté Frédéric Charpin dans le *Mercure de France* du 1er février 1909, *le Poème de Mirèio*.

ments les plus chastes du *Cantique des Cantiques*. Il y respire une pureté d'images, une verve de bonheur, une jeunesse de cœur et de génie, qui ne peuvent avoir été écrites que par un poète de vingt ans. La terre y tourne sous les pas, le cœur y bondit dans la poitrine comme dans une ronde de villageois sous les mûriers de la Crau ou sous les châtaigniers de Sicile. O poésie d'un vrai poète ! Tu es le rajeunissement éternel des imaginations, la Jouvence du cœur.

La voix inspirée continue ; maintenant, elle analyse le babillage charmant des magnanarelles, elle récite cette chanson de Magali, qui « vous laisse dans le cœur et dans l'oreille un écho de musette prolongé à travers les myrtes de la Calabre » ; elle rappelle la venue des prétendants, et la jalousie d'Ourrias éconduit, sa lutte meurtrière avec Vincent, et sa mort tragique dans le fleuve : « les ballades allemandes n'ont rien de plus fantastique et de plus lugubre que ce passage du Rhône pendant une nuit d'orage. Ce sont les stances de *Lenora*. Ce poète du Midi a, quand il veut, les cordes surnaturelles et frissonnantes du Nord. »

Mistral, écoute ! C'est Lamartine qui montre Vincent après sa guérison, suppliant son père d'aller demander la main de Mireille ; c'est lui qui retrace les refus de Ramon, et la fuite éperdue de *la chatouno* à travers la Camargue vers la carène de pierre des Saintes-Maries ; c'est lui qui nous montre les deux amoureux au dénouement, « comme deux lis couchés dans le même vase après un débordement du Rhône dans les jardins de la Crau... ». Les feuillets s'ajoutent aux feuillets, les louanges aux louanges. Le vieillard semble bénir, et le jeune homme a l'air de prier. Il y a là comme une ferveur religieuse pour le même idéal.

... Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi, ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord ! Voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils entrent ! Voilà de ces épopées sur lesquelles les grossières

imaginations du peuple inculte se façonnent, se modèlent, se polissent, et font passer avec des récits enchanteurs de l'aïeul à l'enfant, de la mère à la fille, du fiancé à l'amante, toutes les bontés de l'âme, toutes les beautés de la pensée, toutes les saintetés de tous les amours qui font un sanctuaire du foyer du pauvre !

Et Lamartine continue :

Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère...

Arrêtez-vous un instant, ô poète ! Car l'auteur de *Mirèio* ne va plus vous entendre : en cette minute inoubliable, son cœur gonflé déborde et, aux paroles de Lamartine, Mistral s'est mis à pleurer.

*
* *

Je viens de relire le poème et son commentaire. Un demi-siècle n'a pas plus gâté l'un que démenti l'autre. *Mirèio* n'a pas pris une ride, et le livre qu'annonçait Lamartine, pour avoir été écrit si près de la nature, est immuable comme elle.

Qu'y a-t-il de vrai dans sa trame ou dans son intrigue? Lorsque Mistral le commença, dans l'automne de 1851, avait-il eu l'intention d'y transposer poétiquement quelque réelle aventure, comme son maître l'a fait pour *Graziella* ou *Raphaël*? Malgré le goût de notre époque pour toutes ces recherches indiscrètes, nous ne pensons point que l'on ait découvert grand'chose, justement parce que, à ce sujet, le poète s'est expliqué lui-même avec une grande simplicité.

« Peut-être mon poème, dit-il, fut la reconstitution d'un roman véritable, deviné par intuition... Mais, en vérité, je n'avais pas de plan. Je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle, au gré des vents ! »

D'ailleurs, pourquoi chercher, derrière le bon sourire du patriarche de Maillane, quelque amourette d'autrefois? Mireille est une synthèse : elle est la pauvre Louise qui l'aima dans son premier séjour au mas du Juge, qui l'aima sans espoir, prit le voile et mourut, comme une contre-partie douloureuse et ironique de la Zani d'Aubanel ; elle est aussi la jeune Provençale qui devait se retourner et sourire sur les boulevards d'Aix, quand il passait, jeune et fringant étudiant, aux côtés du séduisant Anselme Mathieu, galant comme un troubadour ; elle est la paysanne dont il rêvait, galopant sur une cavale, son trident à la main, reine d'un peuple de pâtres, de *gardian*, de laboureurs et de magnanarelles ; elle est la sœur des Maillanaises que Gaston Paris vit, un soir, défiler avec lui, à la sortie des vêpres...

L'une après l'autre, comme les *chatouno* de cette admirable *Communion des Saints*, les jeunes filles sortaient de la petite église, pleines de grâce modeste et pourtant ardentes, montrant, sous les jolis rubans bleus et les dentelles de leurs coiffes arlésiennes, leurs fins profils et leurs teints mats, leurs formes un peu courtes mais non sans élégance, bien prises dans leurs beaux costumes de fête, leurs petits pieds glissant doucement sur les dalles, toutes levant un instant leurs grands yeux noirs pleins de flamme et répondant au regard du poète par un sourire amical : « Voilà mes modèles, me disait-il, voilà Mireille. »

Hé oui ! car Mireille, ce n'est pas seulement telle ou telle jeune fille morte d'amour, — c'est la Provence tout entière.

La voilà bien, l'héroïne du poème, comme elle sera l'héroïne fêtée, parée, célébrée, de toute l'œuvre de Mistral, et Estérelle, et Nerte, et la reine Jeanne, et la comtesse des *Iles d'Or* ! Toute la Provence, avec sa beauté, son passé, sa gloire, sa décadence ; et, plus encore, la région familière au poète, celle qu'il n'a pas quittée, avec son azur éclatant, ses feuillages pâles ou sombres, le Rhône torrentueux, et les mer-

veilles dorées ou argentées, suivant l'heure, d'Arles et d'Avignon ; toute cette contrée, à la fois émouvante et splendide, qui au matin semble trembler comme un voile de gaze dans les rayons du soleil, triomphe à midi de toute la gloire de la lumière et, le soir, se drape en de quotidiennes apothéoses ; cet étroit carrefour des civilisations, où la Grèce, Rome, le Christianisme primitif, les Sarrazins, l'Empire, la Papauté ont laissé leur empreinte... « Un pays est devenu un livre » ; c'est encore Lamartine qui l'a dit.

Oui, tout un pays, avec ses souvenirs, ses mœurs, ses coutumes, ses légendes, ses industries, ses superstitions, ses pures croyances religieuses. Chaque épisode des amours traversées de Mireille et de Vincent sert à enchâsser quelque vieille richesse de Provence, — et, dans le raccourci du drame éternel de la vie, c'est toujours un aspect particulier de cette vie qui apparaît, tel que l'a fourni au poète le milieu où il a vécu, où il a rêvé, où il a chanté. Et c'est ainsi que son œuvre, éperdument particulariste, a été et sera toujours goûtée de tous. Une fois de plus, gagner en profondeur n'a rien fait perdre en étendue.



On a célébré solennellement le cinquantenaire de *Mirèio*. De toutes parts, l'attention du monde littéraire s'est tournée vers cette petite maison de Maillane, toujours la même, où Frédéric Mistral a écrit tous ses chefs-d'œuvre, et vers ce forum d'Arles où l'on a dressé sa statue.

Certes, on a pu trouver l'hommage prématuré, le précédent un peu dangereux : ceux qui ont bien connu l'auteur de *Mirèio* ne pensent point ainsi. Mistral est à part ; il n'est pas un poète dont l'œuvre et la vie aient réalisé un ensemble aussi harmonieux, et, devant les jeunes générations qui montent, il n'a été que juste de glorifier ce maître admirable, non

seulement de poésie, mais de foi, de sagesse et de vertu.

Ce furent de belles fêtes, mais il plana sur elles, comme sur toutes les commémorations, un peu de mélancolie. Comme la route d'un demi-siècle est jalonnée de tombeaux! Où étaient-ils, les combattants des premières luttes félibréennes? Où étaient-ils, ceux qu'il invoquait pour ranimer son inspiration au sixième chant de *Mirèio* ?

— *Tu que sabes, o Roumaniho...*

... Toi qui sais, ô Roumanille, tresser dans tes harmonies — et les pleurs du peuple, — et le rire des jeunes filles et les fleurs du printemps !

Toi qui, des bois et des rivières, — cherches le *sombre* et le frais — pour ton cœur consumé de rêves d'amour, — fier Aubanel ! et, par les (œuvres) que tu laisses, — toi, Crousillat, qui à la Touloubre — fais plus de renommée qu'elle n'en recouvre — de son Nostradamus, le sombre astrologue ;

Et toi aussi, Mathieu Anselme, — qui, sous le berceau des treilles, — regardes, pensif, les jeunes filles attrayantes ! — Et toi, cher Paul, ô fin railleur ; — et toi, le pauvre paysan, — Tavan, qui mêles ton humble chanson — à celles des grillons bruns qui examinent ton hoyau !

Et toi aussi, qui, dans les débordements de la Durance — trempes encore tes pensées, — toi qui chauffes le français à nos soleils, — mon Adolphe Dumas ; grandie, lorsque ensuite Mireille s'est lancée — loin de son *mas*, neuve et étonnée,— toi qui l'as, dans Paris, menée par la main !...

De tous, c'est encore Adolphe Dumas qui eut la fin la plus douloureuse. Il ne survécut guère au triomphe de son jeune ami. Rongé par la névrose, plus infirme que jamais, il se mourait dans un taudis de la rue Neuve-Coquenard, où il s'était réfugié. En juin 1862, son frère vint le chercher pour l'emmener chez lui, en Normandie, respirer l'air pur et goûter du repos d'un foyer. Au bout de quelques semaines, se trouvant mieux, il eut l'idée de se ranimer tout à fait en prenant des bains de mer, et il se fit transporter à Puys, qui était un petit hameau dans les environs de Dieppe.

Il s'y installa par économie dans une simple cabane de pêcheur proche de la grève. Ainsi, lui qui était né dans les ruines d'un couvent de Chartreux, près de l'austère nudité des rochers de la Durance, il devait mourir devant l'Océan.

C'est là, en effet, qu'il rendit brusquement le dernier soupir, le 4 août, entre les mains du curé du village : son frère, ses amis, ne retrouvèrent que son cadavre. Il avait fini de souffrir. L'année précédente, en allant de son lit à sa table de travail, il était tombé et s'était brisé l'autre jambe. Il n'était plus qu'une âme impatiente de sortir de son corps.

Jules Janin écrivit :

> Ce qui nous revient de ses derniers moments, dans une cabane de pêcheur, sur un lit d'emprunt, sous la misère de l'abandon, serait chose lamentable. On dirait que cet infortuné avait voulu pousser à bout, par son exemple, un témoignage inouï des douleurs de la poésie abandonnée à ses propres forces. Pauvre, errant, oublié, négligé, sans doute il a manqué de confiance en ses amis, en sa famille qui lui fut toujours bonne et propice... Il n'a pas manqué de confiance, à coup sûr, dans le Père qui est aux cieux !

Pour nous, il nous semble que ce grand admirateur de Mistral dut entendre encore, par les vers de *Mirèio*, lui venir la consolation suprême. Lui, l'idéaliste jamais découragé, le chercheur d'au-delà, comme la jeune fille tombant épuisée sous le dur soleil de la Crau, il savait évoquer les saintes Maries, les saintes de Provence porteuses d'encouragement, de paix et de vérité. Là-bas, près de cette mer violente et sombre, si différente du grand lac méditerranéen aux horizons d'azur et d'argent, elles se penchèrent sur sa couche, et lui dirent les strophes incomparables dont se berceront toujours les cœurs assoiffés d'infini :

Assolo-te, pauro Mirèio :
Sian li Mario de Judèio ! (1)

(1) Console-toi, pauvre Mireille : — nous sommes les Maries de Judée !

Il est étonnant de constater que justement ce passage soit demeuré étranger aux citations et aux analyses de Lamartine ; c'est celui dans lequel la même foi, éperdument spiritualiste, soulève les deux poètes ; c'est là que l'on retrouve, dans l'œuvre si personnelle, si instinctive, de Mistral, comme un écho lointain et magnifique de *l'Immortalité de l'Ame* et du *Crucifix :*

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste !

Et il nous semble que, sept ans après, les mêmes paroles ailées devaient bruire auprès du lit funèbre de Lamartine :

Dempièi quouro as avau rescountra lou bonur?

... Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?

L'as-tu vu dans l'homme riche? Bouffi, — couché nonchalamment dans son triomphe, — il nie Dieu dans son cœur et tient tout le chemin ; — mais la sangsue, quand elle est pleine, tombe... — Et que fera-t-il de sa bouffissure, — lorsqu'il se verra devant le juge — qui, dans Jérusalem, entrait sur un ânon?

L'as-tu vu au front de l'accouchée, — quand de son lait, tout émue, — elle tend le premier jet à son petit enfant? — C'est assez d'un trait de mauvais lait ; — et, sur le berceau découvert, — regarde-la, ne se possédant plus, — qui couvre de baisers son pauvre petit, mort !

L'as-tu vu au front de la fiancée, — lorsqu'à pas lents dans le sentier, — elle cheminait à l'église avec son fiancé?... — Va, pour le couple qui le foule, — ce sentier-là a plus d'épines — que le prunelier de la lande, — car tout n'est là-bas qu'épreuves et long labeur !

Et là-bas la plus claire des ondes, — quand tu l'as bue devient amère ; — là-bas naît le ver avec le fruit nouveau, — et tout tombe en ruine, et tout en corruption... — En vain choisis-tu sur la corbeille — l'orange, si douce au goût, — à la longue du temps deviendra comme du fiel.

Et tels te semblent respirer, — dans votre monde, qu soupirent !... — Mais qui sera désireux de boire à une source — intarissable, incorruptible, — en souffrant qu'il se l'achète ! — Elle doit, la pierre, en morceaux être brisée, — si l'on veut en extraire la paillette d'argent.

... Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici : la

mort, c'est la vie ! — Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux ! — A la faveur d'un vent subtil, — au ciel ils s'envoleront tranquilles, — et quitteront, blancs comme des lis, — un monde où les Saints sont continuellement lapidés !... (1).

*
* *

Je songe encore à cette soirée dans le jardin de Lamartine. Mistral est le seul qui subsiste, des trois poètes qui s'y réunirent. Il n'est plus le jeune étranger, débarqué à Paris, que les *Entretiens* comparent à Pétrarque, brossant sa tunique noire et peignant sa lisse chevelure pour plaire à Laure de Noves ; mais il est le bel Olympien, svelte et droit, qui, sous le feutre mousquetaire, et la canne à pomme d'argent à la main, promène par les rues, de Maillane à Arles, une vivante statue, au reflet d'immortalité. Et c'est lui, le même, que l'œuvre du Toulousain Théodore Rivière a dressé sur son piédestal, avec sa petite jaquette, sa cravate en foulard et son pardessus sur le bras, sans rien d'affecté ni de théâtral, — tel que les bonnes gens le voient s'arrêter sur la grand'place, s'asseoir à l'auberge, et causer longuement « avec les pâtres et les gens des *mas* »...

N'est-il pas d'un contraste saisissant d'évoquer à côté de sa vie sereine et heureuse, de sa tâche paisiblement accomplie, la destinée misérable d'un Adolphe Dumas, la destinée tragique d'un Lamartine? N'y a-t-il pas là comme la suprême récompense de la poésie? Ses deux amis lui avaient été infidèles. Ils l'avaient délaissée pour courir aux luttes politiques, aux batailles de la rue ou aux recherches inquiétantes de la pensée. « La poésie ne m'a jamais possédé tout entier, disait l'auteur du *Lac*. Je ne lui ai donné dans mon âme et dans ma vie que la place que l'homme donne au chant dans sa journée : des moments le matin, des moments le soir, avant et après le travail sérieux et

(1) *Mirèio*, chant X.

quotidien... » Hélas ! N'est-ce point cela qui l'a perdu?

Mistral, sans hâte et sans trouble, ne lui a pas donné *des moments*. Il lui a consacré sa vie. Il a écouté religieusement le conseil que Lamartine vieilli, faisant un retour sur lui-même, lui donnait, avec toute la force de son expérience désabusée : « Rends grâce au Ciel, et ne reste pas parmi nous : tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité. VIVRE DE PEU ! Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour? » Tout cela, le poète provençal l'a trouvé, au jour le jour, loin des agitations du monde, réglant sa vie si belle et si pure aux angélus de Saint-Rémy et de Maillane. Indifférent aux plaisirs, il a trouvé le bonheur ; dédaigneux de la mode, il a paisiblement conquis la gloire. Il a accompli cette chose si rare et si grande : suivre sa destinée.

C'est pourquoi les fêtes qui se déroulèrent en Provence furent, par une antithèse assez violente avec notre siècle hâtif et utilitaire, les fêtes de la pure poésie.

La foule, toujours affairée, est descendue dans une petite ville morte, pour honorer l'effigie d'un homme qui, toute sa vie, fut un villageois volontaire ; qui, en cette époque d'abaissements et de compromissions, a pu se rendre cette justice, à son merveilleux crépuscule, qu'il n'avait jamais écrit une ligne que sa conscience pût lui reprocher ; qui, en se retournant sur sa route simple et droite, a pu voir, chastes et harmonieuses comme des vierges chrétiennes, ses héroïnes le suivre d'un pas religieux, lui faisant un sillage de mérites et de foi...

« Honorons la poésie », disait-on un jour dans une solennité académique. C'est bien le cas, ou jamais, de répéter cette exhortation au moment où l'on acclame Mistral : car, dans une heure troublée et indécise, c'est bien son exemple qui a appris à la jeunesse française, égarée par de mauvais maîtres, la beauté de l'art traditionnel, de la vie simple, vertueuse et

saine. Il a enseigné paternellement aux esprits déséquilibrés la noblesse de l'effort, du travail consciencieux et fécond et du véritable amour. Du fond de son jardin de Maillane, plein de myrtes, de cytise et de laurier, il a rappelé à tous qu'il ne doivent pas aller chercher au loin des inspirations étrangères, mais seulement cultiver dans leur clos les belles fleurs de leur pays... Il a montré enfin aux écrivains de France que l'inquiétude philosophique, le scepticisme ou le dilettantisme sont les plus sûrs et les plus dangereux ennemis de l'œuvre d'art ; et, toujours paisible dans la foi de ses aïeux, fidèle au Dieu de sa patrie qui naquit parmi les bergers, il a parachevé la statue idéale de ses poèmes et de sa vie.



Le soir est tombé sur la Provence. Que de choses écoulées depuis le crépuscule où les premiers vers lyriques de Mistral chantaient en tremblant vers le ciel de Paris ! Là-bas, les Alyscamps murmurent et chuchotent d'éternelles légendes, et se racontent la messe de la Toussaint. Les Arènes tournent et s'enfoncent dans la nuit, et tout le portail de Saint-Trophime s'anime des colloques mystérieux des Anges et des Élus. Le Rhône, dans l'ombre, chantonne les vers du poème qui lui fut consacré. Les cyprès qui ont vu s'enfuir Mireille semblent se pencher du côté de la mer.

Mais, sur la place, il y a une silhouette bien connue, qui se dresse à jamais, figée dans le bronze. Dans la nuit, très loin, elle répand des leçons éloquentes et fécondes. Plus clairement, après le brouhaha de la journée, entourée de tout ce pays qui la comprend et qui l'aime, elle dit la grandeur de la vie traditionnelle et croyante, la beauté du devoir simplement accompli, la douceur de la patrie... Et le mistral qui se lève semble emporter ses paroles comme une semence de

salut, semble les emporter bien loin, — au delà d'Avignon rêvant tout blanc au clair de lune, et des ruines des Baux et des remparts de Montmajour ; au delà des Saintes-Maries qui, sur la mer, évoquent l'image d'un vaisseau à l'ancre, au delà des Alpilles et du Ventoux qui pourtant devraient barrer implacablement l'horizon.

... Là-bas, dans la direction de Maillane, au-dessus d'une petite maison dans les arbres, veille une étoile.

Arles, 21 mai 1909.

***

Toulouse, 26 mars 1914.

Nous sortions de l'hôtel d'Assézat, où se poursuivait l'examen des concours des Jeux floraux, et nous vînmes à parler de Frédéric Mistral. Il faisait une de ces soirées lugubres qui se multiplient sous le climat printanier du Languedoc. Bourrasques. Pluies torrentielles. Vent glacé. Tout à coup, au milieu des averses, sous les parapluies, le seul nom de Mistral opéra l'ordinaire enchantement. Nous eûmes vite oublié la sombre ambiance. Au rappel de quelques vers, en fredonnant une des chansons immortelles, la Provence s'évoquait, et, par elle, tout un pays d'harmonie, de sagesse et de beauté. Jusqu'à près de minuit, nous répétions, à deux ou trois, les plus beaux vers de *Mirèio*, l'invocation de *Calendaù* et les strophes incomparables de la *Respelido*, de *l'Arlatenco*, de la *Crido de Biarn*... Nous le revoyions, lui, l'ancêtre, toujours ferme, toujours droit, malgré ses quatre-vingt-trois ans sonnés, portant sur toute sa personne un reflet d'immortalité. Et je me remémorais les lignes si nettes de sa dernière lettre, toute récente, de cette lettre qu'il terminait par : « Gloire à Dieu ! » Nous n'avions même pas la pensée qu'il pût mourir.

Hélas ! nous étions à la veille de l'affreuse nouvelle

qu'une dépêche laconique vient de nous transmettre : Frédéric Mistral est mort hier à Maillane. Il appartient maintenant au tombeau qu'il s'est fait construire dans le petit cimetière de son village, avec cette magnifique épitaphe :

Non nobis, Domine, non nobis
Sed nomini tuo
Et provinciæ nostræ
Da gloriam.

Mistral est mort. C'est un grand événement dans l'histoire des lettres. Nous ne sommes pas ici devant la couche funèbre d'un poète quelconque. Nous sommes devant la tombe d'un de ces maîtres qui ont le plus honoré l'humanité.

Ne nous lassons pas de le redire. Alors que l'on consacre à Mistral des cours publics dans les universités allemandes, que la jeunesse anglaise et américaine le place au premier rang ; alors que, dans les provinces bien éloignées des dialectes méridionaux, en Bretagne, en Normandie, en Anjou, en Poitou, l'élite intellectuelle — j'en ai eu personnellement des preuves — se passionne pour son œuvre ; alors que, sur le monde civilisé, l'image du patriarche de Maillane apparaît dans une sorte de halo de gloire, il n'est pas rare de rencontrer dans des provinces parfaitement capables de lire couramment *Mirèio* et *Calendaù* dans leur langue, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui se demandent encore si, décidément, il faut prendre au sérieux l'œuvre du grand Provençal, et qui hésitent à s'y plonger. N'oublions pas que les mêmes personnes rougiraient jusqu'aux oreilles d'ignorer *Chantecler*, voire même la dernière élucubration d'un Bernstein ou d'un Bataille.

Aux fêtes d'Aix-en-Provence, à cette admirable Sainte-Estelle de 1913 où Mistral fut reçu comme un roi, le maire, M. Bertrand, lui disait, en lui rappelant

les premières réunions des écrivains provençaux en 1853 :

D'aquelo soulenno reunien avans-courreire deis cantaire dou païs, n'en soubro plus qu'un : mai aqueù es mounta vivent dins l'immourtalita coumo Oumero, coumo Dante, coumo Vitour Hugo, aquèu es vous, o Frederi Mistraù !

Et nous ne verrions rien à critiquer dans cette phrase, si ce n'est que nous mettrions un autre nom à la place de celui de Hugo, le nom de Lamartine. Plus que l'homme de Guernesey, aux petits côtés si ridicules et si déplaisants, Mistral rappelle la grande âme de Lamartine. Si, dans sa haute sagesse, il a su être moins ballotté que lui par les flots populaires, il y avait néanmoins entre eux une étroite parenté intellectuelle et morale.

C'est ce que nous avons noté dès leur première rencontre. C'est ce qui a rendu si aisée la prophétie de Lamartine.

Le monde entier lui a donné raison. Ce n'est plus que dans les provinces un peu lentes, et ignorantes, et portées à mépriser ce qu'elles croient écrit en « patois » que l'on ose douter de Mistral. Léon Daudet, dans ses admirables mémoires, a pu très justement classer dans le passé les critiques adressées à Mistral et à ses amis, et écrire :

A Paris, on harcelait mon père : « Pourquoi n'écrit-il pas en français, votre Mistral ? Relever la langue d'oc, un patois, c'est une chimère, c'est un rêve... » On a vu depuis qu'au contraire l'œuvre de Mistral était des moins chimériques, des plus utiles qui soient. Le maître de Maillane est pour la moitié dans la résistance de l'Alsace-Lorraine. C'est aux armes forgées par lui, à ses méthodes, à ses principes qu'ont eu recours les mainteneurs malgré tout de l'âme héroïque de l'Alsace, de ses coutumes, de ses aspirations.

Poète, et le plus doué de tous, Hugo compris, sans comparaison possible, Mistral connaît en outre les secrets de la cité et ceux du verbe, les moyens d'étayer la cité par le verbe, et

réciproquement. C'est un sorcier, au sens étymologique du mot, un trouveur d'ondes jaillissantes. Il ne frappe pas en vain le roc stérile. Si vous voulez mon avis, Mistral est bien grand, mais l'avenir le fera plus grand encore.

Voilà la parole dont il faut se souvenir devant ce mausolée de Maillane, où les représentants du monde entier apportent leurs regrets et leurs fleurs.

Si une telle pensée ne calme pas nos poignants regrets, notre affliction profonde, ce sépulcre du moins n'est pas sans consolation, et, devant la croix qui le domine, nous ne pleurerons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Mais depuis que le maître nous a quittés, depuis que son dernier souffle s'est exhalé dans la petite maison de Maillane, il y a dans le monde moins de lumière.

ÉMILE POUVILLON

Voici déjà plusieurs années que s'est éteint brusquement, en pleine montagne, les yeux emplis d'un paysage sublime, le grand écrivain naturiste que fut Émile Pouvillon. Comme tous ceux-là qui ont consacré leur vie à un travail désintéressé, qui se tiennent en dehors des petites infamies du boulevard et des rédactions, il a eu de brèves funérailles. Des bribes d'articles dans quelques-uns des journaux auxquels il avait collaboré ; ailleurs, le silence ou des notules amorphes. Ses anciens amis lui gardaient quelque rancune, et les nouveaux ne pouvaient le comprendre. Il y eut un malaise et nous pûmes croire que l'histoire de nos lettres compterait une injustice de plus.

Cependant, le romancier quercynois doit avoir sa revanche ; car, s'il n'a jamais atteint le grand public, une élite lui demeure fidèle, passionnément fidèle, et pense profondément ce que M. Pol Neveux écrivait à sa veuve, au lendemain des obsèques :

Ne craignez pas, chère madame, l'oubli pour notre Emile Pouvillon ; tant que vivront ceux qui l'aimèrent vraiment, il demeurera parmi nous présent. Car comment pourrait-on vivre un seul jour, savourer une joie de la pensée ou de l'œil, contempler un beau paysage, regarder les arbres, sans aussitôt l'appeler, l'évoquer, pour partager avec son esprit joie ou tristesse, pour lui demander une appréciation ou réclamer son aide? En ce qui me concerne, il fut vraiment, selon la belle parole des anciens, la moitié de mon âme ! Aussi, jusqu'à mon dernier souffle, son image vivra-t-elle derrière mes yeux, et ma tête sera-t-elle sonore de sa jolie voix si prenante.

Et plus tard, quand nous n'y serons plus, ses livres demeureront pour raconter aux hommes l'être exquis et l'admirable artiste qu'il fut. Car, n'en doutez pas, l'heure de la justice sonnera pour son œuvre : du jour où le public l'aura découverte, une grande acclamation s'élèvera, enthousiaste et réparatrice, poussée par tous ceux qui lisent et qui pensent, comme par les humbles qu'il a chantés ; car son art si honnête et si direct sera compris même par les plus naïfs. Et à la venue de cette heure je crois de toutes mes forces, comme je crois à la splendeur de la langue française qu'il aimait tant et qu'il servit avec une pareille maîtrise, comme je crois à la magie des paysages qui le transportaient...

Partageant la même foi, nous avons dû pratiquer la patience ; un remarquable livre posthume, *Terre d'Oc*, recueil des articles parus dans la *Dépêche*, passa presque inaperçu. Cependant, le monument montalbanais, pour lequel un comité s'était constitué sous la présidence de Pierre Loti, a fini par s'ériger... Il y a quelques années, la *Revue des Deux Mondes* accueillait une série de lettres où Émile Pouvillon apparaissait sous les dehors les plus sympathiques ; la *Revue de Paris* imprimait son drame posthume : *l'Alluvion*, que Toulouse s'honorait de représenter avec un succès éclatant ; l'excellent musicien qu'est M. Déodat de Sévérac a laissé une version des *Antibel* tout enguirlandée de mélodies villageoises ; M. Edmond Galabert a publié dans la *Revue des Pyrénées* une suite d'articles pleins d'anecdotes et de curieux souvenirs intimes sur l'auteur de *Césette* ; enfin, un volume de lettres parfaitement choisies nous restitue sa vraie physionomie... Peut-être finira-t-on par s'apercevoir que le Quercy, à la fin du XIXe siècle, a produit l'un de nos prosateurs les plus parfaits, l'un de ces très rares dont on pourra sans ridicule prononcer le nom après celui de Flaubert.

Ce sera la revanche : elle est bien due non seulement à sa mémoire, mais à sa vie.

L'exemple de Pouvillon, en effet, est un des plus décourageants qui soient. Son œuvre a été poursuivie

d'obscures malechances. Alors qu'il semblait posséder les atouts les plus sûrs, il n'a jamais gagné l'enjeu. Je ne crois pas qu'un seul de ses ouvrages ait dépassé la cinquième édition. Certains, vendus en liquidation, épuisés, sont difficiles à rencontrer. L'échec, en somme. Et cependant !

N'en accusons pas le détachement de leur auteur. Sans être « arriviste », il avait pris les meilleures voies : né à Montauban en 1840, il était allé achever ses études à Paris, au séminaire de Notre-Dame-des-Champs, puis avait assez longtemps fréquenté les milieux littéraires de la capitale. Après avoir collaboré à la *Rue*, de Jules Vallès, il avait pénétré peu à peu dans toutes les grandes publications ; hautement estimé des maîtres pour ses premiers vers et pour ses premières nouvelles, on le lisait un peu partout : au *Figaro*, au *Temps*, aux *Débats*, à la *Revue des Deux Mondes* ; l'Académie couronnait *Césette* ; plus tard, l'Odéon jouait *les Antibel*. Quand il avait vu ses collaborations assurées, sa place conquise dans le mouvement intellectuel, Émile Pouvillon avait pris le parti le plus sage : sans abandonner Paris, il était revenu à Montauban, dans cette bonne rue Corail, qui porte aujourd'hui son nom, ou bien à son domaine de Capdeville, qu'il ornait et cultivait avec amour. C'était là qu'il travaillait, qu'il élaborait lentement ces œuvres qui n'auraient pu éclore dans l'atmosphère enfiévrée de Paris, et qui, transcrites près de la terre, en ont gardé tout le parfum, toute la fraîcheur ; puis il partait, avec sa belle moisson patiemment récoltée, et trouvait facilement à la placer sur le marché de la capitale. Directeurs de revues et de journaux, éditeurs, impresarii n'hésitaient pas. Mais le public restait sourd.

Parfois, de fâcheux hasards venaient tout compromettre : *Bernadette de Lourdes*, livre exquis et impeccable, qui devrait être cher à tous les artistes et à tous les croyants, était submergé par la vogue bruyante et grossière du livre de Zola ; *le Roi de Rome*, après un vif

succès, a été effacé par la réplique en vers qu'en a donnée M. Edmond Rostand... Et c'était toujours le même labeur à recommencer, sans jamais le triomphe qui consacre, qui permet de s'arrêter à un tournant pour regarder la route disparue.

Quand il s'arrêta, ce fut pour toujours.

Il était allé passer quelque temps en Savoie, à Jacob-Belle-Combette, chez M. et Mme Espinasse, des amis bien chers et très dignes de lui. Le dimanche 7 octobre 1906, il était allé à la messe à pied, au village, comme il faisait d'ordinaire ; et, dans l'après-midi, le temps étant radieux, il avait voulu se livrer encore à la promenade, la passion de toute sa vie.

En des pages toutes frémissantes, Mme Espinasse-Mongenet, à qui l'on doit ces beaux livres, *la Vie finissante* et *la Leçon des Jours*, a raconté ces minutes tragiques :

Il avait été décidé que nous irions, cet après-midi-là, jusque sous le Joigny, — sur ce versant au pied de cette grosse roche découpée que quelques-uns appellent la « Drieraz », plus haut que le bois de sapins.

... Autour de nous, il n'y avait que de belles choses heureuses. Et nos cœurs étaient heureux aussi en nous et sans pressentiment.

Toutefois, à la première montée — au delà du torrent — M. Pouvillon s'est appuyé à un arbre, un noyer, quelques minutes seulement. Il disait :

« Cette mauvaise névralgie me reprend. »

Bien volontiers, nous aurions abandonné la promenade pour revenir avec lui et le soigner. Mais il ne le voulait pas. Il voulait marcher encore.

... Nous descendions quand le malheur est arrivé... J'étais un peu en avant. J'avais couru le long de la pente pour m'amuser. Pierre Laprade avait couru aussi ; il se trouvait à quelques pas plus loin. Raymond nous avait crié, je me rappelle, par façon de plaisanterie, que, si nous allions aussi vite, on ne nous suivrait point.

J'avais répondu gaiement que nous avions couru pour courir simplement et que nous étions tout prêts à attendre, parce qu'on ne pouvait être pressés dans un si beau paysage et qu'on ne devait point y passer trop vite.

C'est alors que j'avais levé les yeux. M. Pouvillon était

debout au haut de la pente — et Raymond venait derrière lui. Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier.

C'est donc sur une légère ondulation de la prairie, et parmi des buissons d'or, que j'ai vu notre ami debout la dernière fois.

... Il paraît que, dans ce moment, M. Pouvillon avait porté ses mains à son cœur en disant qu'il ressentait encore la mauvaise étreinte.

Cependant il n'était pas inquiet. Il ne devait pas trop souffrir non plus, puisque, comme Raymond lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir un instant, il avait répondu qu'il préférait marcher, à cause de la rosée du soir, qui tombe de bonne heure sur les hauteurs et faisait déjà l'herbe humide.

Quelques minutes plus tard, au bas de la pente, il avait dit :

« Cela ne passe pas... Je ferais peut-être bien de m'asseoir. »

... Il a fait le geste de s'asseoir sur un petit banc de gazon...

Son front a penché tout de suite vers l'herbe.

Raymond, jeté à genoux près de lui, l'a soutenu d'une main. De l'autre, il nous appelait par un grand signe silencieux

C'était la fin. En vain, ils s'empressèrent autour de lui :

Je n'avais trouvé dans ce moment qu'une prière :

« Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! »

J'avais fait un signe de croix. Et nous nous regardions les uns les autres, sans parler, dans l'affreuse certitude qui s'imposait à nos esprits...

« Mon Dieu... ayez pitié de nous !... » (1).

On rapporta Émile Pouvillon sur un brancard de feuillage. A la route, on le coucha sur un char traîné par des bœufs. Une dernière fois, sous une nuit splendide, le grand artiste traversa les paysages de ce monde qu'il avait tant aimés et qu'il ne verrait jamais plus.

Depuis cette mort, sublime aux yeux du naturiste, mais douloureuse au cœur chrétien, la pensée du maître disparu ne m'a pas quitté. Avec plus de piété,

(1) L. Espinasse-Mongenet, *A la mémoire de notre ami Emile Pouvillon* (hors commerce).

d'attention, de soin et de réflexion, j'ai pénétré son œuvre si diverse, si personnelle, si prenante. Chaque jour, ç'a été un étonnement nouveau pour moi de sentir qu'on l'avait traité si légèrement, comme un bon garçon auquel on ne veut pas faire de peine, comme un « raté sympathique » dont on apprécie surtout la main tendue et la cordialité. Et maintenant que je me hasarde à consigner ici une admiration aussi raisonnée que je l'ai pu, une grande crainte me vient de n'en pas dire assez, et de laisser croire que je me souviens trop, moi aussi, de ce petit homme rose et blanc, souriant et aimable, qui avait l'air, avec sa rosette de la Légion d'honneur, d'un officier en civil...

*
* *

La première qualité qui éloigne le grand public de l'œuvre d'Émile Pouvillon, c'est la perfection de son style. La foule des lecteurs abomine les œuvres bien écrites ; si une certaine recherche, une afféterie tarabiscotée, un parti pris d'archaïsme peuvent parfois les conquérir, le livre probe et simple, rédigé en une langue impeccable, sans outrances ni bavures, ne leur présente aucun intérêt. Si la correctionnelle de *Madame Bovary* n'avait attiré l'attention, qui se soucierait de Flaubert ? Et, en somme, *Salammbô* ou *la Tentation* sont demeurés les ouvrages de quelques-uns.

Il y avait plus pour Pouvillon. Son écriture, d'un classicisme très large, abondait en nouveautés. Plus libre que Flaubert et Maupassant, procédant un peu de l'impressionnisme de Daudet, il ouvrait des voies nouvelles. On a parlé beaucoup du délicieux Charles-Louis-Philippe et de son ami Lucien-Jean, récemment réunis dans la mort. Ils n'ont rien inventé, et Jules Renard non plus, le minutieux observateur des *Histoires naturelles*. Ce talent de décrire en très peu de mots, de ne choisir que les plus essentiels, les plus frap-

pants, d'aller droit au but, en supprimant parfois les verbes, Pouvillon le possédait avant eux. Il suffit d'ouvrir au hasard un de ses livres, l'un des moins bons peut-être, *l'Innocent*. Rappelez-vous ces notations d'une journée de printemps :

Le vent s'était levé ; un vent tiède, à poussées régulières, lentes d'abord, puis ardentes, appuyées, secouant, embrassant les arbres d'une folle étreinte pour s'adoucir ensuite en caresses dans une amollissante langueur.

C'était le vent du printemps, le vent de la sève, celui qui détend les fibres des écorces, qui fait monter jaune ou rouge la couleur de la vie au front des futaies mortes, peintes en gris par l'hiver.

Rien que la musique du vent dans les peupliers et des grillons dans l'herbe.

A des moments, les grillons chantaient plus fort ; d'autres fois, c'étaient les feuilles.

Il y avait des minutes de calme, où le bruissement des ailes d'or emplissait seul l'étendue. On eût dit des grelots secoués très loin par un attelage en marche. Puis, sur cette cadence, la chanson d'en haut reprenait ; elle arrivait aussi ténue qu'un fil, elle montait, elle se répandait et décroissait, aussitôt emportée en insaisissables murmures.

Ainsi pendant des heures (1).

Mais cette brève citation ne donne pas toute la couleur du style de Pouvillon ; car une influence s'est exercée sur lui, qu'il ne faut pas négliger. De même que Daudet a usé du provençal pour renouveler son vocabulaire, il a fait de larges emprunts à notre vénérable langue d'oc. Dès les *Nouvelles réalistes*, dès *Césette*, il a enrichi son français des mots pittoresques du terroir, et dans la préface de *l'Innocent*, dédié à Pierre Loti, il s'en est ouvertement expliqué :

Cela se passe au bord de la Garonne, quelque part entre Agen et Toulouse, dans un petit pays d'arbres, qui n'a pas en tout cinq lieues d'étendue.

Un bien court horizon pour vous plaire, à vous le hardi découvreur des mondes exotiques, le poète des infinis de l'Océan.

(1) *L'Innocent*, p. 74 et 75. Voir également *Pays et Paysages*.

Et pourtant, c'est bien un monde aussi que ma Garonne, un monde à part, avec ses métiers, ses cultures, et des mots pour exprimer ces choses, des mots qui n'ont pas tous d'équivalents en français.

Vous me permettrez bien d'en employer, de ces mots-là, jusqu'à cinq, en ayant passé davantage, et sans marchander, n'est-ce pas? aux romans berrichons de George Sand, comme aux histoires quercinoises de mon compatriote Léon Cladel, ou aux contes provençaux de Paul Arène et d'Alphonse Daudet.

C'est en même temps une nécessité et un privilège du genre ; et je ne vois pas trop pour ma part où est le mal. La vérité y gagne, et si le choix des vocables est fait avec quelque discrétion, la langue n'y perd pas.

... Ne savez-vous pas mieux que personne à quel point certains noms sont étroitement associés à la figure des choses qu'ils représentent, si étroitement que, si l'on essayait de les remplacer par d'autres, le paysage entier risquerait d'y perdre son accent ? (1).

Ne nous abusons pas, d'ailleurs. Émile Pouvillon a employé plus de cinq mots languedociens. Il a inscrit dans ses romans tous les termes locaux qu'il a pu employer ; il a transposé en français les dialogues patois de ses personnages, s'attachant à leurs expressions familières, à leurs épithètes, à leurs proverbes, et jusqu'à leur syntaxe. Et voilà certainement qui contribue encore à éloigner de lui le public, plus curieux d'être admis dans l'alcôve des duchesses que de s'intéresser à l'existence des paysans. C'est ainsi : la plupart des gens qui parlent un langage répugnant, fait de tous les jargons et de toutes les ignorances, sont dégoûtés lorsqu'un écrivain cherche à leur faire sentir la poésie rude et simple du terroir. Beaucoup de gens « bien pensants », m'a-t-on affirmé, pardonnent difficilement à René Bazin *la Terre qui meurt*.

Avouerons-nous toutefois que, dans ses romans purement rustiques, comme *Césette*, *l'Innocent*, *les Antibel*, Pouvillon semble avoir poursuivi une véritable gageure? Malgré son habileté et ses hardiesses, il ne peut nous donner qu'une *traduction* des dialogues

(1) Préface de *l'Innocent*.

de ses personnages ; nous ne les entendons parler qu'en écho très affaibli... et c'est ici que nous sentons vraiment que le romancier du peuple du Midi devrait écrire en langue d'oc, comme l'ont fait ses poètes à la suite de Mistral.

Pouvillon devait donc beaucoup au Félibrige. Il ne l'a pas oublié et il a rendu souvent hommage à ses compatriotes, Jean Castéla, Antonin Quercy, et surtout ce grave et puissant Antonin Perbosc, dont l'œuvre mérite d'être admirée de tous les lettrés de France. L'œuvre félibréenne lui a révélé des trésors, et il n'est pas inutile de montrer en fond de tableau, derrière le portrait du régionaliste de la première heure que fut Émile Pouvillon, la silhouette du Patriarche de Maillane, qui fut toujours le guide et le chef...

Pourquoi, dans ses dernières années, l'auteur de *Césette* a-t-il donc fait quelques réserves?

Le bilinguisme m'inquiète, disait-il. Qui sait où nous mènerait l'enseignement parallèle du français et du roman dans nos écoles? Je pense au succès si rapide des *flamingants*, des félibres belges, qui ont, en quelques années, détrôné, supplanté presque la langue française au profit de leur dialecte flamand. Sans doute, il y aurait du chemin à faire chez nous avant d'en venir là. La situation n'est pas la même : nos félibres, d'abord, n'ont aucune envie d'attenter à la primauté de la langue nationale ; le voudraient-ils, d'ailleurs, le progrès économique qui marche en sens inverse aurait probablement le dernier mot. Il y a là cependant un point noir, un point obscur tout au moins, qui m'a donné souvent à réfléchir, à hésiter même, dans l'élan de sympathie qui m'entraîne vers le félibrige (1).

Qui donc lui avait soufflé ces doutes, à lui qui avait si joliment présidé les fêtes de Sceaux, qui, mieux que personne, avait senti le charme de la langue d'oc et des vieilles chansons populaires? Ne cherchons pas. Mais ce n'est pas du côté du pouvoir jacobin que les félibres trouveront de la compréhension et de la sympathie.

(1) *Un conte populaire* (*Dépêche* du 7 avril 1902).

En tout cas, on avait beau jeu, en montrant à Pouvillon la langue française menacée, — cette langue dont le culte à lui seul aurait suffi à l'éloigner de la foule.



Mais son style n'est pas seulement d'une pureté classique, rajeunie par une syntaxe vivante et un vocabulaire nouveau. Il procède encore d'un art plus subtil.

Émile Pouvillon, ne l'oublions pas, avait écrit des vers délicieux ; et il est arrivé à l'heure où le naturalisme, à bout de rouleau, voyait se déchaîner les rêves éperdus de l'école symboliste. Il a senti passer le grand souffle idéaliste. Il l'avait pressenti. Il l'a subi. Il en a gardé une ineffaçable empreinte. Comme Alphonse Daudet, c'était un poète, et son observation minutieuse de la réalité ne lui servait que de tremplin pour l'idéal. Lui-même l'écrivait en 1894 à Mme N. D., en lui annonçant qu'il avait achevé sa *Bernadette de Lourdes*.

Ce que ça vaut ? Je n'en sais vraiment rien, mais cela m'a passionné à écrire, au point de me dégoûter un peu des besognes littéraires auxquelles je me suis attelé depuis. Oh ! la supériorité de la poésie sur l'observation, du rêve sur la vie ! (1).

La poésie mystique ! On est en droit de se demander si ce n'était pas là sa véritable voie. Esprit religieux, ayant reçu une profonde formation catholique, il a excellé dans tout ce qui se rapprochait de l'Église : pèlerinages rustiques de *l'Innocent* et de *Chantepleure*, semaine sainte de *Jep*, chapelles et cathédrales de *Terre d'Oc*, tableaux ecclésiastiques du *Vœu d'être chaste* ; partout on sent l'homme qui a vécu dans une ambiance cléricale, près des presbytères, des couvents et des dévots ; quelquefois il est amer, irrévérencieux ;

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1910.

il veut être méchant et satirique : mais ce sont là des boutades d'ancien séminariste, et, jusque dans les jours de plus vive irritation, on retrouvera chez lui le Quercinois croyant et pieux, tellement imprégné de cathocisme traditionnel qu'il ne pourra jamais s'en dégager.

Un jour, il s'abandonna tout entier à la « douceur de croire ». Son cœur de terrien et son esprit d'artiste se mirent tout à fait d'accord. Il écrivit *Bernadette.*

Nous avons tâché d'expliquer par une fâcheuse coïncidence l'insuccès de ce livre, publié d'abord par la *Revue des Deux Mondes* et placé sous le patronage de la comtesse Albert de Mun. Cela ne suffit pas. Il faut noter aussi que, dans le mouvement de renaissance religieuse auquel il appartient, cet ouvrage arrivait trop tôt, en éclaireur. Il a frayé les voies à d'autres. En 1894, Huysmans n'avait pas écrit *En route* et Coppée était encore loin de *la bonne Souffrance* ; Bourget et Brunetière n'avaient pas affirmé solennellement leur retour à la foi ; Francis Jammes ne chanterait ses Pyrénées mystiques que douze ans plus tard.

En vérité, c'est à Francis Jammes surtout que l'on songe en lisant *Bernadette de Lourdes* (1). On admire aujourd'hui avec raison l'ingénuité franciscaine du poète d'Orthez, sa candeur enfantine, son expression directe et naïve de la nature et de l'âme ; avec lui, il semble que la saine et fraîche simplicité soit rentrée dans notre littérature vieillie et raffinée, et l'on aime à proclamer que par lui nous avons appris qu'il y avait des arbres, un ciel, des plantes et des eaux et que tout cela chantait les louanges de Dieu.

Pouvillon nous l'avait dit dans sa *Bernadette* : et la comparaison est d'autant plus facile que nous voici dans le même décor, avec les mêmes personnages. Cette puérilité exquise de l'âme montagnarde, cette pureté des sources et des ravins, cette sincérité d'ob-

(1) On pourrait aussi rapprocher de *Bernadette* le livre de Ch. Péguy, *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.*

servation, ce je ne sais quoi qui donne le frisson de la vie dans l'humilité des moindres détails, vous le trouverez avec quelque étonnement chez le romancier montalbanais, mais avec quel goût délicat, quel tact vraiment classique, quel sens parfait des nuances qui distinguent la naïveté d'avec la niaiserie ! Rappelez-vous le premier soir sur la Grotte des Apparitions :

Dans la grotte, au flanc de la roche Massabielle, le long de la prairie blanche de givre, aux branches noires des peupliers où s'effeuillent les étoiles, les esprits célestes planent, voltigent, travaillent en troupes légères. Ceux-ci récitent le chapelet, ceux-là vont en procession baiser sur le roc les places effleurées par l'Apparition. Quelques-uns s'essayent à ébranler la cloison de planches qui barricade l'entrée de la grotte ; d'autres travaillent à creuser de leurs mains dans la roche vive une rigole et un bassin pour la fontaine miraculeuse. Et tandis que ces bandes s'activent à la besogne, ou se recueillent dans la prière, plus haut, suspendue en grappe à la voûte du sanctuaire sauvage, flotte une troupe d'esprits musiciens. Avec des brins d'herbe en guise de harpes entre leurs doigts frêles, ils chantent :

Cueillons des fleurs d'herbe
Pour la sainte Vierge,
Et des odeurs vertes :
Fenouil, réséda.
— *Virgo veneranda.*

Jouons pour lui plaire
Des musiques d'ailes,
De frêles arpèges,
Des airs délicats.
— *Virgo prædicanda.*

Cherchons des bleus rares,
Des frissons d'opale,
Des reflets de gave,
Des morts de lilas.
— *Mater purissima.*

Mais plus que les nacres
Et les hymnes pâles,
Lui plaisent les âmes
Que Jésus aima.
— *Mater castissima* (1).

(1) *Bernadette de Lourdes*, pp. 149 et suivantes.

Il ne faut pas beaucoup s'étonner que les catholiques de 1894 n'aient guère apprécié ces assonances. Mais ils auraient dû goûter au moins ces tableaux épiques, où en quelques pages s'évoquent les scènes du Lourdes des pèlerinages et des processions miraculeuses. Zola ne les a pas dépassées et elles doivent charmer après les vigoureuses fresques de Huysmans. En tout cas, il faut revenir à ce livre qui a ouvert une voie féconde, révélé des trésors. D'un intérêt plus général que les autres, d'un art plus délicieux encore, il est capable de séduire le plus grand nombre de lecteurs. Nulle part n'éclate mieux la maîtrise objective de Pouvillon ; il est arrivé à y décrire le Paradis lui-même à travers l'âme des pâtres pyrénéens ! Qu'on me pardonne de citer cette page : le meilleur Jammes contient-il un pareil charme ?

C'est dans l'Autre Vie, dans la Vallée heureuse où reposent en la paix du Seigneur les bergers défunts du Lavedan et de la Bigorre. Une vallée pareille à celles d'en bas ; l'herbe plus fraîche seulement, l'eau plus transparente, la lumière plus délicate.

Dans la gorge de Mauhourat, près de Cauterets, quand le brouillard du matin se lève, déchiré par le vent d'Espagne, la terre et le ciel, les âpres rochers et les souples cascades, on dirait que les choses viennent de naître ; si jeunes ; comme vierges ! Aussi neuve, plus pure est la lumière du Paradis ; et toujours pure, toujours neuve ; un sourire pas déplié tout à fait, une aube qui n'aura pas de crépuscule.

Des fleurs ; des fleurs à foison ; les mêmes qui fleurissent aux prairies de Luz ou d'Argelès ; les mêmes, plus ingénues.

Les iris regrettent d'être somptueux ; les violettes se plaignent de n'être pas assez humbles. Les passe-roses n'osent pas regarder, curieuses, par-dessus les murs des jardins ; tête levée sur leur tige qui fuse, elles n'aspirent qu'à Dieu seul. Ainsi des autres fleurs, des bouquets faits, des coquelourdes frivoles. Les plus évaporées s'évertuent à copier les plus sages : les graves soucis, les pensées chargées d'extase, les campanules agitant leurs clochettes selon les rites. Les roses elles-mêmes ont pris la ressemblance des roses liturgiques, nuées de couleurs passées ou trop vives, comme on les voit sur les chasubles des prêtres ou sur les marges des missels (1).

(1) *Ibid.*, pp. 3 et 4.

Il faut s'arrêter, car on citerait jusqu'au bout. Qu'il nous suffise de dire une dernière fois que ce mince volume est peut-être le chef-d'œuvre de Pouvillon, et que, si l'on veut bien y regarder de près, il est un des très rares du dernier siècle où il soit difficile de changer un mot; et en même temps, le goût de son auteur pour le détail un peu fignolé ne lui a rien fait oublier de l'équilibre de la composition générale.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans *Chantepleure*, dans *l'Innocent*, le conteur, heureux de vivre dans un milieu à sa guise et de le sentir vivre autour de lui, s'est peu préoccupé d'une intrigue suivie, d'un plan d'ensemble. En somme, le roman, le vrai roman, il l'a rarement essayé, et voilà encore ce que le gros des lecteurs ne lui a pas pardonné. Un poète comme lui, à l'aise avec l'histoire de *Bernadette*, s'est senti gêné dès qu'il a fallu aborder les péripéties un peu compliquées. Les brefs récits des *Nouvelles réalistes* ou de *Petites Gens*, simples prétextes à tracer un décor, à camper des personnages, à narrer une scène détachée, répondaient mieux à son tempérament ; et quand il écrivit cet autre petit chef-d'œuvre, *Mademoiselle Clémence*, il n'abandonnait pas ce genre préféré. Mais aujourd'hui, l'époque de Mérimée et de Maupassant est bien finie ; nous sommes envahis, jusque dans les journaux de reportage, par les conteurs et les nouvellistes. Le genre est usé, fini, abandonné par les meilleurs et, là encore, Pouvillon n'a pas évité la mauvaise fortune.



Il ne l'a pas évitée non plus par sa façon de peindre les paysans. Déjà, nous l'avons remarqué, un fâcheux discrédit tombe sur l'écrivain rustique : il ne pourra l'éviter que s'il relève son sujet, soit par une brutalité outrancière, comme le fit Zola, soit par une idéalisation optimiste, comme le fit M. René Bazin. Les deux

procédés ont leur clientèle. Malheureusement, Émile Pouvillon ne cherchait que la vérité.

Il a donc peint les paysans tels qu'il les voyait, tels qu'il les étudiait patiemment pendant des mois et des années, dans les travaux de ses terres, dans ses courses à travers le Quercy : non point des gorilles dont l'obscénité raccroche, mais non point de bons jeunes gens de patronage ou de congrégation. Ainsi, par sa délicatesse, sa dignité artistique, il éloignait de lui les lecteurs de la *Terre*, qui le trouvaient fade et doucereux ; mais, d'un autre côté, ses ouvrages ne pouvaient toujours traîner sur les tables de famille, car trop souvent, au retour des marchés et des votes, dans les pacages ou les fermes, la grande nature arrive facilement à ses fins. Le romancier avait vu force filles-mères dans les campagnes : il en mettait dans ses livres. Et l'on sait que les lecteurs pudibonds, indulgents à tous les flirts, à toutes les ivresses lyriques, ne pardonnent jamais à l'enfant qui a le tort irrémédiable d'être naturel.

C'est pour cela que *Jean-de-Jeanne* n'a pas réussi peut-être, *Jean-de-Jeanne* qui, avec *Césette*, a fait battre le plus fort le cœur de Pouvillon. Histoires très simples, prises sur le vif, où l'on voit se répéter entre petites gens l'éternel drame de l'argent et de l'amour. La chose est si vraie, si fréquente, de l'homme qu'attire la dot et qui délaisse le dévouement ou le charme, que le regretté Emmanuel Delbousquet n'en a pas choisi d'autre, quand il a voulu évoquer son pays gascon dans *Miguette de Cante-Cigale*. Mais ce qui fera peut-être un jour préférer *Jean-de-Jeanne* aux œuvres similaires, c'est le doux et inattendu rayonnement d'âme qui illumine la banale tragédie rustique. Ce petit bâtard, presque sans le savoir, nous prouve sans grandes phrases que, comme l'autre, « il aurait dû naître gentilhomme » ; celle qu'il aime timidement est frivole, légère ; elle s'en laisse conter par un oiseleur de passage ; — l'oiseleur ! comme on sent toujours le poète ! — Et

Jean-de-Jeanne ne dit rien. Mais, quand le séducteur est parti, il se souvient de sa triste existence et des injures que son enfance a subies sans les comprendre, et du malheur des petits comme lui. Jean-de-Jeanne épousera la délaissée, toujours laconiquement et humblement. Il ne fera pas de tirades insupportables. Il ne jugera ni la société ni la vie. Il aura du cœur. Et ce récit, infiniment délicat, qui pourrait porter à sourire, est au contraire de ceux qui font pleurer.

Là, mieux que jamais, on verra combien Pouvillon aimait ses modèles. Il a parfois raillé — et pas toujours avec succès — les nobles et les riches : il n'a parlé des pauvres qu'avec tendresse. Ses nouvelles foisonnent de types de miséreux tracés d'une main compatissante. Jusque dans *le Cheval bleu*, ce recueil destiné à l'enfance, on retrouvera avec joie et émotion *Ménine* et *le Marchand de Lys*, et l'on se convaincra que ce minutieux observateur, ce styliste acharné qui recopiait lui-même deux et trois fois chacun de ses livres en les corrigeant à chaque épreuve, était demeuré l'être le plus sensible et le plus aimant. Le style impeccable n'est pas un signe d'impassibilité.

N'est-ce point, d'ailleurs, cette sensibilité généreuse qui enlève à son dernier roman, *Jep*, ce qu'il pourrait avoir de déplaisant? Cette reconstitution des luttes de 48 et du 2 décembre, dans le Roussillon, est captivante encore, grâce à la sincérité et à l'art du conteur. En évoquant son Jep, son jeune révolutionnaire communiste, Émile Pouvillon s'est laissé aller plutôt à de nobles illusions qu'à de petites rancunes ; et même ceux qui sont le plus éloignés de ses idées d'alors ne doivent pas lui en vouloir.

***

Un artiste, un poète, un impulsif ! Il ne faut pas sortir de là, et lui demander de très hautes idées générales, les conceptions sociologiques d'un Bourget, la

profondeur intellectuelle d'un Barrès. Comme tout le monde, il a porté sa vie dans son œuvre, sa vie extrêmement impressionnable et tendre, dans un cadre un peu étroit.

Marié jeune, père de trois enfants, très attaché aux mille détails quotidiens de son foyer et de sa ville, se dévouant sans compter pour ses vieux parents et sa nouvelle famille, il était, en somme, dans des conditions peu favorables à une grande carrière littéraire. Nous ne nous attarderons pas à suivre son existence dans ces petits côtés, mais il est évident qu'à l'époque où il s'occupait de ses vendanges ou de l'ornementation méticuleuse de ses *homes* de Montauban ou de Capdeville, il perdait de vue l'œuvre à créer, les grandes méditations paisibles d'où sortent les belles choses à réaliser.

Artiste nerveux et vibrant, le calme bourgeois de son existence pouvait-il n'être jamais troublé? Même aux bords de l'Aveyron, même sur les mails de province, on n'empêchera pas les poètes de rêver au passage d'une silhouette, au frémissement d'une robe, au bruit léger du pas d'une amie. Platoniques adorateurs de la beauté, chercheurs insatiables d'idéal, ils souffrent, ils attendent, ils espèrent, ils regrettent. Avec tout cela, ils font leur œuvre...

Nous ne pouvons chanter que si quelqu'un nous aime,
Mais quelquefois l'écho répond, illimité.
C'était pour un baiser qu'on rimait le poème,
Et l'on en est payé par l'immortalité (1).

Nous ne savons point si *l'Image* est née de pareilles conjonctures : mais ce qu'on doit reconnaître, en étudiant de près ce roman, c'est la maîtrise dont Émile Pouvillon y fait preuve dans la science de l'amour.

Ici, le drame ne se passe plus entre des paysans. Il ne s'agit plus de cette douce pitié que suscitent les naïfs élans de deux pauvres êtres qui croient facile-

(1) VICOMTE DE BORELLI, *Alain Chartier.*

ment créer du bonheur. Nous sommes en présence de personnages de condition moyenne dont les sentiments sont plus complexes, en présence d'âmes affinées chez lesquelles l'absence ne sert qu'à augmenter l'attrait.

Il a été de mode, même chez les amis de Pouvillon, d'assigner à ce roman une place secondaire ; on agirait ainsi pour *Bernadette, Jep* et *le Vœu d'être chaste.* On aime, en effet, les classifications, et le romancier du Quercy ne devrait avoir du talent qu'aux environs de Soumeilles, au pied du roc d'Anglars ou dans les ramiers de la Garonne, en écoutant quelque idylle rustique. Dégageons-nous de ces partis pris. Il n'est pas du tout sûr que la meilleure partie de l'œuvre de Pouvillon se déroule entre les paysans de Tarn-et-Garonne, et la longue passion cérébrale qui poursuit d'Argelès à Toulouse un pauvre notaire de village et une honnête pianiste en quête de cachets dégage une impression poignante de vérité.

Qu'après cela, le dialogue soit un peu vulgaire — nous avons vu que le romancier manquait parfois de distinction ; que certaines péripéties semblent un peu brusquées ; que le héros, ce malheureux André Lavernose, paraisse à la fois bien timide et bien entreprenant, — il n'en reste pas moins que l'étude psychologique à laquelle se hasardait l'auteur est profondément intéressante, et plus proche de la vie que les histoires de canapé auxquelles se complaisent nos écrivains modernes. Oui, il a dû paraître naïf, le provincial qui consacrait trois cents pages à nous montrer l'infructueuse poursuite d'une ancienne élève du Conservatoire par un jeune basochien émancipé. Est-ce que cela se passe ainsi en littérature? Émile Pouvillon ignorait son métier ! Au bout de cinq minutes de conversation, il faut une étreinte victorieuse, et une ligne de points de suspension. Mais un amant éconduit? Où donc cela se voit-il?

Dans la vie. Le grand artiste a senti combien il était faux de supprimer d'un trait de plume tant de longues

luttes, tant de nuances qui font le charme et l'angoisse de la passion, tant de variations sur le même prélude, qui va de l'indifférence au complet abandon. Et quand on voudra étudier les manifestations d'un amour qui peut être follement passionné en demeurant platonique, on reviendra certainement au *Lys dans la vallée* : mais on n'oubliera pas *l'Image*.

*
* *

Novateur dans la littérature catholique et dans certaines notations psychologiques, Pouvillon l'a été surtout dans la conception générale de son œuvre. Si elle n'est pas aussi étroite qu'on a bien voulu le dire, elle n'en est pas moins, essentiellement, une œuvre provinciale. Elle se limite, en définitive, à ce magnifique panorama qu'il apercevait du haut de son coteau de Capdeville :

De là-haut, la vue est immense, nous a-t-il dit lui-même. Six départements, quatre provinces, un royaume presque, se carrent à l'aise dans l'ampleur de l'horizon. En face de nous, au delà de la rivière, bouclier d'argent à travers la dorure des peupliers à demi défeuillés par l'automne, c'étaient, dressés en un vaste hémicycle, les premières assises du plateau central, les calcaires blancs du haut Quercy, les grès roses du Vaour, la chaîne dentelée des pics d'Escars qui s'en allaient, par-dessus les gorges profondes de l'Aveyron, rejoindre le silence harmonieux des causses, les solitudes herbagères du Ségala, où dialoguent selon le mode antique, à l'ombre des hêtres, les pâtres de François Fabié et les nymphes de Denys Puech. Bruniquel était là, caché dans une fente de la montagne, Bruniquel, piédestal farouche pour les idylles, pour les tragédies de marbre du poète d'*Ompdrailles* et de *Mi-Diable*.

Un peu à droite, le décor fléchissait : la cuve fertile des alluvions aveyronnaises se fermait sur le feston rouge des maisons de Montauban. Et là, un abîme se creusait, un lac de ratoubles et d'emblaves, le très riche, le très puissant estuaire où voisinent, prêts à s'étreindre, le Tarn et la Garonne. Toulouse était par là dans la vapeur claire où s'inaugurait la vallée... Plus loin encore, violant la brume, nous cherchions les fermes contours d'argile du Lauraguais, les prairies naïves

où strident, avec un bruit de gloire éternelle, les grillons d'Auguste Fourès; nous évoquions le profil couronné du vieux Carcassonne, comme un blason sur le ciel.

Plus à droite, très pâle, au bord de l'horizon occidental, montait la citadelle gasconne, la dentelure des collines riveraines du grand fleuve. Des coupures par endroits signalaient l'orée des vallées affluentes, minces encoches qui remontent vers les vieilles cités guerrières : Auch, Mirande, Lectoure, patrie des preux, des grands balafrés de jadis et d'hier.

Plus à droite encore, mêlées au fleuve de verdure tendre qui accompagne la course de la Garonne, c'étaient d'autres villes, d'autres clochers : Moissac, Agen, les cités romanes aux cloîtres sévères, aux vastes nefs où se mêlent les races, les époques, où se coudoient les Gascons empanachés de d'Esparbès et les douces créatures que chanta Jasmin.

Nous admirions. Et voici que, devant nous, la vision déjà si grande grandissait encore. Dans la vapeur violette du soir, une silhouette surgissait en apparition, comme une muraille de rêve : les Pyrénées (1)...

Ce pays, qu'il a décrit avec une largeur homérique, il a essayé de le faire entrer dans notre littérature, qui ne comptait alors que le Berry de George Sand, la Bretagne de Chateaubriand et la Provence de Daudet. La tâche était rude, et les grands écrivains que nous venons de citer n'y avaient réussi qu'accessoirement ; leur province n'avait été qu'un aspect de leur gloire. Pouvillon, lui, voulait y consacrer toute sa vie, et ce n'est que vaguement, en un petit coin de *Chantepleure*, que Paris nous apparaîtra. Méridional, Occitan, comme disent nos félibres, il l'a été de tout son cœur. Un jour, par exception, il s'est laissé séduire par la renommée parisienne : il a composé *le Roi de Rome*, une pièce de théâtre quelconque, qu'il aurait pu tout aussi bien écrire près du boulevard ; il est venu la faire jouer, essayant, lui aussi, de cette notoriété tapageuse que dispensent les colonnes Morris. Comme il le regretta bien vite !

Vous n'imaginez pas, écrivit-il à Mme N. D., à quel point je suis las de Paris, des littérateurs mes frères et de tout ce

(1) *La Dépêche*, 6 août 1898.

monde des théâtres où je traîne mes journées. Le théâtre et les émotions des théâtres, voyez-vous, c'est comme le tripot et les émotions de la roulette. C'est infâme et attrayant, et on s'en veut de subir l'attrait par moment, et on se méprise d'avoir partagé l'infamie ! (1).

Écrivain provincial! Voilà donc ce que fut Émile Pouvillon, comme Léon Cladel, comme Eugène Le Roy, comme Emmanuel Delbousquet, — des sacrifiés en somme. Aujourd'hui, la carrière n'est pas devenue beaucoup plus facile ; le mal d'une centralisation effroyable n'a fait que grandir, au point de vue politique et social. Et cependant, on ne peut le nier, un grand mouvement de réaction se dessine en faveur de la beauté de nos provinces, du culte de notre admirable pays. Sans parler de la foule de poètes et de romanciers que fournissent nos terroirs, la grande notoriété est enfin venue à des écrivains qui savent évoquer autre chose à nos yeux que les Champs-Élysées ou les boulevards : Maurice Barrès, René Bazin, Henry Bordeaux sont lus et appréciés, même lorsqu'ils nous transportent en Lorraine, en Vendée, en Savoie ; à côté d'eux, Charles le Goffic, Émile Moselli, Hugues Lapaire, Anatole Le Braz, Joseph Ageorges, d'autres encore, sont parvenus au gros public ; les Académies et les revues les ont encouragés ; des collections spéciales ont été fondées pour eux par des maisons d'édition (2). Il y a un espoir. Ce n'est plus l'ostracisme féroce de jadis.

Pouvillon est venu trop tôt : malgré tout, *l'Arlésienne* était une préparation insuffisante pour faire accepter *les Antibel.*

On sait de reste combien l'admirable drame d'Alphonse Daudet, providence des théâtres dans l'embarras, eut de résistances à vaincre. *Les Antibel* devaient en rencontrer d'irréductibles ; ils n'avaient pour eux ni la musique de Bizet, ni le prestige de la

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1910.

(2) Cf. *les Pays de France* (Nouvelle Librairie Nationale) et *la Bibliothèque régionaliste* (Bloud).

Provence à jamais consacré par Mistral et ses grands disciples, ni surtout les petits côtés de vaudeville et de mélodrame ; bien plus ! tels qu'ils sont présentés dans le texte primitif, ils n'ont pas le mirage de la scène, la célébrité des artistes, les effets de théâtre : sorte de roman dialogué, ils appartiennent à un genre que la masse des lecteurs apprécie peu et que l'on n'a guère pardonné à Renan ni à Flaubert. Voilà un peu pourquoi vous verrez moisir chez les bouquinistes les derniers exemplaires de ce chef-d'œuvre.

Car c'est un vrai chef-d'œuvre, celui de tous ses livres où Pouvillon a atteint la beauté la plus grave et la plus tragique. Ce roc d'Anglars, qui domine la vieille ville de Saint-Antonin, sert d'autel à la fatalité. Un extraordinaire souffle antique passe sur ce coin de Quercy, souffle singulièrement anémié dans l'adaptation théâtrale. Antibel s'est remarié avec sa servante Jane, avant même qu'on ait célébré l'anniversaire de Fabiane, sa défunte ; Fabiane, du fond de la tombe, se vengera... A son retour des colonies, son fils Jan sera pris pour la nouvelle épousée d'un amour maladif et terrible qui l'accule au suicide : il se jette en bas du rocher d'Anglars.

Je sais bien que Jane vous rappellera la mystérieuse Arlésienne et nous n'avons pas oublié le pauvre Frédéri qui se précipite du haut du grenier ; Martril a des traits de Rose Mamaï, et il y a une petite Mette qui joue un peu le rôle attendrissant de Vivette... Ce livre, pourtant, contient autre chose que le drame d'amour de Daudet : c'est la hantise de l'au-delà, des prodiges de la mort et des forces inconnues, la religion et la superstition de nos campagnes du Sud-Ouest, moins lumineuses et moins chaudes que la Provence ; c'est tout ce frisson surnaturel que symbolise Gate, la vieille sorcière accompagnée de son bouc, Barabbas : ils traversent l'action comme le symbole obscur de la destinée, et, à la fin, ils se dressent sur le rocher du suicide :

Un peu à droite de la crose, sur un avancement du roc en surplomb, la silhouette de la sorcière a surgi tout à coup.

Barabbas l'assiste ; vertigineux, il pointe la tête au-dessus du précipice ; sa barbiche remue et, à chaque mouvement, ses cornes luisent, imbibées de clarté lunaire, comme des cornes d'argent...

Tout ce mystère, la musique de M. Déodat de Sévérac le restituera à cette tragédie paysanne : ce succès que nous espérons ramènera alors le public au livre lui-même, à ce livre où Pouvillon a donné la majesté grecque à un coin de sa province.



Tant d'honneur, tant de sacrifices, cette province les a-t-elle reconnus? Il n'y paraît guère. Nous nous garderons d'y insister, et pourtant ce fut le côté le plus cruel des malechances de Pouvillon. Trop montalbanais pour la capitale, il était trop parisien pour Montauban. La petite ville, déchirée plus qu'une autre par de violentes haines politiques et religieuses, ne pouvait comprendre l'indépendance et l'éclectisme de la vie littéraire ; elle voulut imposer à l'auteur des *Antibel* son niveau et ses mesures. Il ne devait pas les accepter.

Lui, l'ami des prêtres et des religieuses, le familier de la société conservatrice de Tarn-et-Garonne, l'intime de Coppée, de Pomairols, de Lemaître, le poète de *Bernadette,* nous avons eu la tristesse de le voir, en ses dernières années, collaborer régulièrement à la *Dépêche* de Toulouse, sous l'égide des plus notoires Homais, et devenir le compagnon des protestants et des anticléricaux. Tel fut le résultat obtenu par l'intolérance, la discourtoisie et l'incompréhension de certains milieux conservateurs.

A chaque instant, ils aggravèrent leurs gaffes. Quand, en 1900, parut *le Vœu d'être chaste,* ils crièrent au scandale, ils essayèrent de soulever l'opinion contre le livre et l'auteur. La rupture devint définitive.

Que ce volume, qui aborde la redoutable question du célibat ecclésiastique, soit imprégné de tendances huguenotes, c'est possible : il a l'air de démontrer, en effet, que, pour le prêtre, étant données ses obligations, une seule vie est possible, la vie cloîtrée. Sinon, même s'il échappe à la débauche, il sera saisi par les autres vices plus sournois, la gourmandise, la paresse, l'avarice... On devine facilement quelle galerie de portraits peu flattés le romancier a pu nous donner à cette occasion.

Mais pourquoi voir dans *le Vœu d'être chaste* une telle démonstration? C'est tout simplement une « espèce », comme on dit au Palais ; Pouvillon n'avait nullement le goût des livres à thèse ; il n'en a jamais composé. Si, d'ailleurs, l'ouvrage est écrit avec une verve un peu vulgaire, où perce plus que jamais cette désagréable pointe de provincialisme bourgeois, déjà notée ailleurs, il contient néanmoins des pages d'une puissance singulière. La scène où le jeune séminariste Gilbert découvre l'effroyable déchéance morale du desservant de Saint-Assiscle, l'abbé Curvale, ne pouvait être décrite par un catholique, soucieux de jeter un voile sur les misères du clergé, sur les déchets du Sacerdoce ; mais elle a été tracée par un maître qui connaissait profondément son sujet, qui en avait longuement médité les détails et qui en a rendu, sans trembler, la prodigieuse force tragique. Un pamphlet ne peut atteindre à cette beauté.

Ceci, des prêtres éclairés le pensaient, tandis que clabaudaient les dévots. Mais toutes ces criailleries, fidèlement rapportées, irritaient Pouvillon, l'éloignaient de son ancien milieu. Nous avons ainsi l'explication des étranges notations qui déparent souvent les chapitres délicieux de *Terre d'Oc*, son livre posthume.

Quand il décrit les cathédrales du Midi, quand il raconte nos légendes, Pouvillon se retrouve l'homme à la longue formation religieuse que nous avons

toujours connu ; nul mieux que lui ne hume l'odeur de l'encens et des cires, ne goûte l'harmonie du plain-chant ou l'éclat colorié des verrières... Mais, par instants, il se reprend, il se souvient qu'il collabore à un journal radical-socialiste, et il glisse un couplet où apparaissent l'Inquisition, les temps futurs, le pacifisme ou le grand soir... Il fallait bien remercier de leur hospitalité ceux qui l'avaient accueilli avec joie, alors que les siens ne l'avaient pas reconnu...

***

Pendant des années, un ostracisme nouveau, plus pénible que le premier, a ainsi pesé sur sa mémoire. Allons-nous en sortir aujourd'hui ? Les bons Français, amoureux de leur terre, se laisseront-ils définitivement ravir un écrivain qui est à eux et que leur maladresse leur a fait perdre quelque temps ? Les querelles de village s'effacent, les malentendus se dissipent. Reconnaissons-nous et osons dire bien haut que notre littérature ne doit pas oublier celui qui a révélé si puissamment un aspect charmant et méconnu de notre chère France. Ne nous souvenons plus que de cela.

De la Bretagne à la Lorraine, de la Provence à la Flandre, nous découvrons aujourd'hui notre patrie. Sa merveilleuse diversité, des falaises aux montagnes, des plaines aux volcans éteints, du houblon à la vigne et du pommier à l'olivier, nous enseigne chaque jour à mieux l'aimer. Dans l'œuvre de cette révélation triomphante, il faut exalter Émile Pouvillon : car il nous a conduits en des pays nouveaux que sa poésie a consacrés ; et il doit nous apparaître comme un de ces bergers de légende populaire dont le génie et la persévérance ont fait des rois, roi de notre Aquitaine, avec sa Garonne et ses ramiers, Toulouse et le Lauraguais, ses vallées et ses causses, ses forêts et ses prairies, depuis le sombre roc d'Anglars où veille le bouc fatidique jusqu'aux lointaines Pyrénées où Bernadette en extase a vu la Vierge Marie...

CHARLES DE POMAIROLS

Charles de Pomairols est mort sans avoir atteint à la gloire qu'il méritait. M. Étienne Lamy le déclara dans une circonstance solennelle. Cette pensée est celle des maîtres, celle de Barrès qui lui a consacré de belles pages :

> C'est une grande chose pour un écrivain, dit-il, quand on peut trouver dans son œuvre les sentiments d'une classe sociale et qu'il nous les fait voir dans la familiarité de la vie quotidienne, à la place où la nature les a mis. D'autres poètes nous construisent, avec magnificence, des châteaux en Espagne; Pomairols nous représente la vie idéale des vieilles maisons de la campagne française.

Malgré ses longs séjours à Paris et le rôle important qu'il y a joué dans les hautes sphères intellectuelles, Charles de Pomairols, en effet, fut essentiellement un terrien. Il naquit le 23 janvier 1843, à Villefranche de Rouergue, « mais, a-t-il déclaré lui-même, ce lieu urbain de ma naissance fut quelque peu fortuit ; mes parents habitaient la campagne à distance de la petite ville ; mon père faisait valoir ses terres et ne les quittait qu'en de rares circonstances. J'ai appris à lire et à écrire à l'école primaire du village, avec les petits paysans... J'ai commencé mes études classiques dans un collège ecclésiastique rural, situé tout près du lieu d'habitation des miens. De la fenêtre du dortoir, je voyais ma maison. »

Il termina ses études au lycée de Toulouse. D'ailleurs, il devait revenir parfois dans cette ville, où il

avait noué de fortes amitiés, notamment dans les milieux universitaires, avec MM. Dumesnil, Hauriou, Perroud, et où il rencontrait son cher Émile Pouvillon, qui composait alors, auprès du Grand-Rond, sa *Bernadette de Lourdes*. C'est là qu'il y a bien longtemps déjà, je rencontrai ces deux nobles écrivains, unis dans le même culte d'un art sincère, probe et désintéressé.

Mais revenons encore en arrière : après son baccalauréat, Charles de Pomairols ne s'était pas deviné poète ; il s'était adonné passionnément aux études philosophiques, et il devait même, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, se consacrer à ces recherches. En 1867, il suivait des cours dans des universités allemandes. Il aurait pu se perdre dans les nuées. La terre le sauva.

De retour en Rouergue, il y épousa une de ses compatriotes, la compagne admirable qui a partagé ses joies, ses luttes, ses travaux, ses deuils, qui a été son inspiratrice et son soutien, la figure visible de ses meilleures pensées. Il l'a déclaré souvent, et avec plus de solennité dans la pièce qu'il a dédiée aux aïeules de sa race :

Je l'atteste ! La bru que je vous ai donnée,
Celle à qui j'ai sans peur remis la destinée
De la maison ancienne à ce moment des jours,
Elle est digne de vous, elle imite, elle égale
Par sa grâce innocente et sa foi conjugale
Les femmes du passé qu'elle imite toujours.

Mères, vous bénirez cette femme fidèle :
Votre fils est heureux ou consolé par elle !

. . . .

Aïeules, je voudrais de vous me faire entendre :
Je peux du moins, ici, plein d'une fierté tendre,
Moi qui suis votre fils, pour ceux-là qui suivront,
Tracer parmi vos noms le nom de Marguerite
Et joindre à vos vertus l'éloge d'un mérite
Devant lequel les fils de nos fils rêveront.

Ce n'est donc qu'après le retour au pays, dans le foyer renouvelé, que Charles de Pomairols commença à écrire en vers. Ce début un peu tardif n'alla pas sans quelques gaucheries et quelques prosaïsmes ; mais aussi il lui donna ses plus précieuses qualités.

Et d'abord, Ch. de Pomairols a évité ainsi les modes éphémères et étroites des écoles ; le commerce des Parnassiens, qu'il connut plus tard assez intimement, Sully Prudhomme, Coppée, Hérédia, ne lui servit qu'à assouplir et à épurer son style poétique ; mais il ne leur emprunta aucun de leurs ornements, aucune de leurs parures.

Ce qui caractérise essentiellement ses vers, c'est qu'ils n'appartiennent à aucune époque ; ils auraient pu être écrits au XVIII[e] siècle comme sous la Restauration, du temps de Jean-Baptiste Rousseau comme de nos jours. Je ne connais, au siècle dernier, qu'Alfred de Vigny qui revête un pareil caractère d'éternité. Pas plus que *Moïse* ou que *la Mort du Loup*, ne vieilliront *le Planteur de Chênes* ou *les Romains dans mon champ*.

Cela, on ne peut manquer de s'en rendre compte encore dans le recueil de *Poèmes choisis*, que la *Revue du Temps présent* a eu l'heureuse idée de former avec les morceaux les plus saisissants des cinq beaux volumes de Pomairols.

De plus, on voit alors de façon plus nette combien est pénétrante la définition de Barrès : notre Rouergat y apparaît comme le poète de la famille traditionnelle, croyante, honnête, unie, aimant sa terre et ses morts, — un Maurice de Guérin tel que l'eût rêvé Eugénie.

Cela se dégagera de plus en plus, lorsque se fera le classement du temps. Alors que des notoriétés tumultueuses d'aujourd'hui disparaîtront en fumée, ne laisseront rien derrière elles, Pomairols restera. Il apparaîtra tel que Bourget et Barrès l'ont montré. Certaines de ses pièces, *l'Héritage*, *Après la mort du*

Père, la Vie incomplète, Honneur, Conter ma douleur, etc., auront leur place dans les futures anthologies.

Que dis-je? Quelques-unes tiennent déjà mieux. Un éloquent orateur régionaliste aimait, à la fin de ses discours, en évoquant l'œuvre à accomplir, de réciter quelques strophes du *Planteur de Chênes :*

Je ne sème pas de blés éphémères,
Je ne plante pas des roses d'un jour ;
Plus haut et plus loin volent mes chimères,
Plus haut et plus loin s'en va mon amour !

Et l'on répétait ces vers. Et les uns et les autres ignoraient qu'ils fussent de Charles de Pomairols ! C'était déjà, si l'on peut associer ces deux expressions, la gloire anonyme, qui prolonge l'œuvre au delà de l'ouvrier !

Le noble poète du Rouergue est pareil à son « planteur de chênes ». Il a pu redire avec lui :

Je confie au sol de ma bonne terre,
Tout en sachant bien qu'ils croissent très lents,
Les grands troncs vainqueurs, l'ombre héréditaire
Que des yeux verront ici dans mille ans.

Mais les vents viendront, chargés de mémoire,
Frémir dans la cime : à cette rumeur
Une âme, entendant un frisson de gloire,
Songera, lointaine, au lointain semeur.

*
* *

Cependant, Charles de Pomairols ne s'est pas isolé dans une tour d'ivoire, se contentant de besogner pour l'avenir. Si, fréquemment, le poète de *la Nature et l'Ame* rappelle Vigny, son œuvre cependant n'a rien d'égotiste. De tout temps, il aima encourager les jeunes talents, leur prodiguer les conseils les plus sages et les plus utiles. Plus particulièrement en ses dernières années, il s'attacha à grouper les poètes vrai-

ment délicats et à leur imprimer son excellente direction.

Pour une très grande part, le mouvement spiritualiste qui se manifesta avant la guerre dans notre jeune littérature a été inspiré et dirigé par le poète aveyronnais transplanté à Paris.

Quel est le sens de ce spiritualisme, qu'il a prôné aux écrivains de notre pays?

Il l'a déclaré lui-même à Maurice Barrès, « c'est la persuasion que l'homme doit cultiver en lui les sentiments de l'âme et réduire autant que possible les sensations du corps. Un sentiment est bien supérieur en qualité, en essence, à une sensation.

« D'ailleurs, a-t-il ajouté, dans les tableaux des poètes véritablement artistes, et par exemple dans les œuvres de Leconte de Lisle ou Hérédia, je ne crois pas qu'il se rencontre un seul trait charnel. Cette esthétique était consciente chez Leconte de Lisle. Il se plaisait à dire que la volupté n'est pas un sujet de littérature. »

Cet exemple, comme d'ailleurs ceux que l'on pourrait relever dans l'œuvre de Pomairols lui-même, permet d'élargir un peu la théorie, qui pourrait sembler à quelques-uns trop étroite. Elle s'élargit bien davantage encore, si l'on considère que la poésie vraiment religieuse étant celle qui donne à l'âme son plus ample épanouissement, le mouvement spiritualiste comprendra toute la magnifique renaissance catholique de ces derniers temps.

Je ne pense pas que, parmi les œuvres récompensées par le Comité de Littérature spiritualiste, présidé par M. de Pomairols, il en soit une seule qui s'éloigne délibérément de l'inspiration chrétienne pour se rattacher simplement à la hautaine chasteté d'un Leconte de Lisle. C'est de ce côté qu'était vraiment la vie d'un tel groupement, et l'on a vu avec quel enthousiasme il a été salué.

En 1909, une compatriote de Charles de Pomairols,

poète elle aussi, et poète d'un admirable élan, Mme Claire Virenque, fonda le prix de Littérature spiritualiste, qui, après l'efficace protection du duc et de la duchesse de Vendôme, fut quintuplé et sextuplé. Poètes et romanciers accoururent en foule. Une revue parut, un instant, pour prolonger leurs efforts. Tous les samedis, d'élégantes réunions permettaient de fructueux échanges d'idées. On y rencontrait, en dehors des lauréats, Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, âme d'élite, qui a été si brusquement et prématurément ravie aux bonnes lettres ; Mme Juliette Adam, dont *la Chrétienne* a hautement affirmé la sereine évolution ; Mme Alphonse Daudet, qui a publié des vers subtils et émouvants ; Mlles Lya Berger, Hélène Seguin ; MM. Sébastien-Charles Leconte, Gustave Zidler, Henri Allorge, André Delacour, Noël Nouet, Ernest Prévost, Albert de Bersaucourt et tant d'autres que j'oublie, dont la jeunesse enthousiaste groupait autour de Charles de Pomairols une phalange de disciples et d'admirateurs.

Un poète qui est aimé par la jeunesse est assuré de ne pas périr. Voyez Mistral. De son vivant, le chant de la postérité a déjà commencé pour lui. Mais, ce qui enchantait surtout Charles de Pomairols, plus que cet hommage rendu à sa personne et à son œuvre, c'était l'assurance de voir sa pensée se multiplier et s'imposer, accomplir une tâche bienfaisante et moralisatrice, et prolonger très loin, très haut, l'effort de sa noble vie. C'était encore pour lui, et dans le sens le plus élevé du mot, un gage d'immortalité.



Et la province? Quoi que puisse faire penser ce que nous venons de dire, il ne l'a jamais abandonnée. M. Gaston Boissier, dans un de ses rapports, semblait le déplorer. Il regrettait que l'auteur des *Regards intimes* ne fût pas connu davantage, et il en accusait

son volontaire éloignement de la capitale, de ce Paris disposé à n'avoir pour lui que des sourires et des couronnes.

Le public du Rouergue et du Languedoc ne s'est pas, en général, rendu assez compte du haut mérite de M. de Pomairols. Ses proches voisins, ceux qui furent admis dans son intimité, ou ceux qui reçurent ses bienfaits, furent seuls à même d'apprécier son urbanité simple et digne, son cœur ému des plus nobles sentiments, son imagination pleine de rêveries délicates et son âme passionnément éprise de la Vérité ; seuls, ils suivirent ses travaux de poète ou de critique, ses efforts constants vers une beauté plus parfaite et ses luttes pour le Droit et pour la Justice ; seuls, ils connurent que l'écrivain, à certaines heures, savait remplir hautement son devoir de citoyen.

Mais les autres? Mais ce grand nombre, qui croit pouvoir se piquer de littérature, parce qu'il est à l'affût de toutes les nouveautés niaises ou avariées que Paris nous expédie par grosses, ignorait certainement *la Vie meilleure*, *Rêves et Pensées*, *la Nature et l'Ame*, *Regards intimes*, tous ces livres de poésie élégante, sentimentale et pure ; l'Académie les avait couronnés ; Leconte de Lisle, Hérédia ou Coppée faisaient le plus grand cas de leur auteur ; les milieux littéraires où se dispense la gloire citaient avec honneur son nom.

Bah ! la province routinière se souciait fort peu de cela. A peine, dans le monde universitaire, savait-on qu'il avait, en 1889, par une remarquable étude de morale et d'esthétique, salué la gloire renaissante de Lamartine. Généralement, on ignorait qu'il existait, dans un adorable décor de ce Rouergue exalté par Fabié, un gentilhomme terrien qui célébrait la nature avec l'âme d'un poète antique tout parfumé de spiritualisme chrétien.

Vous reconnaissez bien là, n'est-ce pas, ce détestable esprit provincial dont nous tâchons héroïquement

chaque jour de nous débarrasser comme d'une gangue?

Le Midi se souciait peu de Charles de Pomairols. Il ne se doutait pas de la vigueur de son talent ; — de même serait-il bien étonné si on lui affirmait qu'il s'est composé au presbytère de Venerque des vers meilleurs que ceux de Jean Aicard et que, perdu en pleine nature, Emmanuel Delbousquet a écrit des romans landais d'une autre force que les élucubrations nauséabondes de Félicien Champsaur.

Cela, c'est la mentalité d'hier, et un peu celle d'aujourd'hui. Il faut travailler sans relâche à ce qu'elle ne soit pas celle de demain.

Elle tend à l'écrivain, en effet, un piège terrible. Elle l'incite à aller chercher ailleurs la renommée que lui refusent ses compatriotes régionaux. Elle le déracine.

Charles de Pomairols n'écouta point ces mauvais conseils. De chaudes sympathies, des affections familiales, et aussi de douloureux et chers souvenirs, l'attachèrent puissamment au sol natal. C'était un sage qui connaissait bien le mensonge de la gloire et la vanité des richesses.

La Province le récompensa.

La foule qui, dans les capitales, trouble trop souvent de sa rumeur les méditations des poètes, faisait le silence autour de lui. Alors, le décor harmonieux et pittoresque du Rouergue prit une voix divine et lui parla.

Ce n'étaient plus les accents lointains qui avaient ému le cœur nostalgique de François Fabié, mais quelque chose de très doux et de musical, comme une harmonie confidentielle jaillie des « bruits folâtres » des ruisseaux, des cerisiers pareils à « des spectres de vierges », des oiseaux et des prairies, des fleurs et des échos, des frémissements du vent et des clairs de lune. Comme il l'a dit lui-même de Lamartine, « une mystérieuse rêverie le mettait en communion avec le monde surnaturel à travers la nature ; l'être adoré

qu'il avait perdu revenait vers lui dans le miroir de l'eau, dans le parfum des fleurs, dans les soupirs du vent. Le rayon d'un astre lui apparaissait comme l'âme vivante des morts qui lui parlait d'immortalité ».

Dans les sillons paternels, il écoutait, attentif, les leçons des ancêtres ; il tirait des gestes quotidiens des laboureurs des symboles éternels ; remué profondément par le sentiment de la tradition et de la race, il célébrait en des vers d'une limpidité virgilienne les sources, les marbres, les collines et les bois ; il le proclamait noblement :

C'est un très grand honneur de posséder un champ.

— Non, la Province ne vous a pas failli, mon cher maître : l'amour de la famille et de la terre, le culte du passé et des anciennes croyances, la pureté de l'inspiration, le goût du travail consciencieux et réfléchi, la droiture et l'indépendance de l'âme, jusqu'à l'indifférence vis-à-vis des absorbantes popularités, elle a fortifié tout cela en vous.

Elle vous a aidé, chaque jour, dans l'accomplissement de votre carrière sans tache, dans l'ascension progressive de votre vie et de votre talent.

Cela vaut bien quelques glorioles inutiles et quelques éphémères succès.



Mais autre chose a marqué encore fortement Charles de Pomairols dans le chœur des poètes contemporains.

L'exquis poète du Rouergue avait une fille, sa dernière née, qui apportait un renouveau à son été mûrissant. Un jour — elle comptait alors treize ans — on l'avait conduite au couvent,

Animée et docile ainsi que d'ordinaire.

Après la classe, elle était allée à la chapelle, pour

un pieux exercice ; elle y avait chanté un cantique ; puis, vint l'heure de la récréation. Tout à coup, « dans le clair jardin, parmi les pures fleurs du cloître», son front devient pâle, elle s'affaisse en disant : « Ma sœur, je n'y vois plus !... » Quand les parents, affolés, arrivèrent, elle n'était plus de ce monde.

Quinze ans se sont écoulés depuis ce moment terrible. Le poète, que la gloire appelait, n'a pas voulu se détourner, fût-ce une seule minute, de la petite morte adorée. Il s'est accoudé à son tombeau. Il a évoqué partout son souvenir. Dès le début, il se l'est bien promis :

D'autres se sont heurtés à des douleurs cruelles ;
Se retournant parfois un peu pour les revoir,
D'une volonté ferme ils ont marché sur elles
Pour consacrer leur âme aux actions nouvelles
Qu'imposaient le génie ou l'auguste devoir.

Tandis que leur courage atteint la haute cime
Confuse pour mes yeux que les pleurs ont noyés,
D'un cœur plus lent sans doute ou plus pusillanime,
Je n'achève jamais de mesurer l'abîme
D'une tombe profonde ouverte sous mes pieds.

Il a tenu parole. Désormais, tout ce qu'il avait reçu de poésie, d'imagination, de sens profond de l'art, va être consacré à élever un monument de deuil.

Et voici ce monument. C'est un livre qui ne porte point de nom d'auteur. Sur sa couverture d'un violet sombre se détache, en lettres blanchâtres, avec le nom de la librairie Plon, ce simple titre : *Pour l'Enfant*. Il est léger à la main, mais ses pages de papier mince dépassent la troisième centaine et contiennent deux cents poèmes. Enfin, dès le premier verso, le secret nous est donné de cet ouvrage si particulier dont il ne faudrait parler, semble-t-il, qu'à voix basse.

Parmi les pampres et les fleurs, se détache une exquise silhouette frêle, aux traits distingués et fins, aux yeux profonds et beaux, à la bouche empreinte d'un

mélange charmant de gravité et d'esprit ; nous retrouverons cette image impressionnante d'enfant, au cours du volume, plus gaie et plus vivante, dans l'imprévu d'une autre photographie. Mais ici, dès le seuil, elle livre la clef du mystère, car, au recto, qui lui fait face, cette simple dédicace s'inscrit :

A la mémoire de la petite Lili de Pomairols.
Plaintes paternelles.

A travers ces poèmes qu'il y aurait une sorte de sacrilège à disséquer au point de vue littéraire, on suit pas à pas la lente évolution d'une peine inguérissable.

Tout d'abord, en présence d'une catastrophe aussi imprévue, c'est la stupeur. Le père ne croit pas à son malheur. Il pense que son enfant va lui revenir... Mais, peu à peu, il revoit l'horrible scène où elle lui fut arrachée, cette scène que semblaient annoncer, en présages obscurs, quelques mots puérils dont le charme ambigu l'avait frappé. Les moindres détails des derniers jours de la bien-aimée se précisent à son esprit... C'est donc vrai. La Mort est passée dans l'avenir souriant du poète.

Ah ! maintenant, sa résolution est prise : ce n'est qu'en ce souvenir sacré qu'il cherchera ses inspirations ; c'est à elle seule qu'il s'adressera :

Pour tromper par l'amour le destin illusoire,
Pour t'apporter encor le don de ce que j'ai,
M'élançant de l'abîme où mon cœur est plongé,
Aussi haut que je peux je dresse ta mémoire.

Et je voue à ton deuil ces longs et tristes vers
Dont l'ombre, indifférente au sourire des roses,
S'élève pour marquer la place où tu reposes,
Comme un bois de cyprès seuls dans les noirs hivers.

Cette enfant de treize ans, tout son talent s'emploiera à lui faire une place durable dans les archives

glorieuses de sa famille, où son léger passage aurait pu rester inaperçu ; il l'évoquera telle qu'elle a été, il l'évoquera telle qu'elle aurait pu être, à seize ans, à vingt ans ; et, pour envelopper cette chaste figure d'une grâce suprême, il la rêve devenue religieuse :

Ah ! donne à ta pâleur l'asile du couvent,
Laisse s'ouvrir pour toi ces retraites profondes,
Seuil de la terre au Ciel, limite entre deux mondes,
Où ton sort, à mon sort restant encore uni,
N'aura pas tout à fait sombré dans l'infini...

A mesure que les années s'écoulent, il semble que l'influence de la chère disparue va spiritualiser encore l'âme déjà si noble et si pure du poète. S'il a quelques mouvements de révolte contre l'injustice du sort, qui fait mener aux pères le convoi des enfants, son cœur s'emplit bientôt de la soif de l'au-delà. Il est affranchi, par ce trépas virginal, de la peur de la mort. Les pensées les plus hautes viennent hanter son esprit. Il veut être digne du regard subtil de l'ange envolé :

Voici que je songe à ton blâme,
O sévère et tendre témoin,

Et, chassant l'ombre où l'on s'enivre,
Je veux, sans voiles sur mon cœur,
Être tel que je puisse vivre
A la face de ta candeur !

Plus que les épouses, les mères, les aïeules de la chaîne héréditaire, elle sera aimée, admirée, regrettée. Cette « brève apparition d'humble petite fille » se fixe par ces vers dans l'histoire littéraire, à côté de la jeune morte de Villequier.

Mais ces plaintes paternelles, d'une sincérité poignante et saignante, n'ont pas une simple valeur personnelle. Elles prennent, de par la voix inspirée qui les formula, une portée générale.

Vraiment, ceci doit, s'il se peut, adoucir encore

l'amer chagrin du poète. En chantant sa propre douleur, il a bercé celle des autres ; il a, par le prodige de la divine poésie, pansé la blessure de ceux

> ... dont les pleurs, les cruels maux soufferts
> Proviennent d'un désordre au sein de l'univers
> Où s'est détruit pour eux le cours de la nature,
> Dont les cœurs déchirés par l'horrible rupture
> Portent à part de tous, hors du monde vivant,
> L'incomparable deuil de la mort d'un enfant.

Ce livre unique en littérature, tour à tour désespéré et apaisant, a porté ainsi à son apogée l'art du poète. Pour son enfant inspiratrice, ses vers sont devenus encore plus ailés, plus musicaux, plus profonds, plus lamartiniens.

Et mieux que tant de volumes consacrés à de vaines amours, cette expression suprême de la tendresse paternelle justifie à jamais l'alexandrin célèbre :

> Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.



Un cimetière rustique, une gentilhommière, des champs et des bois... Oui, Charles de Pomairols apparaîtra toujours à la postérité comme le châtelain de la Pèze et des Pesquiès, près Villefranche de Rouergue. Ce sera son honneur de n'avoir jamais perdu cette qualité, ni dans les salons de la capitale, ni dans les cénacles académiques. Couronné fréquemment par l'Institut, loué par les plus célèbres, jouissant de l'estime des plus grands, considéré comme un maître et comme un initiateur par toute une pléiade de femmes à l'âme haute et de jeunes gens du talent le plus pur, il n'a jamais cessé d'appartenir à son Rouergue : à travers toute son œuvre, on sent transparaître sa province. Qu'il étudie Lamartine, qu'il se fasse le champion de sa gloire renaissante, qu'il consacre des années à pleurer et à immortaliser l'enfant qui lui fut

si brusquement ravie, qu'il écrive des romans où s'exprime sans détour une âme qui a accepté, embrassé, pénétré le christianisme jusqu'à sa plus pure moelle mystique, M. de Pomairols demeure partout le *planteur de chênes*, l'homme de la tradition terrienne qui travaille pour continuer ses aïeux, le poète qui, sur les collines rouergates, voit encore *les Romains dans son champ* :

Sur le bord d'un plateau vaste et nu, que domine
L'horizon plein de rêve où le soir s'illumine,
J'ai reçu des aïeux l'héritage d'un champ,
Et, répandant mon âme aux largeurs de l'espace,
Attendri du déclin de la beauté qui passe,
Je vais là pour voir luire et mourir le couchant...

Sur ce sol de débris couverts d'une ombre épaisse,
Où je m'en vais rêver quand le soleil s'abaisse,
Tout me fait souvenir des ancêtres latins,
Et, l'histoire et le soir mêlant leur vague flamme,
Moi-même, je ressens les choses avec l'âme
Dont ils ont contemplé jadis ces lieux lointains (1).

Ainsi, en dehors des discussions morales ou religieuses qu'ont soulevées ses deux romans *Ascension* et *le Repentir* (2), tous les lecteurs seront unanimement séduits par la sobriété, le charme, la force, avec lesquels M. de Pomairols y évoqua sa province toujours aimée.

C'est, il me semble, un des côtés que la critique a le plus négligés, principalement dans *le Repentir*. Elle s'est attachée à savoir si une mauvaise pensée était chose aussi grave qu'une mauvaise action ; si un désir criminel était un crime irrémissible ; si un dissipateur, pour trop avoir souhaité l'héritage paternel, devait être acculé au désespoir et au suicide ; mais elle n'a peut-être pas assez remarqué comment l'auteur, traitant son sujet ainsi qu'une symphonie, en avait accompagné

(1) *Regards intimes*. Lemerre, 1895.
(2) Chez Plon.

toutes les phases psychologiques par l'orchestration variée des saisons de son pays.

Voici, par exemple, le décor du désespoir :

Le sombre hiver n'a que des journées brèves ; ce sont des éclairs pâles, soulevant un moment le rideau des ténèbres et le laissant ensuite retomber. Le faible soleil, qui a promené dans un coin du ciel sa langueur de malade, se couche déjà vers quatre heures, comme harassé... De lourds nuages, tantôt sombres, tantôt éclaboussés de sang, entouraient l'astre blessé qui succombait. La scène se passait au lointain de l'horizon, sur une contrée sauvage, toute hérissée de bois. L'endroit d'où on la voyait le mieux se dérouler était un champ nu, bordé d'une haie d'épines, qui, dépouillée par l'hiver, murmurait au vent du soir comme une harpe plaintive.

... Le chemin s'animait un moment, au passage des habitants du village de Labastide, qui, après leur journée de travail rustique, regagnaient, fatigués, leurs pauvres demeures ; peu à peu les passants se faisaient plus rares ; ils arrivaient séparés, très distants les uns des autres ; puis, personne ne venait plus, tous les bruits cessaient... Maurice avait regardé ces derniers mouvements de vie au bord de l'ombre ; maintenant il se trouvait seul. Cependant, il entendait parfois s'élever du fond des étables les bêlements des mères brebis et les vagissements des agneaux, qui formaient dans l'air vide un chœur de lamentations. Puis, régnait le grand silence (1).

Ce grand silence, c'est la nuit, déjà la nuit noire.

Déjà les hommes inquiets redoutaient les périls des ténèbres, les embuscades cachées d'un ennemi et l'apparition plus terrible des fantômes. Si la pâle clarté lunaire venait à percer la brume, elle montrait des spectacles d'une tristesse surnaturelle, qui se prolongeaient dans l'horreur de la grande nuit (2)...

En opposition avec ces tableaux lugubres, Pomairols a soigneusement noté les aspects gradués du printemps. Avec une délicatesse de touche et une finesse d'observation qu'eût admirées son ami Émile Pouvillon, il nous fait assister à l'éveil des premiers beaux jours. D'abord, au pied des murs qui l'abritent, c'est

(1) *Le Repentir*, pp. 242-243.
(2) *Le Repentir, ibid.*

la première fleur, la pulmonaire ; puis, l'herbe qui reverdit. « Dans l'air vide encore de tout bruit », on entend «le bourdonnement tout nouveau d'une abeille», ou bien, « après un long silence, quelques chants fluets d'oiseau, isolés parmi l'ampleur de la campagne nue ». Et voici que le tableau se précise, que le poème se développe :

Bientôt, après l'herbe, après les fleurs des pelouses, les arbres eux-mêmes, naguère tout noirs, sentirent la montée de la sève. A leur cime se dessinait une verdure grêle, légère, laissant, derrière son réseau ténu, bleuir les horizons et le ciel, — délicatesses, heure virginale de l'année, que semblaient connaître seules et que peignaient uniquement les peintres pieux d'autrefois, attirés vers elles sans doute parce que dans les transparences de la saison commençante la nature se montre comme spiritualisée (1).

Comme ces vieux maîtres, Charles de Pomairols a été séduit par cet aspect timide et fleuri du printemps. Il lui a consacré une série d'aquarelles, où tombent de légères ondées, jamais tristes, « car leur gaze est colorée en dessous par le vert tendre des arbres » ; où les oiseaux ont une voix renouvelée, car « ceux dont le cri est le plus aigre » émettent « des sons d'une raucité tendre, qui font déjà penser à l'amoureux chant des tourterelles » ; où les arbres des vergers se lèvent « comme de grands bouquets magiques, les uns d'un blanc cendré, les autres d'un blanc pur » ; où foisonnent « les anémones blanches, les anémones rouges, les cardamines, les primevères d'or, les candides étoiles des stellaires ».

Et cependant le poète ne s'arrête pas là. De même que l'amour s'épanouit dans le cœur de ses personnages, de même il suit l'épanouissement de la nature, qui l'accompagne de son harmonie. C'est l'été : les jours croissent, s'élevant l'un au-dessus de l'autre, toujours plus, « ressemblant à un escalier d'or et d'azur, qui

(1) *Le Repentir*, pp. 266-267.

conduirait quelque part, très haut, vers un sommet de félicité ».

Les heures de soleil ne suffisaient pas à épuiser la joie du monde. Elle débordait jusque dans la nuit tiède, embaumée, surmontée d'un dais de velours brillant d'étoiles. Et quand les autres oiseaux s'étaient tus, le plus inspiré de tous la chantait encore : le rossignol jetait des accents de fête à travers les ombres nocturnes (1).

Qu'on nous pardonne d'avoir cité, un peu longuement peut-être, ces pages d'anthologie : elles prouveront qu'à travers toute son œuvre de poète et de prosateur, d'élégiaque et de romancier, même au sommet de son « ascension mystique », Charles de Pomairols est demeuré le terrien fervent de ses débuts. Comme dans le titre d'un de ses premiers recueils, il unit *la Nature et l'Ame*. Et ceci nous permettra toujours de le revendiquer comme un auteur essentiellement provincial, comme un des écrivains représentatifs de ce Rouergue, qui s'honore avec lui de François Fabié, Enée Bouloc et Justin Bessou.

(1) *Le Repentir*, p. 271.

CORALY DE GAÏX

En mai 1836, Eugénie de Guérin écrivait à son amie, Louise de Bayne :

Je compte aussi pour beaucoup la connaissance que j'ai faite de personnes qui vous connaissent, et surtout une sainte qui m'aime, qui vous aime, qui a fait le charme et la conquête de tous les salons de Lisle (1) par sa piété, son esprit, qui n'est ni jeune ni belle, mais infiniment aimable, bonne et naïve ; vous voyez là Mlle de Gaïs. J'admire comme notre connaissance s'est faite dans un salon où elle m'entendit nommer. « Mademoiselle serait-elle l'amie de Louise? » Comme je ne dis pas non, voilà des prévenances, des compliments, des attentions, des amitiés. La sainte aurait fini par me gâter ; à chaque rencontre, ces amitiés recommençaient en commençant par parler de vous ; ce beau sujet me menait loin, et j'aimais tant d'y revenir que je cherchais les pas de Mlle de Gaïs, je l'aurais voulue toujours avec moi, je l'aurais mise dans ma poche. Enfin, nous nous aimons.

Nous avons même découvert que nous étions cousines et dit sur cela mille tendresses. Si vous lui écrivez, dites-lui bien que sa cousine du Cayla garde précieusement son souvenir et que je serais heureuse de la revoir. Mais il est de ces rencontres qui ne se présentent plus dans la vie. Il a fallu qu'une retraite, un P. Goudelin, nous fissent sortir chacune de notre désert pour nous voir un instant. En voilà jusqu'en paradis peut-être (2)?

Mlle de Gaïs, ou mieux de Gaïx, ne devait pas être une personne banale, pour inspirer si vite une telle affection. Mais que serait-il donc advenu si Eugénie

(1) L'Isle d'Albi ou l'Isle-sur-Tarn (Tarn).
(2) EUGÉNIE DE GUÉRIN, *Lettres* éditées par Trébutien.

de Guérin, sous les similitudes de goût révélées en de brèves conversations, avait pu se rendre compte que sa nouvelle amie confiait comme elle à un journal intime, et à des lettres qu'elle aurait voulues plus intimes encore, les impressions sincères, spirituelles et émues de sa vie monotone et entièrement sacrifiée au devoir?

Beaucoup plus longtemps que ceux de la solitaire du Cayla, ce *Journal* et ces *Lettres* — ou du moins ce qu'il en reste — ont été enfermés soigneusement avec les papiers de famille ; ce n'est que grâce à la bienveillance éclairée du baron de Blay de Gaïx, son neveu, que nous a été révélée cette âme charmante, qu'Eugénie avait eu bien raison de juger « infiniment aimable et bonne et naïve », et qui, en toute simplicité, pouvait fournir l'étoffe d'une « sainte ».

Aussi bien, à notre époque où de prétendus moralistes prennent l'habitude de considérer toutes les jeunes filles de jadis comme des « oies blanches » et de décréter que notre temps seul a su résoudre le problème de l'éducation des femmes, il ne sera pas inutile de rechercher et de retrouver, en ces manuscrits sans artifice, l' « état d'âme » d'une « demoiselle » de la Restauration.



Coraly de Gaïx était née, en effet, le 10 août 1801, dans ce même pays d'Albigeois où se dressait la modeste gentilhommière des Guérin, mais dans un vaste château qui datait du moyen âge : « Situé sur une hauteur, on apercevait de loin ses vieilles tours, ses remparts à demi ruinés. Des salles énormes ornées de tapisseries à grands personnages et de vieux portraits ; de larges fossés, des corridors sombres et obscurs, des escaliers tournants, le cri des chouettes et des hiboux, un bois immense que les contes populaires peuplaient d'apparitions surnaturelles », tel fut le décor qui con-

tribua à donner à Mlle de Gaïx une imagination innocemment romantique.

Elle descendait, d'ailleurs, d'une race fort ancienne, adonnée à la guerre et implantée dans le Midi vers le milieu du XVIe siècle ; mais ce n'était que depuis 1719 qu'elle s'était fixée aux environs de Castres, dans le manoir, si heureusement semblable à Combourg, et que l'on devait bientôt abandonner pour reconstruire tout auprès une demeure plus pratique et plus habitable.

Mais, en changeant de toit, les mœurs devaient rester les mêmes, dans ce foyer sur lequel les erreurs révolutionnaires n'avaient eu aucune prise. Comme dans la plupart des châteaux de cette époque, on vivait nombreux et unis, cherchant le bonheur dans les affections familiales, et non dans les factices amusements de notre moderne « bougeotte ». A côté du père et de la mère, Emmanuel de Richard, baron de Gaïx, et Ursule Boulade d'Espine, jeunes tous deux, il y avait là une tante du même âge, un oncle — le Chevalier — et une troupe d'enfants : Edmond, Marie, Henriette, Alexandrine et Mathilde, dont Coraly était l'aînée.

Ah ! il n'y a pas de place pour l'ennui : on passait l'hiver à Castres, dans l'hôtel familial ; dès les beaux jours, on regagnait la campagne, habitée de tous côtés et où les visites étaient si nombreuses qu'elles devenaient parfois un fardeau (les *Lettres* en portent des traces). Mais, au milieu de ce mouvement, de tous ces « allants et venants », que de douces amitiés ! Tout près de Gaïx, voici le château d'Hauterive où la famille de Villeneuve offre à Coraly ses trois meilleures amies : Léontine, Octavie et Émilie ; le château de Lostanges, où l'on va visiter Justine, Élise et Mathilde de Bonne ; le château de Lastours, où fleurit la musicienne Hombeline ; plus loin, à Saint-Pons, la résidence de la famille de Raynaud, où souvent l'on ira chercher Élise, la compagne de tous les jeux et de toutes les rêveries littéraires. A certains moments,

ce petit monde rieur et tendre est réuni à Gaïx, et nous trouvons dans la correspondance d'amusantes indications sur ses jeux favoris ; parfois aussi, on part en excursion, au trot paisible de la berline ou du simple « trouski », on va près ou loin, sans faste, sans désir d'éblouir, avec une grande joie silencieuse de se serrer après la tourmente et de rêver que l'on recommence la « douceur de vivre » d'autrefois.

Dans ce milieu, Coraly attirait vite l'attention, puis la tendresse. Ce n'est point qu'elle fût jolie : à seize ans, elle ne l'était pas beaucoup plus qu'à trente-cinq. Mais, facilement, sous les lignes volontairement ironiques qu'elle s'est consacrées, on devine tout de même son charme :

> D'un physique très ordinaire, ma tournure est dépourvue de grâce ; de la fraîcheur et un bon cœur, voilà mon beau côté. Tout le reste est fort médiocre. Mes émotions sont vives, je n'éprouve rien à demi. Heureusement, Dieu a resserré le cercle de mes désirs, en me faisant connaître le néant des choses d'ici-bas ; je vois avec indifférence un monde qui n'est pas fait à la mesure de mon cœur. Ce n'est qu'à mon amie que je fais cette confidence, car, n'ayant jamais eu des succès mondains, l'on pourrait prendre ceci pour du dépit. Puissé-je passer une vie ignorée ! Cachée comme la violette, je ne désire aucun rang ni aucune place sur la terre, sinon dans le cœur de ma mère, des autres personnes de ma famille et de mes amis (1)...

Que l'on ne voie pas dans cette humilité le fruit naturel d'une éducation campagnarde ou d'un esprit borné. Quoique Coraly n'eût été élevée que dans un modeste pensionnat de Castres, il suffit de parcourir quelques lignes de sa correspondance pour voir qu'elle était fort cultivée. Elle avait reçu de sa mère, de sa tante, de sa grand'mère, de tout le milieu distingué où elle vivait, une instruction plus solide que celle de beaucoup de modernes habituées de cours et de conférences. Et quand elle se rencontrait avec ses amies

(1) *Souvenirs de mon jeune âge.*

« le petit chat est mort » ne servait nullement de thème à leurs conversations, mais bien plutôt les grands et beaux livres du jour, les historiens, les poètes, les moralistes.

On se doute bien quel était le préféré de ces jeunes imaginations. Je pense que, vers 1817, il devait en être de même un peu partout. Les mères laissaient traîner sur leur guéridon le *Génie du Christianisme* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Il n'en fallait pas plus pour que le nom et l'image de M. de Chateaubriand fussent présents dans la pénombre de tous les salons et au bout de toutes les avenues. Son œuvre inspire tous les songes. Coraly et Léontine de Villeneuve crient : « Léonidas ! » à travers les paisibles campagnes tarnaises. Si le brouillard s'en mêle, c'est presque de l'hallucination :

Le soleil, ce jour-là, avait un peu d'humeur, car il ne parut pas de toute la journée ; un brouillard très humide était répandu dans la campagne ; mais voilà que, à travers le nuage, nous voyons apparaître une espèce de caravane arabe, telle que Chateaubriand les dépeint dans son *Itinéraire* ; l'âne marchait en tête, escorté par la cavale du désert que montaient de mystérieux personnages, enveloppés dans de grands châles à la façon des Turcs. Il ne manquait à tout cela qu'un turban et quelques chameaux.

Enfin, cet équipage arrive, l'on s'empresse à le recevoir, les châles tombent, la métamorphose s'opère et les trois belles nymphes du pays sont à notre cou. Léontine, Octavie et Justine venaient nous demander à déjeuner. J'aurais bien voulu avoir à leur donner les dattes de Jéricho et leur faire boire l'eau du Jourdain. Mais, hélas ! je ne trouvai dans mon office que quelques confitures de ma façon, quelques bouteilles de vin vieux et du fruit de nos vergers qu'elles croquèrent comme s'il eût été de l'antique Grèce. Le moment du départ arrive. Justine est déjà perchée sur sa haute jument, Léontine a légèrement sauté sur sa monture, mais la pauvre Octavie a enfourché l'onagre des déserts qui l'emmène droit au moulin. Tu comprends comme nous dûmes rire de ce petit voyage ; nous eûmes toutes les peines du monde à remettre ce pauvre âne dans le droit chemin, car, effrayé par nos éclats de rire et par les cris d'Octavie, il trottait tant qu'il pouvait. Enfin, grâce à quelques coups de bâton, il rejoignit ses cama-

rades, et bientôt nos belles voyageuses disparurent dans le nuage (1).

Mais la hantise de Chateaubriand ne se manifestait pas toujours de cette façon joyeuse. Souvent, nous retrouvons, au cours du journal, des lettres, ou de gros manuscrits sur le *Crucifix* et la *Semaine sainte*, des « morceaux » directement inspirés par le grand enchanteur ; quand elle dépeint la fenaison, ou la première communion des petits paysans, ou un sermon en plein air, ou encore le transport du Saint Viatique au lit d'un mourant; toutes choses qu'elle note parce qu'elle les a vues et qu'elle pourrait les transcrire directement, nous sentons très bien que Coraly de Gaïx interpose toujours entre elle et son modèle quelque vision de Chateaubriand. Elle lui emprunte son vocabulaire, ses procédés, sa phraséologie ; et, naturellement, c'est dans ces passages qu'elle nous intéresserait le moins, si nous ne trouvions là une des plus éclatantes marques de l'empire du grand écrivain sur son époque. Quels poètes font de même rêver les jeunes filles d'aujourd'hui?

Un jour, Coraly et Léontine n'y tinrent plus. Se communiquer, en paroles et par lettres, leurs sentiments sur le grand homme ne pouvait plus leur suffire. Voir René, l'entendre, lui parler ! Et voici l'étrange et touchante missive qu'un beau jour de la Restauration, on rédigea dans le château de Gaïx, spécimen de toute une littérature qui semble bien disparue :

Monsieur le Vicomte,

Nous n'avons l'honneur de vous connaître que par la beauté de vos ouvrages et votre dévouement à la cause royale. Vous serez très étonné quand vous saurez que nous n'avons que quatorze à quinze ans, mais l'enthousiasme qu'inspirent vos ouvrages est commun à la vieillesse et à l'enfance. Nous vous avouons franchement que nous n'avions pas beaucoup de

(1) Lettre à Elise de Raynaud, octobre 1824.

goût pour le genre descriptif, mais votre style enchanteur nous l'a fait aimer.

Les preuves de fidélité que vous avez données au Roi sont connues, et, ayant partagé vos sentiments, nous nous faisons gloire d'avoir dans notre parti un auteur aussi distingué. Tout cela réuni nous a donné un vif désir de vous connaître. C'est pourquoi nous serions très flattées si, quelque jour, vous honoriez nos châteaux de votre présence.

Nous ne pourrons pas vous présenter les rosiers de Jéricho, ni les palmes de Cadès, ni les ruines de ces antiques tours qu'ont illustrées tant de preux chevaliers. Mais vous y verrez des chênes qui ont vu vieillir nos pères et qui leur ont survécu... Au milieu d'une prairie s'élève un temple couvert de mousse, entouré de cyprès et de tombeaux ; à travers des bois antiques, l'on arrive à des ruines qu'ont habitées nos aïeux.

Elles n'existent plus, ces tours !... Ils sont épars, ces créneaux !... Quelques pierres restent encore et nous rappellent le néant des grandeurs humaines. Nous allons y rêver sur les vertus qu'ont pratiquées nos aïeux... Quelques fleurs qui croissent çà et là à l'ombre de ces vieilles murailles, le hibou qui fait entendre son cri plaintif, des pierres qui s'écroulent, voilà le tableau qui se déroulera à vos regards, et votre muse mélancolique trouvera là des sujets dignes d'elle.

Après vous avoir exposé les beautés que vous trouverez, à Gaïx et à Hauterive, nous oserons, Monsieur, vous engager à venir illustrer par votre présence les lieux qui nous sont si chers et qui nous le seront bien davantage quand votre souvenir s'y rattachera.

Agréez, Monsieur le Vicomte, les sentiments de reconnaissance qui seront bien vifs si vous daignez accomplir les désirs de vos dévouées admiratrices.

Coraly de Gaix.

Léontine de Villeneuve (1).

Que la lettre n'ait jamais été envoyée, que nous importe ! Elle nous montre que, dans ces vieilles demeures de province, on savait, sans en jamais beaucoup sortir, se tenir au courant du mouvement intellectuel. Coraly et ses amies, en effet, du fond de leur pays castrais, sont dignes de collaborer à la *Muse française* et de faire partie du premier Cénacle. Mme de Genlis ne leur dit rien de bon avec sa « sensiblerie » et son « attachement aux principes révolu-

(1) *Souvenirs de mon jeune âge.*

tionnaires » ; Xavier de Maistre les émeut avec *le Lépreux de la cité d'Aoste* et *la Jeune Sibérienne* : mais il est encore trop paisible pour leur imagination. Ce qu'il leur faut, c'est Gesner, d'Arlincourt, Walter Scott surtout, et bientôt Lamartine ; entre elles, il n'est question que « de prières, de rochers, de blanche main, de vocation sainte, de noir visage, de plaisirs, de chagrins, de duels, de physionomies sévères, de regards enchanteurs, d'âme sublime, de cœur malheureux... » (1). Quand elles songent au mariage, elles se souhaitent en riant « un beau mari, dans un vieux château au clair de lune, avec des chouettes et des chauves-souris, au milieu d'une forêt pleine de fantômes » (2). Lorsque Coraly veut s'isoler, elle descend près du château, « sous des arbres touffus, à travers lesquels le soleil ne pénètre jamais », auprès d'une petite cascade invisible, et là elle passe des heures à contempler le ruisseau qui coule à ses pieds, un arbre couvert de lierre et, plus loin, « un pont à demi ruiné à travers lequel on aperçoit les branches flexibles d'un saule pleureur ». Cette solitude n'est troublée que « par un berger qui vient, sur l'autre bord, abreuver son troupeau » (3). Quand elle emmène Léontine jusqu'aux ruines du vieux château, elles gravent leurs noms sur la pierre, « pour que le voyageur sache que leur amitié seule a existé au milieu de tant de débris » (4). Si, la nuit, on aperçoit, au delà du petit cimetière, les lanternes de quelques pêcheurs d'écrevisses, on ne doute plus que ce ne soient des fantômes, et toute la maison en est bouleversée. Coraly écrit des vers, et, malgré les fautes de prosodie, ils ne sont pas sensiblement inférieurs à ceux que prodiguaient alors Chênedollé, Millevoye ou Alexandre Guiraud :

(1) Lettre à Élise de Raynaud, septembre 1823.
(2) A la même, juillet 1825.
(3) A la même, juillet 1825.
(4) Lettre à Léontine de Villeneuve, 3 août 1818.

Un soir, assis au pied d'une croix solitaire
Qu'un vieux lierre entourait de ses frêles rameaux,
Un aveugle, pensif et couvert de poussière,
De son manteau poudreux secouait les lambeaux.
... Les débris d'un vieux casque et d'une antique armure
Attestaient ses travaux, cachaient ses cheveux blancs,
... Un chien auprès de lui cherchait une caresse... (1).

On voit que nul accessoire n'a été oublié, et cela est fort touchant. Mais, ce qui l'est bien davantage, c'est de voir ce romantisme ingénu inspirer les jeux de ces demoiselles, et leur fournir des distractions auprès desquelles le tennis ou le puzzle font une figure assez ridicule.

La scène se passe au château de la Ribaute, au pied de la Montagne-Noire, dans la famille de Saint-Martin. Il y avait là Élise de Raynaud en visite chez ses jeunes amis : Clémence, Caroline, Louise, Philibert et Victor. Un beau matin de l'été de 1821, Élise et Clémence, qui étaient allées se promener dans les champs, fort loin du château, rentrèrent avec une histoire mystérieuse à raconter. Dans un endroit isolé, elles avaient découvert une petite maison « d'une élégante simplicité » ; non loin d'elle se dressaient « deux cyprès et un saule, aux branches duquel étaient suspendues une lyre et une épée attachées par un crêpe noir ». Un jeune enfant était assis sous l'arbre mystérieux. Elles l'interrogèrent :

— Qu'est-ce que tout cela?

— Mam'selle, je m'appelle Guillot pour vous servir.

— Hé bien, Guillot, dis-nous donc ce que cela veut dire?

— Ma mère s'appelle Gertrude.

— A la bonne heure. Mais qui demeure là?

— C'est une jolie dame qui pleure toujours.

— Et tu ne sais pas pourquoi?

(1) *Souvenirs de mon jeune âge.*

— Non. Elle dit quelquefois à ma mère que c'est celui qui portait cela qui en est la cause. Puis, elle prend ce joli instrument, et elle pleure en chantant un air bien triste.

— Tu ne sais pas son nom?

— Elle se nomme Enia. Elle vient tous les soirs prier Dieu sous cet arbre, et elle ne s'en va jamais sans avoir fait un baiser à ce vilain sabre qui la fait tant pleurer.

Souvenirs d'Ossian et de Lamartine ! A ce récit chacun s'enflamme, et Philibert, tout troublé, jure qu'il ira « au coucher du soleil » voir et consoler peut-être cette belle affligée. Mais laissons la parole à la narratrice :

Jamais journée ne fut plus longue ; enfin, le moment arrive ; l'on part. Après avoir cheminé quelque temps, on aperçoit la jolie chaumière et les tristes cyprès ; on se tapit derrière un buisson. Tout à coup, un léger bruit se fait entendre, une femme voilée de noir paraît ; elle s'avance, détache la lyre. A travers son crêpe, on apercevait un teint d'une blancheur éblouissante et la plus belle figure du monde. Alors on entendit une voix bien douce, puis des accords, puis des sanglots... qui furent troublés par les grands éclats de rire de ces demoiselles. Leurs idées romanesques disparurent tout à coup, et Philibert, furieux, essaya en vain de les calmer. Ne pouvant y réussir, et craignant que la belle dame n'en fût offusquée, il se décida à s'avancer pour s'excuser d'avoir troublé une douleur aussi intéressante. Comme il s'approchait avec une grande émotion et qu'il avait déjà posé un genou en terre, il poussa un cri, le charme s'évanouit ; et, au lieu de la beauté chimérique que son imagination avait créée, il en trouva une autre plus réelle, sa sœur Louise en personne, qui lui accorda généreusement son pardon. Philibert prit fort bien la mystification de ses sœurs qui rirent beaucoup de cette histoire (1).

On pourra juger par tout ceci de la place que la littérature tient dans les papiers de Coraly de Gaïx. C'est une première différence, très sensible, avec les souvenirs d'Eugénie de Guérin. Tandis que l'une nous

(1) Lettre à Léontine de Villeneuve, été de 1821.

donne le parfum d'une âme vivant loin du monde, fleurissant pour Dieu seul, l'autre nous offre le reflet pittoresque d'une époque.

***

Nous ne devons donc pas nous étonner de retrouver chez elle de la politique. Toute sa famille, tous ses amis ont plus ou moins souffert de la Révolution ; sa grand'mère d'Espine aime à en évoquer les lugubres souvenirs ; son père et son oncle ont été proscrits et ont longtemps vécu dans les bois, traqués par la Terreur... Elle arrive à la vie au moment de l'écroulement de l'Empire et du retour des Bourbons.

Aussi, avec quel soin a-t-elle noté « la joie délirante du bon peuple de Castres » et surtout de sa famille, après l'abdication, sa fureur au moment des Cent Jours : elle bondit à une fenêtre et crache sur l'aigle impériale que des soldats portent en triomphe ! Elle se multiplie, lorsque Castres, l'une des premières villes du Midi, arbore le drapeau blanc, et que l'hôtel de Gaïx devient le quartier général de la défense royaliste. Plus tard, cette humeur belliqueuse ne l'abandonnera pas, et lorsque le chevalier, reprenant du service, sera parti pour la guerre d'Espagne, elle aime à s'imaginer que l'on va former un régiment de femmes, dont Léontine de Villeneuve sera colonel, et où elle sera trompette :

Notre coup d'essai doit être d'enlever Mina et de le conduire vivant au duc d'Angoulême.

J'espère, ma chère, que vous applaudirez à nos projets ; ils sont dignes de vous. Nos armes défensives sont un sac de cendres, et les offensives sont une quenouille que nous ne perdrons jamais de vue, puisqu'elle doit nous conduire au chemin de la gloire.

Adieu, mon cher colonel ; quand le régiment sera organisé, votre respectueuse trompette saura alors se mettre à sa place. En attendant, permettez-moi de vous traiter encore en amie, en vous embrassant de tout mon cœur (1).

(1) Lettre à Léontine de Villeneuve, 1821.

On devine avec quels sentiments cette jeune *ultra* accueillit la Révolution de 1830. Après l'épanouissement de la Restauration, qui avait passé comme sa jeunesse, on recommença l'émigration à l'intérieur strictement pratiquée sous l'Empire, et Coraly ne consacrera plus à la vie publique que des notes ironiques ou indignées : tantôt elle se moque du sous-préfet de Saint-Pons, qui, dans un discours adressé à la Garde nationale, a tellement parlé du coq gaulois qu'au lieu de lui répondre on avait envie de crier : « Cacaraca ! » Tantôt, à l'annonce de l'expulsion des Jésuites, elle s'écrie : « Quels brigands, quelles canailles que ceux qui nous gouvernent ! »

Mais ces sentiments, elle devait les exprimer d'une façon publique lorsque, à la suite des polémiques suscitées en faveur de la liberté d'enseignement, Louis Veuillot fut enfermé à la Conciergerie.

Deux ans auparavant, Veuillot avait eu l'occasion, dans ses *Mémoires de sœur Saint-Louis,* de parler de la paroisse de Gaïx et de l'œuvre entreprise parmi les jeunes paysannes par Mathilde et Coraly. Les deux sœurs les réunissaient, le dimanche, et les employaient à recruter quelques fonds pour les missionnaires de Chine : humble essai de patronage, dont il entrevit toute la portée (1). Aussi, quand elles apprirent son internement, elles lui montrèrent qu'elles ne l'avaient pas oublié. Cueillant et vendant des fleurs pour lui, elles lui envoyèrent une somme qui devait l'aider à continuer sa propagande et son action, en accompagnant cet envoi d'une lettre à laquelle Mathilde a collaboré, mais où l'on retrouve surtout la main de Coraly :

A Monsieur Louis Veuillot, à Paris, prison de la Conciergerie.

Gaïx, ce 2 juin 1844.

Vous nous connaissez bien, nous sommes les petites filles de Gaïx dont vous avez parlé dans un beau livre, lorsque nos

(1) *Mémoires de sœur Saint-Louis,* chap. XXII.

sœurs, plus grandes, nous apprenaient à choisir les fleurs, les champignons et les oiseaux qui plaisaient le plus, pour avoir notre petit sou à donner, nous aussi, aux pauvres missionnaires. Nous sommes étonnées qu'un monsieur que nous n'avions jamais rencontré dans nos courses sût si bien nous connaître. Peut-être que le bon Dieu vous avait envoyé un ange ou quelque bon prophète, comme il faisait autrefois à ses amis dans les histoires de la Bible. Maintenant, nous sommes plus grandes. Aussi, avons-nous fort compris que les hommes de notre pays sont plus méchants que ceux de la Chine. On vous a mis en prison, parce que vous vouliez que nos frères fussent instruits par ceux qui savent le catéchisme et le mettent en pratique.

Vous avez bien raison ! Que seraient-ils sans cela? Les pauvres petits de la Chine, dont les histoires nous font tant pleurer, sont bien moins à plaindre. Le bon missionnaire les baptise, et, s'il ne peut pas tous les acheter, du moins ceux qui périssent vont au ciel, tandis qu'en France, si on ne leur apprend pas à connaître le bon Dieu, que deviendront-ils? Aussi, nous destinons nos cueillettes à vous aider à payer cette grosse somme que tous nos pères entre eux ne possèdent pas.

Dans nos marchés, l'on demandait souvent pourquoi nous vendions nos fleurs ; nous disions votre nom, pour ne pas mentir, et aussitôt, chose étonnante, notre corbeille était vide et notre main pleine de beaux sous blancs comme nous n'en avions jamais vu. Nous vous les envoyons tous, et nous avons bien prié la bonne Vierge, tous les soirs, à notre petite chapelle. Pour vous nos plus beaux bluets lui étaient offerts ; elle vous soutiendra, vous protégera ; elle nous l'a presque promis, ainsi que de nous faire un jour partager votre triomphe, comme aujourd'hui vous partagez nos trésors.

Veuillot fut touché de la lettre et du souvenir fidèle. Il répondit :

A la Conciergerie, le 29 juin 1844.

Le prisonnier de la Conciergerie ne se souvient guère de ses livres, mais il n'a pas oublié les paysannes de Gaïx, ni le chapitre qu'elles lui ont fourni, le meilleur qu'il ait jamais publié ; il connaît leur œuvre, il a gardé leur souvenir, il répète leurs noms dans ses prières, deux noms surtout : Coraly, Mathilde. Coraly dit que Mathilde est un ange et Mathilde dit que Coraly est une sainte ; et il y a un moine qui certifie au prisonnier que Coraly et Mathilde disent vrai toutes deux. Le prisonnier n'avait pas besoin de cette garantie. Ce sont des âmes aimées

de Dieu, celles qui viennent au secours du soldat de la Croix, l'aident de leurs prières, de leurs aumônes, et surtout de leurs douces exhortations.

Soyez bénies, sœurs inconnues : l'ange invisible de Gaïx est venu jusqu'ici ; il y a fidèlement apporté le parfum de vos fleurs et ni les barreaux, ni les verrous n'ont empêché le prisonnier d'aller en esprit jusqu'à ces prairies, jusqu'à ces ombrages, jusqu'à cette chapelle où la bonne Sainte Vierge vous accompagne avec tendresse quand vous travaillez et quand vous priez.

Écoutez maintenant, douces abeilles du Seigneur ; voici ce que le prisonnier vous envoie en retour de vos aumônes :

Quand vous entendrez dire qu'un de vos frères souffre pour la justice, recommandez-le bien au bon Dieu, mais ne le plaignez pas ; il pense à son Sauveur, il s'estime heureux de souffrir, il voudrait souffrir davantage, il se sent plus courageux et plus fort que jamais. Si vous voulez, à votre tour, connaître cette grande joie, cela est facile : confessez partout Jésus-Christ, préférez son amour à l'amour du monde, sacrifiez-lui, au premier signe, tout ce qui vous sera le plus cher ; le monde ne manquera pas de vous haïr et de vous persécuter, et vous goûterez une joie si grande, si grande, qu'il semble qu'elle devrait être réservée pour le ciel.

Mes sœurs, petites et grandes, châtelaines et paysannes, adieu. Que Celui qui donne aux champs leurs fleurs brillantes et aux brillantes fleurs leurs aimables parfums verse dans vos cœurs, son plus noble ouvrage, la joie et les consolations qu'il m'a données par vous. Amen.

LOUIS VEUILLOT.



« Coraly est une sainte. » Nous retrouvons sous la plume de Louis Veuillot la même expression qu'Eugénie de Guérin avait employée huit ans auparavant. En tout cas, c'était une sainte fort gaie, et qui avait beaucoup d'esprit. Ces mêmes jeunes filles de Gaïx, dont elle avait si bien présenté la troupe édifiante à Louis Veuillot, de façon à lui arracher une sorte de sermon, elle nous en donnera elle-même, un an après, un portrait tout différent : « Elles grimpent sur les arbres comme de vrais garçons, se disputent, se battent jusque dans l'église et font enrager leur pauvre directrice qui, après le mariage de Mathilde, est demeu-

rée seule à leur tête ; quant à leur science, si l'on demande à l'une combien il y a de dieux, elle répondra quatre ou peut-être cinq, elle n'en est pas bien sûre ; à l'autre : Qui s'est incarné pour nous? — La Sainte Vierge. — Qui vous a créée et mise au monde? — Elle répondra carrément : c'est Mlle Matnilde » (1).

Cette verve innocente, qu'elle conserva jusqu'au seuil de la tombe, fut, je crois bien, son grand tourment. Elle y voyait son péché favori, et ses confesseurs devaient la reprendre sur ce chapitre. Aussi, dans ses lettres, que de remords, que de ratures ! mais aussi, heureusement pour nous, que de portraits amusants et de scènes humoristiques ! Tout un coin de la province de jadis y revit, avec ses scènes comiques et ses originaux.

Les mornes déserts que sont devenues nos petites villes et nos campagnes ne nous permettront bientôt plus d'imaginer ce qu'était cette province d'autrefois, où l'étroitesse des horizons, l'absence de comparaisons, le défaut presque absolu de frottement permettaient à la plante humaine de se développer librement, suivant les plus fantasques variétés. Voici la vieille Mlle Augustine, avec sa robe pêche, son bonnet lilas, ses faux cheveux crêpés, frisés et parfumés ; elle habite en compagnie de sa sœur Nancy, qu'elle assassine de ses soins, et d'une série de respectables personnes, un hôtel de la burlesque station d'Ussat-les-Bains, auquel on a donné le nom d'*Hôtel du Célibat* (2). Voici l'homme des prophéties, surnommé « l'Ange Topetphaël » et qui trouve dans Michée ou dans Baruch l'annonce de tous les événements contemporains (3). Voici M. de Corneillan, habillé toujours à l'ancienne mode, avec sa longue queue attachée par un ruban

(1) Lettre à Mathilde, devenue baronne de Blay de Gaïx, 12 août 1845.

(2) *Un Voyage à Ussat.*

(3) Lettres à Marie, devenue baronne de Chefdebien, et à Mathilde, baronne de Blay de Gaïx, 15 juillet 1845.

noir ; celui-là est grand chasseur devant l'Éternel, et, pour donner à la compagnie « une idée de son savoir-faire », il se met à fusiller « les chapons de la basse-cour ; ces pauvres bêtes faisaient des cris inhumains » (1). A côté de lui, son inséparable compagnon, M. de B..., dont le français laissait quelque peu à désirer et qui criait à la chasse sur un ton intraduisible : « Courneillan ! Courneillan ! la lièbre, il a sauté le bartas, il est entré dans la goïre, on voit les patades ! » (2). Voici le bon père de famille, « un petit monsieur à perruque blonde, habit violet et nez crochu, qui parle tout le temps de ses *petits*, dont le plus jeune a dix-sept ans au moins, en se tapant le front, en se donnant de grandes claques sur les cuisses et en mangeant comme un ogre (3) ; en vis-à-vis, le provincial odieux, celui qui déjà veut se donner le grand genre de la capitale : « Tout en arrangeant ses cheveux, frappant sans bruit ses doigts l'un contre l'autre, comme s'il jouait du piano, passant son pouce dans une de ses boutonnières », il donne sa *paole d'honneu* que *Païs* n'est pas plus *aguéable* que Toulouse et que, d'*apès* cette *obsévation,* il va y passer le *canaval.* C'est un homme sensible, et, pour être bien à la mode de 1825, « il a l'air d'une élégie ambulante », déclarant à tout venant qu'il veut « faire un *maïage* d'inclination » ; il ne demande seulement qu'une demoiselle de cinquante mille écus comptant et cinquante mille en *espéance* » (4). Et tous ces types caractéristiques, amusants et vivants, ne défilent pas ainsi sous nos yeux. Ils se groupent, s'accostent, se mêlent, se choquent à l'aventure des mille petits incidents qui deviennent vite des événements provinciaux : une fête votive où le sacristain lui-même s'abandonne si bien aux joies de

(1) Lettre à Elise de Raynaud, octobre 1825.
(2) Lettre à Elise de Raynaud, octobre 1825.
(3) Lettre à la même, fin septembre 1824.
(4) *Souvenirs de mon jeune âge,* Lettre à Léontine de Villeneuve, fin janvier 1826.

la bouteille qu'il roule ivre mort dans l'escalier de la chaire (1) ; des cortèges officiels, où les oies se mêlent à la procession, où des meutes de chasse font d'extravagants répons au *Miserere* (2) ; l'apostolat extraordinaire de Mme de Lestiez, « qui fait avaler à son mari, protestant, tout le pain bénit qu'elle peut attraper à la messe, prétendant que chaque morceau qu'il mange lui efface un péché » (3) ; et puis des noces, des noces encore, rustiques, villageoises ou aristocratiques, mais toutes imprégnées à la fois de mœurs patriarcales et d'un savoureux comique ; enfin, des cérémonies grandioses, comme l'installation de M. de Villeneuve à la mairie de Castres, « avec cavalcades, banquets, feux de joie et illuminations, sans compter les vers et les sérénades qui pleuvaient de tous côtés ».

Il y eut surtout un complimenteur fort intéressant qui se présenta après le charmant discours du sous-préfet, en réclamant l'attention du public, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la ville. Ses bras pendants, sa tête énorme, son teint fleuri s'accordaient à merveille avec sa voix de jeune fille. Après un profond salut : « Messieurs, dit-il, le Roi... naguère... Le Roi !... » Il eut beau se taper le front, jamais l'air de bonté et les paroles bienveillantes de M. de Villeneuve ne purent le tirer de son *Roi naguère* (4).

Tout cela n'a rien de méchant, et Coraly de Gaïx ne pouvait en concevoir un bien amer repentir. Plus lourdement devaient lui peser, au tribunal de la Pénitence, les croquis irrévérencieux qu'elle nous a laissés sur le bon clergé campagnard de son époque, croquis sans amertume, cependant, et qu'on ne lira pas sans plaisir dans les presbytères.

Eugénie de Guérin nous a fréquemment parlé du curé d'Andillac ; mais il nous apparaît comme lointain, estompé par la poésie et la piété. Le vieux curé

(1) Lettre à Elise de Raynaud, 1er septembre 1825.
(2) Lettre à Léontine de Villeneuve, 5 août 1826.
(3) Lettre à Elise de Raynaud, novembre 1825.
(4) Lettre à la même, février 1826.

de Gaïx se dresse, au contraire, devant nous avec un réalisme charmant, ce brave recteur qui, depuis le Concordat, n'a cessé de demeurer au château, a baptisé, béni, marié toute la famille ; on le voit, parcourant la campagne à cheval, prenant les enfants en croupe, distribuant les dragées ou les prises de tabac, — ou bien, dans son église, enseignant l'évangile en paraboles languedociennes et en brusques saillies paysannes. On se disputait à la porte de son confessionnal. Un jour, une de ses pénitentes, « pressée d'un singulier mouvement de contrition, voulut passer avant les autres, qui s'y opposaient de toutes leurs forces. Alors, elle eut l'idée de monter sur le confessionnal, afin de se glisser plus vite à la place de celle qui se retirerait. Mais, se pressant un peu trop, elle tomba à califourchon sur le cou de la pauvre pénitente, qui se mit à crier comme un aigle ». Aussitôt, le curé de bondir au dehors et de crier d'une voix de tonnerre :

« *Coussi i a de canous per tua lous omes e i en a pas per esclarci las fennos !* » (1).

L'archiprêtre de Castres vient à nous sous des couleurs plus mystiques ; malheureusement, il meurt en 1825, et son successeur, ce bon M. Facieux, a bien du mal à le remplacer. Un beau jour, il inspirera à Coraly, ainsi que la plupart des membres du clergé castrais, une chanson patoise fort amusante, qui fera le tour de la ville, et comme la malicieuse sera obligée de s'en accuser à confesse, il la lui fera chanter tout entière en guise de pénitence, ce qui montre qu'il ne manquait pas d'esprit.

D'autres silhouettes sont plus résolument comiques : par exemple, celle de ce curé de P..., qui, montant en diligence, s'improvisa le mentor, le chaperon, l'aumônier de ces demoiselles, mais ne réussit qu'à être

(1) Comment y a-t-il des canons pour tuer les hommes et n'y en a-t-il pas pour décimer les femmes ! (*Souvenirs de mon jeune âge*).

« leur assommoir, leur pressoir, leur étouffoir, et leur désespoir » (1) ; ou celle de ce pauvre prédicateur, qui, au milieu de son sermon, chaussa ses lunettes, « feuilleta ses cahiers, se fit porter un cierge pour y mieux voir, l'éteignit en crachant dessus et le fit rallumer » (2)...

Mais la plus extraordinaire de toutes est celle du brave ecclésiastique rencontré à Ussat, en 1846 :

C'était un fort saint homme, tout pénétré de sa vocation mais qui avait un air si fou, des manières si excentriques que je l'avais d'abord très mal jugé. Il nous avait choisies pour ses confidentes, et nous racontait, entre autres choses, qu'il était quelquefois attaqué de crises épouvantables à la suite desquelles il se croyait enragé : il me semblait, en entendant cela, voir ses yeux sortir de sa tête, et sa bouche presque écumante laissait voir de grosses vilaines dents qui ne nous rassuraient guère. Nous faillîmes en prendre la fuite.

— Ah ! Monsieur, nous écriâmes-nous, toutes épouvantées, est-ce que vous allez nous mordre?

— Oh ! soyez tranquilles, mesdames, je suis trop bien élevé.

Cet argument ne nous rassura pas du tout ; et nous fûmes bien moins tranquilles encore, quand nous apprîmes plus tard qu'il avait été mordu par un chien. On ne le connaissait que sous le nom de *l'Enragé.*

Un beau soir, au milieu du cercle, il se lève sans dire gare et se met à entonner d'une voix de stentor, comme s'il eût été au lutrin :

J'aime Lucile à la folie,
Lucile fait tout mon bonheur ;
Ce qui me plaît dans mon amie,
C'est qu'elle est laide à faire peur.

Puis, il interrompit son chant pour nous demander d'un air terrifié :

« Pardon, mesdames, aucune de vous, au moins, ne se nomme Lucile? »

Sur notre réponse négative, il continua sans scrupules, chantant toujours à pleins poumons.

Je te laisse à penser quels bruyants éclats de rire accompa-

(1) *Un voyage à Ussat.*
(2) Lettre à Elise de Raynaud, avril 1824.

gnèrent cette antienne ! Et pourtant, ma chère, c'était un fort digne homme.

J'ai voulu te conter cette histoire pour te faire profiter de la leçon que j'en ai tirée : c'est qu'il ne faut jamais juger les gens sur la mine (1).

Malgré la sage moralité du récit, Coraly de Gaïx se sentait certainement troublée d'abandonner sa plume à de pareilles fantaisies ; à mesure qu'elle avançait en âge, en effet, elle avait beaucoup corrigé en elle cette aptitude à saisir le côté comique des choses et des hommes. Elle n'était plus la rieuse petite fille, qui ne voyait autour d'elle et devant elle que joies, sourires, espérances et promesses. Que de deuils à Gaïx, depuis la petite Alexandrine, morte en 1824, jusqu'à la mère, fauchée prématurément ! Octavie de Villeneuve et Joséphine de Brassac ont été emportées, elles aussi, par un mal impitoyable ; Émilie de Villeneuve a fondé à Castres une maison religieuse, le « couvent bleu » de l'Immaculée-Conception.

Coraly n'avait-elle pas été tentée de l'y suivre? C'est ce que semble indiquer un simple mot d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne : « On m'a dit aussi, ce me semble, que Mlle Coraly de Gaïx entrait chez Mlle de Villeneuve (2)... »

Et, quelques mois plus tard, elle soulignait le vif intérêt qu'elle n'avait cessé de lui inspirer : « C'est une personne charmante, de celles qui plaisent tout d'abord. Je voudrais bien qu'une autre retraite, je ne sais quoi, pût nous faire rencontrer. Quand sera-ce? Il est des choses et des personnes qu'on ne voit pas deux fois (3). »

Malheureusement, nous ne possédons sur cette période, de 1832 à 1841, aucune lettre de Coraly de Gaïx ; peut-être avait-elle exigé des destinataires qu'elles fussent brûlées, car c'étaient celles de la crise de sa

(1) *Un voyage à Ussat.*
(2) Lettre à Louise de Bayne, du 11 mai 1837.
(3) Lettre à Antoinette de Boisset, septembre 1837.

vie, les lettres décisives qui contiennent le secret d'une âme. Celle-ci, par bonheur, n'était guère difficile à deviner. En fille courageuse et simple, elle avait dû préférer à l'asile du couvent le devoir impérieux qui lui incombait, à elle, l'aînée, de remplacer la mère absente. Ce devoir, elle l'accomplit bravement, jusqu'au bout. Une à une, elle vit ses sœurs, au soleil des noces, quitter le foyer, s'en aller, l'une en Bretagne, l'autre en Roussillon, l'autre à Narbonne ; et, en 1845, nous la retrouvons seule dans le grand château de Gaïx, avec son père malade et son oncle, le vieux chevalier, auquel elle tient compagnie toute la journée, lui lisant des contes et lui faisant des patiences. Les amies se sont envolées, elles aussi ; elles se sont mariées, et Léontine de Villeneuve, et Justine de Bonne, et Élise de Raynaud. On a eu beau se promettre que le mariage ne changerait rien aux anciennes tendresses, la pauvre Coraly a dû bientôt s'apercevoir qu'elle seule avait le temps et le goût de continuer la longue correspondance d'autrefois. Il y a beaucoup de mélancolie dans ce crépuscule de vie, dans cette existence qui avait besoin d'affection, de tendresse, de lumière, de chaleur, et qui va bientôt s'éteindre.

Une seule chose lui reste : ce qui ne meurt pas, la consolation chrétienne. Elle va la chercher dans la prière, dans les sacrements, dans les sévérités de ses confesseurs, qui arrachent patiemment en elle les derniers brins d'ivraie. Pour peu qu'on sache lire entre les lignes, on découvre facilement ce grand progrès moral qui s'accomplit en elle. Elle encourage ses sœurs, elle prêche gentiment à ses amies ; elle s'est attelée à une tapisserie, véritable ouvrage de Pénélope, afin de ne pas trop rêver... car, en somme, très courageusement, elle veut penser le moins possible à l'amertume de sa vie.

Dès lors, les notations religieuses qu'elle nous livre à ce moment-là sont bien plus intéressantes, bien plus sincères que celles du début, où il entrait trop de litté-

rature à la Chateaubriand. Lorsqu'elle accompagnait le saint Viatique chez un malade, vers 1824, on ne voyait que prairies, fleurs, chemins coupés par des torrents, humble cabane, souvenirs de la Galilée, etc. Maintenant, son ton est bien plus simple et plus prenant :

Le petit clerc courut après moi : « Mademoiselle ! Mademoiselle ! M. le curé a dit que vous deviez rester pour accompagner le Saint-Sacrement qu'il va porter à un malade de Valdurenque. » Je ris du sans-façon du pauvre curé et je revins sur mes pas. C'était à Michel, de l'Oustalou, à ce pauvre jeune homme, qui, me prenant sans doute pour Esculape, voulut à toute force me montrer l'autre jour cette horrible plaie qu'il a par là-bas, au fond des côtes ; c'était à lui qu'on portait le bon Dieu.

Là où tout à l'heure j'avais rencontré un brillant cavalier en superbe équipage, allant voir un grand de la terre, passait aussi le Roi du ciel allant visiter un pauvre sur son grabat, précédé d'un petit clerc tout déguenillé et n'ayant d'autre suite qu'une pauvre âme plus déguenillée encore (1).

C'est ici peut-être, en ces derniers feuillets, que nous découvrons le vrai caractère de Coraly de Gaïx, cette mélancolie profonde qui se cache souvent sous la bruyante gaîté du dehors. Ne l'écrivait-elle pas elle-même dès le début : « Je n'ai que seize ans, très rieuse de mon naturel, et cependant mes pensées sont tristes, sans que je le veuille (2). »

En ces dernières années, regrette-t-elle quelque chose? N'a-t-elle pas ressenti quelque peine intime et jamais révélée, en voyant ses sœurs et ses amies, toute la bande joyeuse des beaux jours, fonder des foyers nouveaux, pleins du divin recommencement de l'enfance? Elle a beau rire la première de son célibat, s'exclamer : Des maris *libera nos, Domine !* on ne sait jamais les pensées des « demoiselles » qui mûrissent entre leur vieux père et les patiences de leur oncle le

(1) Lettre à Mmes de Chefdebien et de Blay, 7 août 1845.
(2) *Souvenirs de mon jeune âge.*

chevalier. Et il ne faut pas s'étonner si elle écrit à sa petite-nièce de Chefdebien à l'occasion du jour de l'an (1) : « Je reçois avec reconnaissance les vœux que tu fais pour moi. Si tu les accompagnes de tes prières, je suis sûre de mon bonheur, si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre, et c'est le principal, car, ma pauvre enfant, cette vie est bien laide. Tu ne l'aperçois encore qu'à travers un prisme enchanteur ; à ton âge, je la voyais ainsi et je disais toujours : « Oh ! que demain sera beau ! » Et, pourtant, que de larmes m'a apportées ce lendemain ! »

Regrette-t-elle de n'avoir pas suivi cette vocation dont on avait parlé quelque temps et dont le bruit était parvenu à Eugénie de Guérin? Peut-être, en effet, sa véritable voie était-elle là ; sa nature aimante, active, souple, courageuse et gaie eût fait merveille dans le cloître. Déjà, à vingt-cinq ans, un attrait bien défini la poussait de ce côté ; nous en avons la preuve dans un récit qu'elle nous fait d'une visite à l'hôpital de Castres. La vie d'abnégation, d'obéissance et de sacrifice des filles de Saint-Vincent de Paul l'attirait déjà : « Voilà donc, me disais-je, des personnes heureuses. Elles ont tout abandonné sur la terre, elles voient tout leur avenir ; occupées du matin au soir, elles ne connaissent ni désirs, ni remords ; rien ne trouble la sérénité de leurs jours. Et moi, qui viens de passer une journée charmante aux yeux du monde, je suis triste et troublée. Et puis, quelque chose me disait tout bas de rester toujours avec ces anges de la terre et de ne plus revenir dans le monde (2). »

Elle ne peut se détacher de ces rêveries : elle nous montre sœur Élisabeth navrée parce que le vieux Guillaume n'a pas voulu manger sa soupe, et sœur Joséphine toute honteuse de se montrer un peu salie par les remèdes qu'elle vient de préparer. C'est une

(1) Lettre à Gabrielle de Chefdebien, 30 décembre 1841.
(2) Lettre à Elise de Raynaud, 15 juin 1826.

claire vision de jardin monastique qui est certainement revenue la visiter pendant les soirées un peu monotones de Castres et de Gaïx.

...Mais trêve à ces hypothèses ! Si Coraly n'ignora point de semblables chagrins, du moins ne vieillit-elle pas en leur compagnie, et elle précéda Eugénie de Guérin de quelques mois seulement dans la tombe.

***

Certes, à côté de sa silhouette, auprès des *Reliquiæ* qu'elle nous a laissées et que j'ai feuilletées, il n'y a pas l'ombre douloureuse et fraternelle de Maurice, le drame de la Chesnaie, le culte respectueux d'un Barbey d'Aurevilly, l'enthousiasme lyrique d'un Lamartine ; allons plus loin, s'il y a parenté entre les deux âmes de Coraly et d'Eugénie, c'est très profondément, dans cette intimité qui ne se découvre que pendant une retraite, au pied de l'autel ; plus nous montons à la surface, et plus nous sommes obligés de noter des différences.

Il nous semble cependant que ces papiers, malheureusement incomplets, ne sont point sans quelque intérêt psychologique, puisqu'on peut y découvrir presque à chaque page l'âme « infiniment aimable, bonne et naïve » qu'avait découverte Eugénie.

Mais ce qui l'emporte encore sur la révélation sincère de cette âme, pour laquelle tous les éléments indispensables ne sont plus entre nos mains, c'est l'évocation du cadre où s'épanouit Coraly de Gaïx dans les calmes et fécondes années de la Restauration. Grâce à ces *Souvenirs*, à ces lettres tout intimes, nous voyons apparaître devant nous un fragment de notre vie provinciale d'il y a cent ans, avant les chemins de fer, les automobiles et les aéroplanes ; heureux temps de simplicité, de bonhomie, où, quoi qu'on en dise, nobles et paysans vivaient fort rapprochés, parlaient la même langue, étaient animés des mêmes sentiments,

semblaient, en dépit des bouleversements politiques, avoir repris tout naturellement l'ordinaire train de vie d'avant la Révolution. Sans y songer, Coraly de Gaïx nous livre le secret de ces magnifiques réserves provinciales, grâce auxquelles la France a si longtemps vécu et qui menacent maintenant de lui manquer, le secret de ces vies innombrables qui acceptaient humblement et noblement de servir, de tenir leur place dans l'organisme français, d'accomplir sans fracas tout leur devoir — et qui, malgré tout, mieux que dans l'effrayante bousculade de l'arrivisme d'aujourd'hui, savaient y découvrir leur bonheur.

Voilà peut-être ce qui mérite à ces vieux papiers de ne pas être dédaignés. Ils contiennent mieux qu'une rêverie spirituelle ou touchante : une leçon et un exemple.

JULES DE RESSÉGUIER

Les nombreux touristes qui visitent à Toulouse l'hôtel d'Assézat, asile des sociétés savantes, ne manquent pas de s'arrêter dans le salon blanc et or, de pur style Louis XVI, où siège l'Académie des Jeux floraux. A la place d'honneur, à droite du marbre de Clémence Isaure, un portrait attire leur attention.

C'est un personnage bien romantique : les cheveux noirs élégamment bouclés, la taille serrée dans un habit bleu où se noue un gros ruban de la Légion d'honneur, le monocle carré pendant sur le gilet chamois, la triple cravate blanche et le col très haut soulignant le galbe du visage, il rêve devant un coucher de soleil, une cigarette à la main. C'est le comte Jules de Rességuier, assis sur la terrasse de son château de Sauveterre, crayonnant des vers aux vapeurs du tabac et du soir, devant ses chères collines gasconnes qui annoncent déjà les Pyrénées.

Le comte Jules de Rességuier ! Les visiteurs le contemplent un instant, tel que Villemsens le peignit (1), avec ses beaux yeux bleus interrogateurs et spirituels, sa bouche aux lèvres un peu fortes, faite pour exprimer des malices sans amertume, et, pour la plupart, ce nom et cette physionomie n'évoquent aucun souvenir précis... Un sonnet monosyllabique

(1) On sait que Villemsens, peintre estimé de la région toulousaine, était le beau-père de Jean-Paul Laurens.

peut-être (1) ; un distique latin qui servit de devise au premier cénacle ; une lettre de Victor Hugo... On passe vite aux effigies voisines du chancelier de Pibrac ou de Lefranc de Pompignan.

Cependant, il semble que cet injuste oubli du grand public soit près de finir. M. Léon Séché, dans *le Cénacle de la Muse française* (2) ; M. Paul Lafond, dans l'*Aube romantique* (3), où il a publié cent quatre-vingt-douze lettres adressées à Jules de Rességuier par toute la littérature de la Restauration et de la Monarchie de Juillet; M. l'abbé Joseph Dedieu, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, dans un important travail manuscrit, auquel les Jeux floraux ont accordé leur plus beau prix, ont révélé le rôle considérable joué par Jules de Rességuier à l'origine du romantisme. Avec lui, nous remontons jusqu'aux sources ; nous découvrons les premières manifestations du mouvement littéraire qui devait dominer le XIX[e] siècle.

Aujourd'hui, le romantisme a ce qu'on pourrait appeler vulgairement « une mauvaise presse ». En rattachant étroitement à lui notre poète, n'allons-nous donc pas risquer de nuire à celui-ci? Nous ne le croyons pas. De toutes les publications nouvelles, de tous les documents ignorés, sa physionomie se dégage tout autre que la légende l'avait transmise. Jules de Rességuier peut bien fumer son éternelle cigarette devant l'automne et le crépuscule, il n'est pas du tout le « petit-romantique » de M. Eug. Asse (4), le poète mineur de la suite de Victor Hugo que l'on a imaginé, — mais bien plutôt un classique : un classique favorable à toutes les belles nouveautés, à la vraie

(1) Ce fameux sonnet monosyllabique n'est pas de Jules de Rességuier, mais de son fils Paul. Quand on attribuait le sonnet à Jules, le père et le fils étaient furieux : le père trouvant cette acrobatie indigne de lui, le fils se lamentant d'être dépouillé de la seule poésie qu'il eût faite (note du comte Étienne de Rességuier).

(2) Édition du *Mercure de France*, 1908.

(3) Même édition, 1910.

(4) Eug. Asse, *Les Petits Romantiques*. Paris, Leclerc, 1900.

poésie sincère et émue, aux évolutions nécessaires de l'inspiration et de la forme, et qui n'a rompu avec les formules étroites de Voltaire et de Viennet que pour retrouver, au delà des sèches compositions du XVIIIe siècle, les leçons immortelles des maîtres.

*
* *

Comme son ami Alexandre Soumet, Bernard-Marie-Jules, comte de Rességuier, naît avant la Révolution, le 28 février 1788, dans cet hôtel Jaulbert, dont le superbe dais de marbre abritera plus tard le général Marbot, et demeure l'un des joyaux artistiques de Toulouse. La littérature était de tradition dans sa famille. Ses ancêtres, graves parlementaires, n'avaient pas dédaigné de jouer un rôle important aux Jeux floraux ; sous les ombrages de leur parc du Secourrieu, le Père Vanière avait écrit plusieurs chants du *Prædium rusticum ;* son père, Louis-Emmanuel de Rességuier, avait fait partie, vers 1743, de la petite « Académie des Galetas » que Marmontel, remuant et ambitieux, avait fondée à Toulouse parmi les jeunes écrivains pour arriver plus vite à la gloire : tout préparait le futur poète à de patientes imitations d'Horace ou à de sensibles bucoliques. Mais la destinée allait bouleverser tout cela.

Dès l'année 1790, Emmanuel de Rességuier, procureur général au Parlement, est obligé de s'enfuir en Espagne. Quand il rentrera en France, ce sera pour se cacher à Paris, où il mourra mystérieusement le 1er novembre 1801, sans avoir revu ses enfants. Ceux-ci, Adrien et Jules, sont d'ailleurs bientôt privés de leur mère, qui dut fuir elle-même devant les « patriotes » et ne devait rentrer en France, sous l'Empire, que pour mourir à trente-six ans, le 6 mai 1803 !

On sait ce que fut dès lors l'enfance de Jules de Rességuier. Sa grand'mère l'avait recueilli, ainsi que son frère ; bientôt incarcérée, elle les confia à leur tante,

la présidente d'Aguin, dont le mari, avec les parlementaires toulousains, fut guillotiné le 14 juin 1793. Mme d'Aguin est arrêtée à son tour. Heureusement, en attendant la libération de leur grand'mère, les enfants avaient enfin retrouvé leur tuteur et professeur, M. Poitevin-Peitavi.

Quand on étudie Jules de Rességuier, on ne saurait oublier Poitevin-Peitavi. Après son hérédité et son milieu familial, nul n'a plus contribué à faire de lui un classique.

Cet excellent précepteur avait alors cinquante-trois ans. Incarcéré comme suspect pendant la Terreur, il avait employé ses seize mois de prison à composer une traduction du Tasse qui avait rempli ses geôliers eux-mêmes d'admiration. En lui rendant la liberté, le Comité révolutionnaire déclara qu'un tel poète pouvait rendre d'utiles services, « s'il employait ses grands talents au service de la chose publique ». On n'en avait pas dit autant d'André Chénier (1).

Il prit sur les deux enfants une grande influence. A seize ans, Jules entrait à l'École de Fontainebleau, d'où il sortait, officier de cavalerie, en 1806, juste pour aller faire campagne en Prusse et en Pologne.

A cette époque, il écrivait ses premiers vers : une épître assez mordante sur la vie qu'on mène à l'École militaire, puis des couplets où il notait des impressions de guerre : mais tout ceci ne nous montre qu'une chose, sa formation classique, son goût pour la poésie facile et spirituelle du XVIIIe siècle. Il n'avait nullement été touché par les accents nouveaux d'un Mille-

(1) Philippe-Vincent Poitevin-Peitavi, né à Alignan-du-Vent en 1742, a tour à tour été avocat et professeur. Nommé mainteneur des Jeux floraux en 1785, il en fut élu secrétaire perpétuel en 1806. Il mourut en 1818, et Jules de Rességuier lui consacra un éloge funèbre très remarqué. Victor Hugo écrivit à ce sujet dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (1821, t. III, p. 379) : « Ce discours, écrit avec une élégance soutenue et une pureté rare, est toujours intéressant et souvent éloquent. Le passage où il raconte la mort de M. Poitevin est d'une grande beauté ».

voye ou d'un Baour-Lormian que les sociétés littéraires de Toulouse avaient déjà couronnés (1). Quand, après les débuts de la guerre d'Espagne, une grave maladie l'oblige à quitter l'armée, aucun désir de gloire littéraire ne vient le hanter. Il ne sent point le souffle intérieur qui tourmente à la même époque un Soumet ou un Guiraud.

Cependant, il fait leur connaissance. Il approche le premier Cénacle en formation. C'est, en effet, de 1807 à 1809 qu'il faut placer les premières manifestations de la poésie romantique. « Les deux Alexandre » sont arrivés de l'Aude, l'un de Castelnaudary, l'autre de Limoux, et, sur les bancs de l'École de droit de Toulouse, ils ont réuni les adeptes de leur nouvelle doctrine, fondé le *Gymnase littéraire*, qui succède, à cinquante années d'intervalle, à l'*Académie des Galetas* de Marmontel. L'un des membres de ce cercle nous en a parlé ainsi :

On faisait à Toulouse, en 1807, de la prose et des vers, peut-être moins froids que ceux du reste de l'Empire : nous étions en pleine poésie. Tandis qu'elle se réfugiait ailleurs, dans l'histoire contemporaine, et que quelques poètes du XVIIIe siècle faisaient encore des contes impies et des vers d'Athénée, la veine religieuse s'était ouverte à notre *Gymnase littéraire*. Près de Soumet était placée une tête puissante, sortie de ce monde sans avoir tenu ce qu'elle avait promis (2) ; puis l'auteur du *Petit Savoyard*, des *Macchabées* et de *Flavien*, magnifique peinture de la décadence romaine et du long combat des deux religions qui allaient l'une mourir et l'autre vivre, chef-d'œuvre de son genre si *les Martyrs* n'existaient pas (3) ; puis encore, ce ministre futur, qui devait signer les fatales ordonnances pour obéir seulement à son Roi, n'abandonner jamais l'exil et nous garder fidèlement cette pâle figure du duc de Reichstadt, né sur un trône de gloire brisé par un vieux souverain,

(1) Cf. *Histoire de l'Académie des sciences de Toulouse. Le Musée, le Lycée, l'Athénée* (1784-1807), par le baron Desazars de Montgailhard (Toulouse, Privat).

(2) M. Majorel, président du tribunal de Narbonne, qui a publié quelques vers agréables.

(3) Alexandre Guiraud.

son aïeul, et bien digne en son cœur de réaliser le rêve de Napoléon et de régner comme son fils (1). Je dois nommer aussi votre secrétaire perpétuel (2) que vous chérissez à tant de titres et qui pourrait trouver la légitimité de l'esprit de toutes les générations de sa famille avant le XVII[e] siècle dans les piquants mémoires de Tallemant des Réaux, si tous ceux qui portèrent son nom, certes en le comptant, n'en avaient point fourni de pareilles preuves ; et cette illustration-là est très française, assurément ! J'ai parlé de cinq membres du Gymnase, il faut bien s'arrêter ; et ce n'est pas pour tous justice (3).

A côté de ceux que l'on vient de citer, il faut encore nommer Léon de Lamothe-Langon (4), Pinaud (5), Marius de Voisins (6) ; tous entourant avec vénération le maître déjà notoire : Baour-Lormian.

Celui-ci, plus âgé d'une quinzaine d'années, était, pour cette jeunesse avide de nouveau, le traducteur, le révélateur d'Ossian. Aussi, malgré tant de diffé-

(1) Isidore-Guillaume Baron, comte de Montbel (1787-1861), maire de Toulouse et député de la Haute-Garonne en 1826, fit partie du ministère Polignac et suivit Charles X en exil. Il a publié, entre autres brochures, une notice sur le duc de Reichstadt. Il mourut à Froshdorff, auprès du comte de Chambord.

(2) Dominique-Samuel-Joseph-Philippe Brunet de Castelpers, vicomte de Panat (1787-1860), auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, secrétaire d'ambassade à Naples, puis sous-préfet et préfet de la Restauration, fut longtemps député du Gers sous la monarchie de Juillet. De 1834 à 1860, il a été secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux.

(3) Éloge de Soumet, prononcé le 20 décembre 1846 par Marius de Voisins-Lavernière, aux Jeux floraux.

(4) Étienne-Léon, baron de Lamothe-Langon (1786-1864), sous-préfet de l'Empire et de la Restauration, mérite d'être mieux connu. Romans, mémoires, opéras, drames, poèmes, on croit qu'il n'a pas entassé moins de douze cents volumes. Pendant les vingt dernières années de sa vie, il végéta à Paris, où il mourut dans la misère.

(5) Jean-Joseph-Thérèse Pinaud (1773-1843), avocat, puis conseiller à la cour et procureur général sous la Restauration, est bien connu par ses relations épistolaires avec Victor Hugo. Il fut, en effet, secrétaire perpétuel des Jeux floraux au moment du premier cénacle, de 1818 à 1825.

(6) Marie-Joseph-François-Victor-Marius de Voisins-Lavernière (1785-1865) s'occupa de littérature et de politique. Député du Tarn en 1830.

rences, le défendra-t-elle toujours, même contre les romantiques trop pressés de 1824. Pour le moment, elle réagit contre l'opinion provinciale que les *Satires toulousaines* ont indisposée à l'égard de Baour. Lorsque, en 1807, on joue à Toulouse sa tragédie d'*Omasis*, elle l'acclame, elle le fête, et, le 11 juillet, un concert et une sérénade sont organisés en son honneur.

L'année suivante, le passage de Napoléon à Toulouse met tout le *Gymnase* en émoi. Soumet compose un dithyrambe et une cantate : *Isaure à Napoléon le Grand* ; Baour, une autre cantate ; Majorel, une ode. Marius de Voisins, Lamothe-Langon, Soumet font partie de la garde d'honneur de l'Empereur. Ils ne manquent aucune occasion de se mettre en lumière. Ils collaborent à l'*Almanach de Clémence Isaure* et se font remarquer aux Jeux floraux. « Dans les fêtes de la Grèce, a écrit M. Auguste d'Aldéguier, les jeunes gens marchaient les premiers, jetant des fleurs et brûlant des parfums pour se rendre les divinités propices. Au milieu de ce mouvement général, nos jeunes Toulousains prirent aussi les devants pour invoquer les Muses et les rappeler dans nos murs ; elles ne pouvaient refuser leurs faveurs à cette poétique phalange (1). »

Durant les séjours que son état de santé l'obligea de faire à Toulouse en 1808 et 1809, Jules de Rességuier s'approcha du *Gymnase littéraire*, où pouvait facilement l'amener son ami de Panat, dont l'esprit avait avec le sien une rare affinité. A ce contact, il dut de connaître Ossian et de se détacher de la sèche poésie du XVIIIe siècle. Cela paraît bien peu de chose, et pourtant c'est beaucoup.

On l'a vu plus haut, le programme du *Gymnase* se résumait en un seul article : réagir contre le paganisme de l'*Art poétique*, et, tout en restant fidèle aux grands

(1) Éloge du baron de Lamothe-Langon, prononcé aux Jeux floraux, le 11 juin 1865.

principes littéraires du XVIIe siècle, se livrer à une inspiration sincère, conforme aux besoins de l'âme et du cœur. C'est ce que Soumet déclara, le 28 février 1819, en prenant possession, aux Jeux floraux, du fauteuil déclaré vacant du conventionnel Barère, exilé par la Restauration (1) :

Les temps ne sont plus où d'aimables maximes et de riants préceptes suffisaient à l'inspiration du poète ; l'imagination des modernes a besoin de pénétrer plus avant dans les mystères de notre propre cœur, et ce que nous demandons avant tout à nos écrivains, c'est de posséder, si je puis m'exprimer ainsi, le génie des émotions. La poésie antique, fraîche et brillante, ressemble à l'espérance; la poésie moderne, idéale et sérieuse, est l'image du souvenir. La religion, l'enthousiasme des dévouements sublimes, la contemplation de la nature et de la divinité sont aujourd'hui les plus chers objets de la rêverie des Muses (2).

Ces principes qui inspiraient le premier groupe romantique toulousain, pour modérés qu'ils fussent, Jules de Rességuier ne les partageait pas aussi complètement qu'on se l'imagine. Les leçons de M. Poitevin-Peitavi avaient eu sur lui plus d'influence que son amitié naissante avec « les deux Alexandre ». Quand il s'assied aux Jeux floraux, le 23 août 1816, il se montre un pur classique selon la norme de son temps. A cette époque, il a trente ans déjà ; ses idées sont mûries et fixées ; en entrant à la vieille Académie, où l'appelaient son rang, ses amitiés, ses goûts d' « amateur » éclairé, il n'en fait pas mystère ; et quand il salue les écrivains qui ont consolé sa jeunesse si ballottée, il ne se souvient guère d'Ossian :

Les lettres m'offrirent des distractions salutaires et me donnèrent du courage et de la gaîté. En étudiant Horace et Boileau, en me rappelant La Fontaine, en lisant Corneille,

(1) Barère (1755-1841), élu mainteneur des Jeux floraux en 1788, fut biffé de la liste en 1816 pour cause d'indignité.

(2) Discours de réception de Soumet à l'Académie des Jeux floraux.

Voltaire et Rousseau, je calmais mes douleurs, et je les oubliais en relisant Racine. Il faut avoir pénétré le secret de mes occupations pendant mes longues souffrances pour concevoir l'enthousiasme que m'inspiraient la prose de Buffon, les vers de Delille, un portrait de La Bruyère, une lettre de Mme de Sévigné (1).

A part le goût de lire Rousseau, commun aux hommes de son temps et si compréhensible au milieu des douleurs tragiques de sa jeunesse, on ne saurait trouver chez Jules de Rességuier la moindre trace du « venin » romantique. Mais ce n'est pas tout. Il va bientôt nous donner des précisions plus caractéristiques encore ; voici peut-être la partie la plus importante de ce document :

Au nombre des auteurs qui ont répandu le plus de charme sur ma vie, il m'est impossible de ne pas citer M. de Chateaubriand. *Son école est dangereuse*, et sur ses pas il est aisé de s'égarer ; mais si les disciples sont presque toujours ridicules, le maître est toujours ingénieux, souvent noble et quelquefois sublime. Sa plume poétique et sainte rend aimable tout ce qu'il faut aimer ; ses beautés sont admirables et ses défauts mêmes sont charmants. Qu'un autre disserte gravement sur des fautes légères ; qu'il cherche des taches dans des tableaux brillants et blâme avec raison des expressions ambitieuses et des comparaisons recherchées ; moi je m'abandonne à l'intérêt pieux que fait naître *Atala*, je me laisse séduire par l'élégance du style des *Martyrs* et j'aime à pardonner quelque chose au chantre immortel des beautés de la religion chrétienne et à l'éloquent défenseur de la cause de nos rois.

Toutefois, messieurs, *je ne me livre pas sans réserve* à mon admiration pour l'homme du siècle qui a fait le plus noble usage des plus rares talents ; je ne suis point aveuglé par l'éclat de sa manière, et je n'établirai jamais qu'un principe soit bon parce qu'on en trouve une application heureuse. Hommage à l'illustre voyageur de Jérusalem ! Mais guerre à ses imitateurs infidèles et *aux novateurs dans l'art d'écrire* qui augmentent la langue sans l'enrichir. Opposer des mots à des mots, surcharger d'images une création bizarre est moins l'ouvrage du génie que le travail d'un esprit médiocre. Pour rendre son style brillant, il ne faut pas rendre sa pensée

(1) Discours de réception de Jules de Rességuier aux Jeux floraux.

obscure, et pour éviter des lieux communs, il ne faut pas sortir de la nature. On peut rencontrer la célébrité dans les sentiers du Parnasse moderne : mais on ne trouve la gloire que sur les traces des anciens (1).

Les idées que l'on professe vers la trentaine ne se modifient guère, et cette profession de foi, si modérée, a inspiré toute la carrière de Jules de Rességuier. Comme Edmond Biré l'a établi le premier, il a attiré aux concours poétiques de Toulouse, avec son ami Soumet, tous les jeunes écrivains du premier Cénacle et de la *Muse française*, de manière à faire proclamer par Victor Hugo que « l'Institut, livré aux médiocrités, laissait entière à l'Académie des Jeux floraux la noble tâche d'encourager les jeunes talents (2) » ; oui, grâce à lui, Chateaubriand, Hugo, Baour-Lormian sont attachés au salon de Clémence Isaure ; Alexandre Guiraud, Saint-Valry, Mme Tastu, Nestor de Lamarque, Belmontet, Durangel sont comblés de fleurs d'or et d'argent ; il a même essayé de faire couronner la future Mme de Girardin, « la Muse de la Patrie » (3) : mais, en tout cela, il voyait des moyens d'enrichir, de renouveler notre littérature traditionnelle, et non de la remplacer par d'autres principes et d'autres modèles. Homme de transition, comme Soumet, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, il voulait une évolution lente, et non point la révolution. Dès que le romantisme prit cette allure, il s'en sépara, comme ses collègues des Jeux floraux.

Ce qu'il pensait à trente ans, il le pensait à la veille

(1) JULES DE RESSÉGUIER, *Ibid.*

(2) Lettre à Jules de Rességuier du 25 février 1822.

(3) De Rome, le 2 février 1825, Mme Sophie Gay lui écrivait : « La jeune Muse supplie son cher troubadour de jeter les yeux sur ces deux pièces de vers pour voir s'il les croit dignes d'obtenir quelques palmes des Jeux floraux, car, après avoir trouvé tant de nobles encouragements à notre Académie, elle ne voudrait pas échouer à la vôtre. Voilà le soin qu'elle remet à votre bonne amitié, c'est vous qu'elle charge de l'envoi, de la petite intrigue ; car où n'en faut-il pas? » (Lettre publiée dans l'*Aube romantique*, p. 119.)

de sa mort. Nous n'en voulons pour preuve que cette pièce caractéristique reproduite dans des publications diverses, mais oubliée malheureusement dans le recueil posthume de ses poésies. Elle date de 1860 :

A L'UNION

des poètes rétrogrades et des poètes novateurs.

Oh ! non, je n'aime pas votre Muse moderne
Et trop libre elle m'apparaît,
Lorsque vous lui prêtez les voix de la taverne
Et les propos du cabaret.

C'est une impiété, c'est une apostasie
De changer son trône en tréteau ;
Ne profanez donc pas la sainte poésie
Et ne souillez pas son manteau.

Oui, je ne puis souffrir ces vers fils de l'orgie,
Mais je n'aime pas beaucoup mieux
Ces vers, petits enfants de la mythologie,
Et qui, tout jeunes..., semblent vieux.

... Inventez comme ont fait vos illustres ancêtres,
Car en les imitant vous les défigurez ;
Admirez à genoux les beaux vers des grands maîtres,
N'y touchez pas..., ils sont sacrés.

En copiant un dieu du temple d'Olympie
Ou bien de Raphaël un tableau virginal,
On ne reproduit plus, de copie en copie,
Un seul trait de l'original.

Que dans la vérité le poète demeure ;
Qu'il marche au même but par un même chemin ;
Qu'il soit bien de son temps, de son jour, de son heure
Et moins d'hier... que de demain.

Alors avec ses chants son âme se révèle,
Et, dédaignant l'écho paresseux ou moqueur,
Sa voix trouve toujours une note nouvelle
Dans la musique de son cœur.

... Celui-là dont la verve est, dit-on, familière
Trouve souvent le mot sublime et naturel,
Comme faisaient Corneille et Racine et Molière
Ce trio... trois fois immortel !

Comme eux, il a l'horreur de toute périphrase ;
Comme eux, il a l'amour de toute vérité,
Et comme eux évitant la recherche et l'emphase,
Il trouve la simplicité.

... Qu'entre jeunes et vieux la guerre soit finie !

... La gloire est à Bouvine ainsi qu'à Marengo ;
Immortalisez-vous par une ode superbe !
Qu'importe après cela qu'on se nomme Malherbe,
Jean-Baptiste ou Victor Hugo? (1).

Esprit judicieux et bienveillant, toujours attaché aux « bons principes », tout en se montrant sympathique aux heureuses exceptions, Jules de Rességuier aurait pu n'être qu'un académicien de province, et son rôle, on le devine, n'aurait cependant pas été négligeable. Mais il a fait autre chose que collaborer à la gloire naissante de Victor Hugo et du premier romantisme : pendant plus de quinze ans, il s'est mêlé, à Paris même, à la bataille littéraire, ouvrant son salon aux poètes, traité d'égal par les plus grands, collaborant activement aux revues à la mode, publiant plusieurs ouvrages bien accueillis. Est-ce alors que nous verrons en lui un romantique, ou plutôt, comme toujours, un écrivain de l'ancien régime doucement teinté de modernisme, le « Millevoye aristocratique », dont a parlé M. de Falloux?



Jules de Rességuier quitta Toulouse à la fin d'octobre 1822 ; non point, comme l'a cru M. Dedieu, parce que les Jeux floraux ont rompu avec les jeunes romantiques (en effet, le concours de 1823 verra couronner toute la *Muse française*) (2), mais parce que, après avoir

(1) *Recueil des Jeux floraux*, 1860, pp. 217-220.

(2) « Les Jeux floraux venaient de se ressaisir, écrit M. Dedieu. Le 30 juin 1822, le marquis d'Aguilar, en des *Stances* sévères, avait déclaré la guerre au « romantique », à la génération turbulente qui

conquis le Midi, Soumet, Hugo et tous leurs amis s'apprêtaient à conquérir Paris.

Soumet était le grand organisateur de la phalange, le chef incontesté du groupe élargi tous les jours. Il lui fallait tous ses amis autour de lui, et Baour, et Guiraud, et Rességuier. La faveur politique le soutenait ; Louis XVIII venait de lui dire : « Monsieur Soumet, je n'ai plus rien à envier à Louis XIV ; j'ai trouvé mon Racine ». Le ministère Villèle souriait à tous ces Toulousains, les patronnait, leur ouvrait l'accès aux fonctions publiques. Fort sympathique à M. de Peyronnet, ministre de la Justice, Rességuier allait fumer son éternelle cigarette dans les salons du Conseil d'État (1) en qualité de maître des requêtes : excellent moyen pour faire librement de la littérature et suivre le courant qui semblait l'emporter.

On le remarque aussitôt à la Société des Bonnes Lettres, dont les principes lui convenaient à merveille ; à la rédaction de la *Muse française,* dont il a, dit-on, choisi l'épigraphe :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cælo demittitur alto,

et la firme : un chevalier, ayant près de lui ses armes, et jouant de la lyre, la tête couronnée de lierre ; on le remarque dans la compagnie de tous les jeunes écrivains de ce temps qui l'accueillent à bras ouverts, lorsque Hugo le présente un peu partout : « M. le comte de Rességuier, membre de l'Académie des Jeux floraux, est un des poètes qui cultivent les lettres

montait en ce moment. Le rôle de Jules de Rességuier semblait fini à Toulouse ; ne serait-il point, lui-même, suspect? » Là, M. Dedieu s'abuse. Les « romantiques » visés par le vieux mainteneur n'étaient ni Jules de Rességuier ni ses amis. Pendant longtemps encore, ceux-ci furent les favoris des Jeux floraux.

(1) Un des huissiers lui dit, un jour, scandalisé : « Monsieur, on ne fume pas ici! — Mais vous voyez bien que si, mon ami », répondi Rességuier.

avec le plus de talent et de distinction (1) ».

Cependant, ces succès vont-ils l'entraîner dans le mouvement romantique proprement dit? Non pas. Et lorsque le conflit éclatera entre la *Muse française* et l'Académie, il sera du parti de Baour, de Soumet, de Guiraud, d'Émile Deschamps. Il contribuera à supprimer la revue qu'il avait travaillé à créer. Nous en avons aujourd'hui la preuve, grâce à M. Paul Lafond, qui a publié la lettre de convocation rédigée par Émile Deschamps.

On a dit et répété, après M. Séché, qu'Alexandre Soumet, en sacrifiant la *Muse française,* avait eu simplement pour but de faire amende honorable aux vieux classiques intransigeants et de pénétrer ainsi à l'Académie ; on ajoute que, dès lors, sa popularité tomba, et qu'il traîna toute sa vie la honte d'avoir abandonné ses disciples en pleine bataille. Il y a là quelque exagération.

En juin 1824, lorsque Soumet supprime la *Muse,* il n'obéit pas seulement à son intérêt personnel ; il demeure fidèle à ses principes. Il ne veut pas être débordé par les exagérations de ceux qui le suivent, il tient à demeurer sur son terrain : celui de 1807 et de 1819.

Certes oui, il a été renié par Victor Hugo et tous les avancés qui, hier, le nommaient « le grand Alexandre », et demain feront 1830 ! Mais il a gardé ses fidèles ; il les conservera jusqu'à la fin : Alexandre Guiraud, Émile Deschamps, Alfred de Vigny, Saint-Valry, Jules de Saint-Félix, etc. D'abord, ils se réuniront chez le prince Metcherski ; mais, dès 1826, ce sera le salon de Jules de Rességuier qui leur servira de centre d'action ; ainsi, jusqu'en 1840, à côté du romantisme bruyant de Hugo, Dumas, Gautier, Maquet, Bouchardy, le premier Cénacle essaiera de continuer son œuvre traditionnelle et chrétienne jus-

(1) *Le Conservateur littéraire*, t. III, p. 289.

qu'au jour où le triomphe de ses anciens amis l'obligera à la retraite et au silence.

*
* *

Le salon de Jules de Rességuier s'ouvrit en 1826, rue Taitbout. Tous les samedis, une assistance éclairée et distinguée venait y goûter les plaisirs les plus littéraires, les plus délicats. Le poète a lui-même tracé quelques légers tableaux de ces réceptions :

> Les amis, en prenant la route accoutumée,
> Arrivent, ce soir-là, dans la maison aimée.
> On est comme en famille, en petit comité,
> Très attendu toujours et jamais invité...

Puis, voici le punch :

> Les amis sont placés près de la table ronde.
> La flamme naît et meurt dans la coupe profonde
> ... Mais, au bruit des cristaux et des coupes dorées,
> Des femmes, à l'instant, charmantes, peu parées,
> Vous servent un lait pur, et des fruits toujours verts
> Dont la fraîcheur insulte au baiser des hivers...

Cela ressemblait bien peu aux réunions du Petit Moulin-Rouge, où, à la même époque, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Célestin Nanteuil, Petrus Borel et Philothée O'Neddy buvaient à la ronde dans le crâne d'un tambour-major tué à la bataille de la Moskowa !

Dans ses mémoires inédits, dont il nous communiqua des fragments, le comte Fernand de Rességuier nous a laissé un croquis du salon de son oncle. Après nous l'avoir montré vif, spirituel et bienveillant, disant ses vers à merveille et répandant à profusion les mots les plus fins et les plus distingués, le narrateur salue la maîtresse de la maison :

Auprès de cet esprit toujours en éveil, ma tante de Rességuier, née de Mac-Mahon, douce, modeste et sympathique

nature, « les mains jointes et les bras croisés », telle que son mari l'a dépeinte, apportait, sous un calme apparent, toute la chaleur aimante de son âme. Elle aussi, élevée à l'école des pupilles de la Légion d'honneur, sous la direction de la célèbre Mme Campan (1), avait ce don de lecture qui décuple le charme des vers ; c'était une fête pour nous de lui entendre réciter ceux de Racine : Andromaque plaintive ou le songe d'Athalie.

N'était-ce pas dans son salon à Paris, rue Taitbout, qu'une fois par semaine, aux dernières années de la Restauration et plus tard encore, elle présidait avec tant de grâce et de tact à ces intéressantes réunions littéraires auxquelles j'ai assisté en 1833?

A l'heure où elles se sont produites, ces réunions chez Jules de Rességuier ont eu leur influence et leur célébrité. Elles ont coïncidé avec la métamorphose de l'école de l'Empire: Delille et M. de Fontanes remplacés par la pléiade romantique. Là se retrouvaient les poètes du Midi, en tête desquels marchaient Soumet et Guiraud, les deux Alexandre, comme on les nommait dans la maison. Là se produisait aussi celle qui devait être plus tard Mme de Girardin et qui récitait des vers comme une Muse inspirée à l'auréole blonde, fascinant ses auditeurs et entraînant les suffrages.

A côté des maîtres du jour ou du lendemain, Lamartine, Alfred de Vigny, se dessinait la tête puissante de Victor Hugo qui, lui, représentait la gloire de l'avenir.

Que de charmants esprits se faisaient applaudir dans ce cénacle, si divers et si inspirés ! Emile Deschamps, imprévu et humoristique ; Charles Nodier, l'aimable conteur ; Mme Tastu à son aurore et un peu oubliée aujourd'hui ; Beauchesne, l'historien du Temple ; Reboul, le boulanger-poète, débarqué de Nîmes, apportant sa dernière fournée poétique et désertant ses petits pains de Provence.

Que de jeunes débutants, encouragés en province ou couronnés par Clémence Isaure, sont venus là, pleins d'espérance, essayer leurs vers et constater, hélas ! qu'ils étaient remarquablement doués pour le notariat !

Ils se retiraient cependant tous reconnaissants. Dans ce salon, on distribuait, en effet, plus de bravos que de critiques. L'air y était saturé de bienveillance. Et puis, c'est intéressant,

(1) Christine-Charlotte-Pauline de Mac-Mahon, fille du marquis de Mac-Mahon, pair de France sous la Restauration, avait épousé Jules de Rességuier en 1811. Il avait fait sa connaissance chez Mme Campan où il allait beaucoup, en 1810, après son départ de l'armée, dans un séjour qu'il fit à Paris. Dans l'intimité, on la nommait Nina.

lorsque ce n'est pas un peu ridicule, un jeune homme qui arrive de Quimper-Corentin et qui, un peu épris de lui-même, lit tendrement ses premiers vers !

Ici, on présumait toujours que le poète avait ou aurait du talent ; et, s'il en manquait, la maîtresse de la maison était là pour tout sauver et donner au public le signal des petits battements de mains qui font toujours plaisir. Seulement, en se retirant, une fois dehors, le diable y trouvait bien son compte ; n'est-ce pas d'ailleurs ainsi que cela se passe encore aujourd'hui, et que cela se passera éternellement? (1).

Si Victor Hugo devait s'éloigner de plus en plus de ce salon qui lui rappelait trop ses convictions reniées; si Lamartine n'y paraissait que par intermittences, d'autres écrivains, en revanche, y fréquentaient, que nous n'avons pas encore cités : Sainte-Beuve, Musset, Roger de Beauvoir, Gaspard de Pons, Saintine, Alfred de Vigny, Méry, les classiques Brifaut et Ancelot, Mennechet, et aussi le comte de Falloux qui, toute sa vie, lui garda un souvenir fidèle et reconnaissant : « Ma première, et, je dois l'avouer, mon unique école littéraire, a-t-il écrit, fut la maison de M. de Rességuier (2). »

Mais tenir un salon, recommencer sur un terrain plus vaste les réunions académiques des Jeux floraux ne suffisait pas au poète qui dans le *Conservateur littéraire*, la *Muse française*, l'*Almanach des Dames* (3), les *Annales romantiques*, avait si souvent rapproché ses vers et sa prose de ceux des maîtres ; il allait publier à son tour. En 1828, il donne les *Tableaux poé-*

(1) *Récits de grand-père*, fragments inédits. Nous remercions M. le comte Étienne de Rességuier, qui a bien voulu nous permettre de puiser dans les mémoires manuscrits laissés par son vénéré père.

(2) *Mémoires d'un royaliste*, 1888.

(3) Dans *l'Almanach des Dames* de 1830 on annonçait la collaboration de Rességuier avec celle de Chateaubriand, Lamartine, Nodier, Delavigne, Soumet, Mme Tastu, et l'on ajoutait : « Il y a toutes les garanties d'intérêt et de talent dans ces noms chers à la littérature française ».

tiques (1), qui n'ont pas eu moins de six éditions successives, et vraiment nous ne nous souvenons pas assez aujourd'hui de leur très franc succès. La critique fut chaleureuse ; les félicitations arrivèrent de toutes parts. Rappelons-nous seulement la lettre de Vigny :

Ce n'est pas un livre que je reçois, mon cher Jules, c'est une cassolette et une corbeille tour à tour et tout à la fois. Il y a des rubis, des topazes, des aigues-marines sur l'or de la cassolette ; elle est pleine d'aloès, de myrrhe et de cinnamome pour vos amies, quelques grains d'encens aussi pour vos amis, nous. Eh quoi? pour moi-même un petit grain, le dernier, le plus pur ; que j'en suis fier (2) ! »

C'était alors le grand moment pour Jules de Rességuier. Il put croire que son école, que ses idées allaient triompher. Appuyé par le ministre, comptant pour amis tous les puissants du jour, sympathique à tous les groupes littéraires, aimé de l'élite du public, il voyait d'ouvrir devant lui, au seuil de la quarantaine, une superbe carrière.

N'en fut-il pas un peu grisé? Si, à un moment de sa vie, il a penché sérieusement vers le romantisme, c'est alors. On sent dans ses vers l'imitation de Thomas Moore, de Walter Scott, de Byron et souvent de Victor Hugo ; en son esprit si clair, si fin, d'un bon sens si aiguisé, on voit s'infiltrer la mélancolie, l'orientalisme, le goût de la féerie légendaire alors à la mode. Mais sa délicatesse naturelle, son tact d'homme du monde, sa longue formation héréditaire le ramènent insensiblement vers la forme d'art qui, seule, pouvait correspondre à son tempérament.

Alors, toutefois, il était trop lancé pour s'arrêter en route. La révolution de 1830, en brisant sa car-

(1) D'abord publiés chez Allardin, libraire, quai de l'Horloge, 57, les *Tableaux poétiques* reparurent illustrés chez Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

(2) Lettre du 18 janvier 1828, publiée dans l'*Aube romantique* p. 131.

rière et en bouleversant toutes les conditions de la lutte, ne le découragea pas. Tout en collaborant au *Voleur*, au *Boulevard*, au *Keepsake français*, il prépare un roman, un recueil de vers, un drame !

Jules de Rességuier auteur dramatique ! La chose était peu connue jusqu'aux récentes trouvailles de M. Paul Lafond. On savait qu'il avait quelque peu persiflé l'auteur de *Ruy Blas* en lui envoyant ces variantes à la fameuse lettre du roi d'Espagne :

> Il ne fait pas grand vent, le temps est des plus beaux,
> Et nous avons tué deux superbes pourceaux.
>
> Le temps est froid et sec, on porte des manchons
> Et nous avons tué deux énormes cochons.
>
> Nous n'avons pas chassé les cerfs du duc d'York,
> Mais nous avons tué chez nous un fameux porc.

On le voyait bien, d'un sourire ironique, démonter les énormes machines de Victor Hugo et en séparer judicieusement le lourd mélodrame et l'éblouissante poésie. Mais on ne le voyait guère s'appliquer sur de tels modèles.

Il l'a fait cependant, en écrivant *Isabelle d'Aspen*, pièce en cinq actes en vers, qu'il présenta au Théâtre-Français en 1831 et dont M. Lafond n'a retrouvé qu'un premier acte rédigé en prose et la distribution suivante qui est bien caractéristique :

RUDIGER, baron d'Aspen, vieux guerrier allemand.
ISABELLE, baronne d'Aspen, mariée d'abord à Arnolf d'Ebersdorf, aujourd'hui femme de Rudiger.
GEORGES D'ASPEN, HENRI D'ASPEN } fils de Rudiger et d'Isabelle.
RODERIC, comte de Maltingen, chef du tribunal invisible, et ennemi héréditaire de la famille d'Aspen.
VOLFED, ami et allié du comte Roderic.
BERTRAM D'EBERSDORF, frère du premier mari de la baronne d'Aspen, sous le déguisement de ménestrel.
WIKERD, REYNALD } suivants et hommes d'armes de la maison d'Aspen.

CONRAD, page d'honneur d'Henri d'Aspen.
VALSTIN, écuyer de George d'Aspen.
ARTHUR, écuyer du comte Roderic.
LUDOVIC, chapelain du château.
SOLDATS, JUGES du tribunal invisible.

La scène se passe au château d'Ebersdorf, en Bavière, dans les ruines de Grefenhaus et aux environs.

On voit que, malgré la présence des confidents, cette pièce devait se rattacher plutôt à l'esthétique de *Cromwell* qu'à celle d'*Athalie*. Nous sommes bien à l'heure où Jules de Rességuier s'est avancé le plus loin sur les terres romantiques. Cela frappait ses intimes, et Émile Deschamps lui écrivait :

Il y a dix ans, des esprits fort distingués, des hommes pleins de talent auraient trouvé impossible et bizarre votre charmante et belle tragédie... En grâce, travaillez pour nous et pour vous, il y a un beau nom sous l'œuvre que vous faites et je suis charmé de voir comme votre talent, votre pensée, votre facture deviennent mâles, fermes, *nouveaux* et francs après avoir été sensibles, gracieux, passionnés et colorés... A quand la lecture de vos cinq actes ? (1).

Mais pourquoi insister, quand Jules de Rességuier lui-même a condamné son œuvre après une lecture au Théâtre-Français? Il n'était pas fait pour jeter la parure de la poésie sur les inventions de Pixérécourt, et ce n'est pas dans le drame que nous le prendrons en flagrant délit de romantisme.

Plutôt, si l'on veut, dans *Almaria* (2), ce récit extrêmement romanesque, qui, s'il parut en 1835, demeurait fidèle néanmoins aux principes de 1820. L'histoire de Fernand et d'Almaria, que le destin rapproche et sépare, et qui finissent par immoler leur amour à leurs vœux, a pu être résumée dans une « ballade » d'Émile Deschamps, qui en traduit assez bien la couleur et le mouvement.

(1) *L'Aube romantique*, lettre de 1831 ou 1832, p. 180.
(2) *Almaria* parut chez Allardin, Paris. Elle eut trois éditions.

Je suis d'un nom que la Castille exalte.
Comme le roi, j'avais toute une cour ;
Quand je passais, les seigneurs faisaient halte ;
Madrid s'apprête à fêter mon retour.
Mais Dieu le veut, et je m'exile à Malte.
Que fait la gloire à qui n'a plus l'amour?
Cloîtres saints et guerriers,
C'est en vous que j'espère.
Oh ! cachez-moi, mon père,
Parmi vos chevaliers !

Déjà la barque à nos rêves offerte
Me ramenait mon bel ange mortel.
Almaria !... La vague s'est ouverte
Pour t'engloutir sous un voile éternel !
L'Espagne est morte et la terre est déserte :
Mon âme attend sur le chemin du ciel.
Rochers hospitaliers,
C'est en vous que j'espère,
Oh ! gardez-moi, mon père,
Parmi vos chevaliers !

Dans tous mes sens la tempête s'élève,
Comme l'orage où périt mon trésor ;
Ma vie, hélas ! n'est plus qu'un sombre rêve
Où ton regard me jette un rayon d'or.
Avec la croix, ah ! j'ai besoin du glaive :
Dieu contre toi serait trop faible encor !
O combats meurtriers,
C'est en vous que j'espère.
La mort, la mort, mon père,
Parmi vos chevaliers ! (1).

Dans une note plus modérée, les *Prismes* procèdent de la même inspiration. La *Muse française* y exhalait ses derniers chants. Oui, certes, dans ces deux derniers livres, Jules de Rességuier faisait les concessions extrêmes que lui permettaient son tempérament, son éducation, ses principes : *Raymond* y rappelle le *Corsaire* de Byron et *Peppa* l'Andalouse de Musset ; mais, malgré tout, sous le vêtement romantique dont il essaie de se draper pour paraître à la mode, on reconnaît toujours chez lui le gentilhomme de vieille

(1) Poésies d'E. et A. DESCHAMPS, *Don Fernand.*

souche, le Français d'ancien régime qui ne se confondra jamais avec les « bousingots » du jour. Ce qui domine malgré tout dans *Almaria* et dans *les Prismes*, c'est un sentiment profond et discret de la nature que peu de ses bruyants rivaux ont connu comme lui ; c'est surtout un catholicisme sincère, fervent, inébranlable qui devait lui garder l'amour et le respect de toutes les saines disciplines morales. Si l'on veut le rapprocher de quelques-uns, décidément, que l'on nomme Turquety, Reboul, Laprade.

Le mouvement romantique s'était imposé à sa vie littéraire, et, pendant longtemps, il avait cru, avec son ami Soumet, pouvoir le diriger, y trouver un renouvellement fécond de la poésie du XVIII[e] siècle et de l'Empire. Pour cela, son esprit souple et délié s'était accommodé de formes nouvelles, de décors exotiques, de mélancolies d'outre-Manche ; il était allé jusqu'au mélodrame, jusqu'au romanesque... Il s'apercevait maintenant que cela ne suffisait pas. La nouvelle école proclamait « le droit au bonheur, la souveraineté de la passion, la divinité du désir », et une telle littérature avait une funeste répercussion sur les mœurs (1). Comment un public habitué à ces productions pourrait-il goûter le mysticisme orthodoxe d'*Almaria*, les délicates évocations des *Prismes*?

L'heure de Jules de Rességuier était passée ; il le sentit. Dès 1840, abandonnant l'arène où le romantisme triomphant couvrait sa douce mélodie, il retourna près de la terre, dans ce cadre provincial et familial, où il allait se retrouver lui-même et donner à son attachante physionomie son caractère définitif.



En réalité, même aux jours les plus brillants de sa carrière parisienne, il n'avait jamais abandonné com-

(1) Cf. *Le Romantisme et les Mœurs*, de M. Louis Maigron.

plètement son pays. Il avait eu bien de la peine à s'en arracher ; en 1824, il y avait fait un long séjour ; fréquemment on le revoyait avec sa femme et ses deux fils, soit à Sauveterre (1) qui était sa propriété, soit à Drudas (2) où villégiaturait son frère aîné Adrien. C'est là surtout que le comte Fernand, son neveu, avait pu les approcher, ainsi qu'il nous le raconte dans ses Mémoires inédits :

Oh ! cette branche cadette qui consentait à faire une infidélité à son cher Paris et à venir en province pour nous réveiller et se faire applaudir, quelle joie de la retrouver ! Tant de chaleur, tant de tendresse, tant d'harmonie et tant d'imprévu entraient alors dans la maison ! Avec elle arrivaient le livre du jour, le dernier mot ou le quiproquo de Mme de Belissens, Berryer à la Chambre, les nouvelles d'Holyrood, Chateaubriand chez Mme Récamier à l'Abbaye au Bois, et tout cela était authentique, inédit, et si bien dit !

Mes cousins Paul et Albert, mes aînés, déjà émancipés, fanatiques admirateurs de l'école romantique, racontaient les représentations mouvementées des drames de Dumas et de Victor Hugo. Leur père, plus jeune encore que ses fils, remplissait le château de récits, de nouvelles et de poésies.

Cent jours mauvais pour un beau jour.
Mais le bonheur d'humeur tranquille,
Ah ! croyez-moi, n'est pas pour ceux
Qui le cherchent de ville en ville...
Il est chez vous... le paresseux !

C'est donc sous nos yeux que sont nées ces charmantes pages de poésie élégante, où l'esprit, le charme de la famille, le naturel et la préciosité, le sentiment religieux et la vie du monde si finement célébré, se donnaient rendez-vous.

Et à Sauveterre il en était de même. Dans sa petite chambre, sous le regard de quelques portraits aimés, encombrée de livres, de journaux, de lettres ou de mots à répondre, régnait le plus étourdissant désordre ; et cependant, dans cette atmosphère tumultueuse, où rien ne semblait être à sa place, notre cher oncle faisait sa barbe et, oubliant de l'achever, trouvait ces

(1) Sauveterre se trouve placé entre Lombez (Gers) et l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), et non dans les Basses-Pyrénées, comme l'a cru M. Dedieu.

(2) Drudas se trouve dans la Haute-Garonne, aux environs de Grenade.

rimes heureuses et ces irréprochables vers à la toilette desquels il ne manquait rien (1).

Ce sont ces inspirations qu'il faut retrouver dans les *Tableaux poétiques,* dans les *Prismes* et surtout dans les *Dernières Poésies* que des mains pieuses ont réunies en 1864 ; ce sont elles qui méritent de rester, mieux que *l'Odalisque, Mazeppa* ou *le Pèlerin,* si fort admirés dans les premières feuilles romantiques.

Ah ! Villemsens a eu bien raison de représenter Jules de Rességuier sur sa terrasse de Sauveterre ! Là surtout un homme de sa trempe pouvait se sentir poète, subir ces influences mystérieuses du sol, de la race, du passé, que le premier romantisme avait reconnues, saluées, exaltées, — mais que l'école de 1830 avait détournées de leur véritable sens ou rejetées comme des chaînes.

Pour terminer cette noble existence, nous noterons une cérémonie qui aurait paru bien ridicule à Mme Sand et à ses disciples : Jules de Rességuier célébra ses noces d'or. Il n'oublia pas de mêler à la fête ce sourire si français qu'on lui avait toujours connu. Dans des vers de circonstance, il se demanda si l'image de M. et Mme Denis n'accompagnait pas le cortège ; en tout cas, il avait de quoi se consoler :

> Si la mort vient, elle a, dans sa rigueur amère,
> D'ineffables douceurs, quand on laisse après soi
> Deux anges renaissant qui valent leur grand'mère
> Et trois excellents fils... qui valent mieux que moi (2).

Mais Émile Deschamps, le fidèle compagnon de la *Muse française,* se chargea de répondre dans ce style délicat et charmant, qui, en 1861, évoquait plutôt les élégances de l'ancien régime que le lyrisme de Victor Hugo :

(1) *Récits de grand-père,* par Fernand de Rességuier. Fragments inédits.

(2) Jules de Rességuier a eu trois fils : Paul, Albert et Charles.

Pourquoi parler de cinquantaine,
Et dans le plus coquet des nids
Évoquer avec leur futaine
Monsieur et Madame Denis?

Doux regard, aussi doux langage,
Telle est Nina, toujours ! Elle a
Des petits-enfants, mais, je gage,
N'est pas grand'mère pour cela.

Et Jules, qui jamais ne jeûne
De vers divins, d'esprit charmant,
Jules n'est pas vieux, — seulement
Voilà quelque temps qu'il est jeune.

Le mot est bien fait pour caractériser Jules de Rességuier, pour expliquer la séduction qu'il exerce encore, cinquante ans après sa mort. Son neveu Fernand nous en avait avertis :

Un dernier trait ne saurait être oublié... c'est le don inné qu'il possédait de séduire ceux qui l'entouraient. On eût dit qu'à son réveil son esprit était levé avant lui. Une remarque, un mot à retenir, une bienveillante parole, un trait qui faisait toujours sourire, une originalité naturelle spontanément jaillissait et l'accompagnait au cours de sa journée (1)...

A sa mort, la voix de M. de Falloux s'éleva, seule, dans la grande presse, pour rendre hommage à sa mémoire. Aujourd'hui, ils sont nombreux, les historiens de la littérature que cette physionomie sympathique attire et sait retenir. Poète délicat du foyer et de la province, de la vieille société française et de la famille ; poète des émotions religieuses et des nobles amours, Jules de Rességuier a souffert de n'avoir pas suivi le torrent romantique. Sa mémoire doit en être dédommagée.

« Devenir classique, a dit Maurice Barrès, c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre

(1) *Récits de grand-père*, fragments inédits.

à une délicatesse d'âme qui rejette les mensonges, si aimables qu'ils se fassent, et ne goûter que le vrai : c'est, en un mot, devenir plus honnête. » Je ne puis jamais relire ces paroles sans songer à Jules de Rességuier.

LE CHER FRÈRE SAVINIEN

Pour les provinces qui ont conservé une langue autochtone, la proscription absolue de cette langue et de ses dialectes populaires hors de l'école est un des plus puissants moyens de centralisation que l'on puisse employer. « Qui tient la langue tient la clef qui des chaînes délivre (un peuple) », a dit très justement Mistral dans son *Ode aux Catalans*. Et nous savons bien qu'il ne faut rien exagérer, mais il faudrait savoir si la méthode qui consiste à ignorer le langage que parle toujours le peuple de Provence, de Languedoc, de Gascogne, de Bretagne, et à inculquer le français par le français mal compris, donne de bons résultats à tous les points de vue, intellectuel, moral, social, et tout particulièrement à ce point de vue immédiat : l'enseignement du français lui-même.

Les régionalistes répondent : non, et ils l'ont plusieurs fois déclaré à la tribune du Parlement. La plupart d'entre eux préconisent une méthode diamétralement opposée à celle qui est depuis longtemps en usage ; ils préconisent le « savinianisme ».

Qu'est-ce que le savinianisme?

Ainsi appelée du nom de son inventeur, le frère Savinien, un bon Provençal, c'est une méthode pédagogique qui consiste à utiliser le dialecte local que parle l'enfant du peuple, pour lui apprendre le français. Au lieu de faire table rase de ce dialecte, auquel sont accoutumés le cerveau et l'oreille de l'enfant, cette méthode l'emploie rationnellement ; le petit paysan

qui vient à l'école, non seulement n'est plus détourné de son « patois », mais encore, par l'étude comparée des deux langues qu'il peut parler, il est sauvé de l'abominable jargon contre lequel on proteste depuis si longtemps.

Au Congrès des Langues romanes, tenu à Montpellier en 1890, le frère Savinien, auquel ses fonctions d'inspecteur des écoles libres avaient donné quelque expérience, s'exprimait ainsi :

Nos enfants à qui l'on interdit l'usage scolaire de la langue rustique ne parlent pas français pour cela ; ils inventent au gré de leur fantaisie une sorte de petit nègre, formé de termes provençaux, affublés de désinences méridionales et reliés entre eux par une syntaxe mi-partie. On peut se faire une idée de ce charabia par la lecture des lignes suivantes ; elles sont tirées d'une composition française dont un jeune écolier d'Avignon est l'auteur. Il s'agit de la description du rocher des Doms d'Avignon, de la succursale de la Banque de France qui est située en avant du Palais des Papes et de quelques particularités locales :

« Il y a sur ce rocher un lac d'eau, où nagent des cygnes et des canards ; il y a la banque où l'on donne et où l'on tire d'argent ; la statue de Crillon, qu'Henri IV lui écrivit lorsqu'il combattait à Arques ; il y a la commune où l'on va se faire inscrire quand on est né, quand on se marie, et quand on est mort ; la grande carrière qui mène de la place de l'horloge à la gare.

« Dans Avignon, la fabrique de velours de la rue Veloutérie, il va plus. La garance, il va plus, et la vigne, il donne plus de raisin .»

Voilà l'exemple qu'il ne faut pas suivre ; voilà le langage qu'une grande partie de nos provinces risque d'adopter, en obligeant les enfants à se servir d'une langue qu'ils comprennent mal, dont les mots ne correspondent pas dans leur cerveau à des choses bien définies. On aboutit ainsi à ce « verbalisme », qui est le grand défaut de nos primaires.

Mistral a écrit là-dessus une lettre saisissante au frère Savinien :

Les élèves des écoles primaires sont destinés pour la plu-

part à devenir laboureurs, ouvriers et le reste, c'est-à-dire à vivre dans des milieux où la langue populaire leur sera indispensable, soit pour la technologie traditionnelle, soit pour les rapports sociaux, et l'on s'évertue à chasser de ces jeunes cervelles les éléments de compréhension et de sociabilité qui s'y étaient naturellement amassés ! C'est de la folie. C'est comme si l'on s'amusait à vider un œuf pour remplacer par des matières chimiques le contenu fécond que la nature y a déposé. Eh ! messieurs, couvez l'œuf, voilà tout ce qu'on vous demande, et qu'il en sorte un aiglon, un pinson ou un oison, ce n'est pas votre affaire, c'est celle du bon Dieu. L'essentiel, c'est qu'il en sorte un oiseau vigoureux et qui ait des ailes.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails techniques et pédagogiques du savinianisme. Pour se rendre compte de son mécanisme et de sa valeur, on n'aura qu'à se reporter à l'ouvrage remarquable de l'abbé J. Aurouze, *la Pédagogie régionaliste,* qui fut la première thèse de doctorat ès lettres soutenue en provençal devant l'Université (1). On pourra, dans ce livre et dans les différents volumes du frère Savinien, saisir les avantages linguistiques et intellectuels de cette méthode. En tout cas, ce que l'on ne peut nier, c'est que, partout où elle a été appliquée, elle a donné d'excellents résultats. Tous les inspecteurs appelés à les apprécier ont reconnu que les élèves instruits d'après de tels principes fournissent des compositions où l'on trouve des qualités non seulement de forme, mais de fond, indiscutables : elles indiquent un travail de réflexion personnelle et originale qu'on ne rencontre pas au même degré chez les autres écoliers.

Voici que nous apercevons déjà, en effet, les autres avantages du savinianisme. Il ne se borne pas à la grammaire ; il a une portée morale et sociale.

Morale, d'abord : l'enfant, en entendant parler à l'école la langue de son foyer, n'est plus porté comme

(1) *Histoire critique de la Renaissance méridionale au* XIXe *siècle : la Pédagogie régionaliste,* par J. Aurouze, docteur ès lettres, Avignon, chez Seguin et chez Roumanille, principalement pp. 67 à 110.

il arrive trop souvent à mépriser ses parents, son métier, son village ; sociale, par suite, car ce respect de la langue rustique, sans nuire en rien à l'étude du français — en la rendant au contraire plus facile et plus logique — combat pour sa part la désertion des campagnes et travaille à assurer la fidélité au sol.

En 1905, le Félibrige a résumé parfaitement cette question si importante, dans une pétition adressée au ministre de l'Instruction publique et qui se terminait ainsi :

> En donnant aux parlers de la langue d'oc la place et le respect qui leur sont dus dans les écoles primaires du Midi, vous donnerez à l'enfant du peuple la faculté de bien apprendre le français. Vous lui donnerez aussi le respect du foyer, l'amour de la cité et de la petite patrie qui engendre l'amour de la grande ; vous rendrez au jeune homme la fierté de la famille, de la race et des traditions locales, vous l'attacherez par les liens les plus fleuris et les plus puissants au sol natal qui garde la cendre des aïeux. Vous mettrez une digue à la dépopulation des campagnes ; vous diminuerez le nombre toujours croissant des déclassés qui vont se perdre dans les villes et y grossir l'armée des mécontents et des meurt-de-faim...

Que l'on ne croie point, d'ailleurs, qu'un tel remède ne s'applique qu'aux provinces de langue d'oc ; elle s'applique à tous les pays qui ont, non pas simplement un *patois*, c'est-à-dire une déformation bâtarde du langage, mais un véritable idiome personnel. Ainsi, la Bretagne, particulièrement depuis 1896, réclame l'enseignement du français, par la méthode bilingue, telle que le frère Constantius, à Landivisiau, l'a adaptée au breton. Le frère Madir a fait la même adaptation pour le flamand, et le frère Maxwell pour l'idiome gaélique. Il n'y a pas bien longtemps, en effet, que les Anglais ont compris les avantages de cette méthode bilingue, qui donne des résultats excellents en Irlande, en Écosse, dans les îles Hébrides et, avec l'idiome gallois, dans le pays de Galles.

A ce sujet, citons l'anecdote suivante racontée par M. Paul Meyer, le savant philologue.

Voyageant dans le pays de Galles, il rencontra dans un wagon une dame et son fils. La dame parlait anglais ; le fils ne comprenait pas et ne parlait que le gallois. Comme M. Meyer s'étonnait, la dame lui répondit :

« Mon fils apprendra l'anglais quand il saura à fond son idiome national, le gallois ; car c'est nous, les Gallois, qui, les premiers, avons possédé les îles bretonnes, bien avant les Saxons et les Normands ; au XIIIe siècle, nous étions encore indépendants. Ici, tous, du plus riche au plus pauvre, nous sommes fiers de notre race, qui est la plus vieille d'Angleterre. Tous, nous maintenons notre parler gallois, symbole de notre antique gloire et sauvegarde de nos traditions. Nous avons nos poètes pour entretenir la flamme, nos fêtes annuelles pour les couronner. Tant que les enfants restent dans la famille, ils ne parlent que le gallois... L'anglais, ils ont bien le temps de l'apprendre aux écoles. »

Et Mistral, en rapportant cette anecdote, ajoutait :

Bon exemple pour les grandes familles qui, en rendant leurs fils étrangers à la langue et aux coutumes, ont fini par les rendre étrangers à la Provence, indifférents au peuple qui ne les connaît plus, et, au jour des élections, nomme le premier étranger qui le trompe ; — pour les bourgeois, qui, environnés des choses éternelles du pays, arrivent à ne plus savoir les nommer, *ni en français, ni en provençal*, et ne sont bons que pour servir de *tête de turc* aux ironies de Daudet ; — pour les artisans, qui, croyant faire des messieurs et dames de leurs enfants, n'en font que des dévoyés (1).

Ce ne sont pas seulement, on le voit, Mistral et les félibres qui s'attachent à la méthode bilingue. Chez nous, de toutes parts, les approbations sont venues ; et, dans les débats parlementaires qui se sont engagés sur la question, on relève parmi les champions du

(1) Dans le journal *l'Aioli*, 7 mars 1891.

savinianisme des hommes appartenant à nos diverses provinces, comme l'abbé Lemire, MM. Léon Daudet, de l'Estourbeillon et de Gailhard-Bancel ; n'oublions pas surtout de noter le maître du régionalisme français, Maurice Barrès, qui a écrit au frère Savinien une lettre admirable, d'où je détache ce passage :

Sous le prétexte de faire des citoyens français, chaque jour on détruit ce qu'il y a sans doute de meilleur chez nous, nos petits paysans. On entend partout se plaindre que nos campagnes soient délaissées. Peut-il en être autrement? On s'attache comme à plaisir à relâcher, à briser tous les liens qui rattachent aujourd'hui l'enfant — et demain l'homme — à sa terre. Leur langue maternelle, ils ne la parlent plus, que ce soit chez vous, en Provence, ou bien chez nous, en Lorraine On leur apprend à la mépriser. Et, ce faisant, on ne s'aperçoit pas que ce ne sont pas des mots qu'on détruit, mais des affections vivaces et des manières profondes de sentir...

Je ne vois qu'un rayon d'espoir. Les statistiques montrent que les résultats de notre éducation scolaire ne seraient pas aussi considérables que l'avaient espéré nos pédagogues officiels. Le nombre des illettrés augmenterait tous les jours. Allons, tout n'est pas perdu. Par cette masse rebelle, il reste encore, Dieu merci, des réserves intactes...

Mais, pardon, j'étais en train d'oublier que je parle à un homme qui a dévoué toute sa vie à l'enseignement populaire.

Eh bien, soit, ne favorisons pas l'ignorance, mais alors servons-nous pour la combattre des moyens que vous avez adoptés.



Le savinianisme n'est donc pas l'affaire seulement de quelques provinciaux rétrogrades. Ajoutons qu'il ne date pas d'hier. Depuis cent ans, il a manifesté sous diverses formes la résistance de la logique et de la nature au centralisme *a priori* de la Révolution.

La Convention avait vu dans nos divers dialectes un reste de l'Ancien Régime. Dans sa conception de la « table rase », elle les avait furieusement condamnés. Barère, qui avait vite oublié l'époque où il était à Toulouse mainteneur des Jeux floraux, Barère, ce parfait

représentant du « mauvais Midi », avait abordé la question le 8 pluviôse an II :

« Il faut populariser la langue, disait-il, détruire l'aristocratie du langage. Nous avons révolutionné le gouvernement, les mœurs, la pensée : révolutionnons aussi la langue. Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle l'italien, et le fanatisme parle le basque : cassons ces instruments d'erreur. »

La Convention adopta cette manière de voir, qui, d'ailleurs, est encore celle de bien des cervelles jacobines, et le 16 prairial, après avoir envoyé des instituteurs dans les provinces où l'on parlait un idiome particulier, elle écrivait dans son adresse au pays :

« La connaissance et *l'usage exclusif* de la langue française sont entièrement liés au maintien de la liberté... Citoyens, qu'une sainte émulation vous anime pour bannir de toutes les contrées de la France ces jargons qui sont encore des lambeaux de la féodalité et des monuments de l'esclavage. »

Notre enseignement n'a pas cessé de s'inspirer de ces principes depuis cette époque ; mais, fréquemment, des instituteurs du peuple en ont démontré l'utopie et l'idéologie.

Dès l'an VIII, la Bretagne en offre une preuve. Le citoyen Tanguy le jeune fait imprimer à Brest « *le Rudiment du Finistère* », *manuel français-breton, destiné à faire passer d'une façon rationnelle les enfants de la connaissance de leur langue maternelle à celle de la langue française*. Cet exemple, qui, d'ailleurs, n'était pas isolé, fut imité en Languedoc, dès le commencement de la Restauration. M. l'abbé Aurouze, auquel nous empruntons ces détails historiques et dont la documentation régionaliste est vraiment hors de pair, a retrouvé dans les journaux de l'Hérault de 1819 l'exposé des sages méthodes d'un instituteur de Marseillan qui fut un des précurseurs de Savinien. Se rendant

compte de l'impossibilité d'apprendre le français aux petits Languedociens comme on l'apprend aux Tourangeaux ou aux Angevins, il s'efforçait d'enseigner à ses élèves de traduire leur « patois » en français : dès la première classe, ses moniteurs présentaient à leurs pupilles le nom patois des choses les plus usuelles et leur en demandaient le nom français. Cet exercice étant continué pendant plusieurs classes, les enfants commençaient à traduire, toujours oralement, des petites phrases graduées et toutes prises dans l'usage le plus ordinaire ; cet exercice était poursuivi jusqu'à la fin des études.

En 1826, la Provence s'affirme dans la même voie. M. J.-J. Chabaud publie à Marseille une *Grammaire française expliquée au moyen de la langue provençale,* livre qui porte l'épigraphe suivante :

« Une grammaire toute française ne peut convenir qu'à quelques provinces, où le français est usuel. En Provence, un pareil ouvrage est insuffisant, parce que nous ne pouvons apprendre le français que par notre langue paternelle, c'est-à-dire par le provençal. »

Ceci est tellement évident que les tentatives en ce sens n'ont cessé de se reproduire pendant tout le siècle dernier, principalement dans le Midi. Il est inutile d'en faire ici l'énumération ; on la retrouvera dans le beau livre de M. Aurouze sur la *Pédagogie régionaliste.* Nous arriverons rapidement au jour où ces théories trouvèrent un appui autorisé au Collège de France, en la personne du savant Michel Bréal.

Dans un petit livre qui fit grand bruit (1), l'éminent professeur précisait les idées en germe dans tous les manuels dont nous avons cité quelques types. Il déclarait que, « loin de nuire à l'étude du français, le patois en est le plus utile auxiliaire », et il établissait l'exactitude de cette proposition par des exemples irréfutables. Il montrait comment nos dialectes régionaux

(1) *Quelques mots sur l'instruction publique en France,* 1872, Paris, Hachette.

servent à expliquer, à éclairer bien des termes de notre langue nationale ; comment ils en fournissent fréquemment la base et la racine... Ceci est surtout vrai pour la langue d'oc, qui est, suivant le mot de Gaston Paris, « le latin du pauvre». Quand on s'étonnait devant le cher et regretté poète de l'Auvergne, Arsène Vermenouze, qu'il eût un vocabulaire si riche, une syntaxe si ferme, sans avoir fait d'études classiques, il répondait avec fierté : « C'est vrai, je n'ai pas appris le latin ; mais, tout de même, je suis bilingue ! »

En même temps que M. Michel Bréal exposait avec sa grande autorité devant l'Université les avantages de la méthode bilingue, un humble frère des écoles chrétiennes la mettait en pratique en Provence, sans connaître les travaux de ses prédécesseurs, ne s'appuyant que sur son expérience d'instituteur populaire et sur son zèle de professeur et de provincial.

Le frère Savinien-Joseph, de son nom laïque Joseph Lhermite, était né à Villeneuve-lèz-Avignon, en face de la cité des Papes, le 11 janvier 1844. Bientôt attiré par une solide vocation parmi les disciples de saint Jean-Baptiste de la Salle, il commença à se livrer à l'enseignement, à Alais, à Uzès, à Grand'Combe, et ne tarda pas à se signaler à la haute attention de ses supérieurs ; directeur de l'école de la rue Dorée en Avignon, puis directeur de l'école d'Arles pendant quinze ans, il découvrit, peut-on dire, au jour le jour, la nécessité d'employer le provençal pour apprendre le français. Ce religieux, passionnément voué à sa tâche, dont les yeux jeunes et clairs ont fait penser un de ses biographes aux moines de l'Angelico, cet ignorantin que nul ne se souvient d'avoir vu de mauvaise humeur, ce modeste instituteur au perpétuel sourire de patience et de bonté, voyait, à chacune de ses classes de grammaire, d'histoire, de géographie, se dresser devant lui une vérité pédagogique impérieuse. Il en parla à Mistral qui lui fit lire l'ouvrage de M. Michel Bréal ; il en parla à ses supérieurs.

Mais ceux-ci, tout en reconnaissant qu'il était dans le vrai, hésitèrent à le suivre. Si elle venait d'eux, la réforme paraîtrait réactionnaire et antijacobine ; elle serait condamnée. Il fallait donc qu'elle vînt de l'Université.

Savinien ne se découragea pas. Il ne s'est jamais découragé. Il publia, sous le titre *Recueil de versions provençales pour l'enseignement du français*, deux anthologies dans lesquelles il avait réuni des morceaux en vers ou en prose à la portée des enfants ; puis il les compléta par un *Cours préparatoire et élémentaire*, et une *Grammaire provençale*, très claire et très complète ; enfin, il a donné *la Lionide*, grand poème d'éducation en douze chants, que Mistral a tenu à recommander lui-même à tous les instituteurs de Provence.

Entre temps, l'influence pédagogique de Savinien s'était considérablement augmentée : en 1896, il fut nommé inspecteur provincial des écoles libres, et, pendant cinq années, il put expérimenter sur une grande échelle la valeur de ses méthodes : dans le Vaucluse, le Gard, la Drôme, l'Ardèche, les Bouches-du-Rhône, il réussit à les faire fréquemment appliquer ; partout, les résultats furent éclatants, et au Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne, le modeste frère put apporter une communication unanimement approuvée ; M. Bayet, directeur de l'enseignement primaire, tint à le voir, causa avec lui, parla des règlements et conclut en disant :

— Au fait, je ne vois pas pourquoi les inspecteurs d'académie s'opposeraient à l'emploi de votre méthode !

La partie était belle à ce moment pour le savinianisme. Malheureusement, l'enseignement primaire allait bientôt recevoir une violente secousse, et les frères y deviendraient singulièrement suspects. Nous n'avons pas à revenir sur cette tourmente. Disons seulement qu'en 1904 nous retrouvons Savinien sous

son nom originaire de Joseph Lhermite, ayant gardé sous le vêtement séculier ses manières ecclésiastiques, et dirigeant une petite école libre à Bourg-Saint-Andéol ; puis il est retourné en Avignon, théâtre de ses débuts, et il y a terminé sa vie et son œuvre à la fois en instruisant les élèves de sa pension Joseph Vernet et en conviant les félibres à soutenir ses revendications.

Ce qui fait l'intérêt principal du savinianisme, ce qui le rend supérieur à toutes les tentatives qui l'ont précédé, c'est qu'il constitue un système complet, qui suit l'enfant dans toutes ses classes, et parachève même son éducation à l'aide du poème *la Lionide*, lecture héroïque, et d'un récit, *Firmin et Testedor*, destiné aux futurs ouvriers de la campagne ou des ateliers. Ainsi, dès son arrivée à l'école, le petit Provençal est saisi par un enseignement qui est le complément immédiat de l'instruction maternelle, et qui l'amène sans transition brusque, sans heurts pénibles, à s'instruire et à se préparer à la tâche qu'il doit accomplir dans la vie.

Pourquoi cette méthode si clairvoyante, si pratique, n'est-elle encore que celle de quelques-uns?



A l'heure actuelle, en effet, dans la généralité des cas, nos dialectes provinciaux sont proscrits impitoyablement hors des écoles. La vieille pensée jacobine de Barère et de la Convention inspire toujours l'enseignement primaire. Pour lui obéir, les instituteurs ont redoublé d'ingéniosité.

A certains endroits, on use de récompenses : des prix spéciaux sont donnés aux enfants qui parlent français à l'école et dans la rue ; un inspecteur d'académie, dans un rapport présenté au Conseil général du Morbihan, développait, il y a quelques années, la proposition suivante :

« Créons pour l'amélioration de la race bretonne quelques-unes de ces primes que nous réservons aux chevaux, et faisons que le clergé nous seconde en n'accordant la première communion qu'aux seuls enfants parlant le français. »

Inutile de dire que ce moyen, d'ailleurs bien clérical, ne fut pas employé. Ce qui l'est beaucoup plus, ce sont les punitions, et notamment le *Signe* ou le *Symbole*. Voici en quoi il consiste :

L'élève surpris à parler « patois » est obligé de porter un objet ridicule, rondelle de métal, bille, poupée — en Bretagne, c'est un sabot — jusqu'à ce qu'il ait découvert lui-même un autre délinquant auquel il passe ce *symbole* désagréable. Le dernier détenteur à la fin de la journée l'échange contre une pénitence plus ou moins forte.

Le principe étant trouvé, il était facile de lui ajouter de nombreuses applications, et les instituteurs n'y ont pas manqué. Voici par exemple quelques détails donnés par M. B. Boitiat, inspecteur primaire à Barcelonnette :

> Le patois est le pire ennemi de l'enseignement du français dans nos écoles primaires, dit-il. La ténacité avec laquelle, dans certains pays, les enfants le parlent entre eux, dès qu'ils sont libres, fait le désespoir de bien des maîtres qui cherchent, par toutes sortes de moyens, à combattre cette fâcheuse habitude. Parmi ces moyens, il en est un que j'ai vu employer avec succès dans une école rurale de la haute Provence et que je tiens à vous signaler. Il n'est peut-être pas très neuf, mais il est assez original. Le matin, en entrant en classe, le maître remet au premier élève de la division supérieure un sou marqué d'une croix faite au couteau, ou tout autre signe permettant de le reconnaître. Ce sou s'appelle le *signe*. Il s'agit pour le possesseur, pour le *signeur*, comme disent les élèves, de se débarrasser du sou en le donnant à un autre élève qu'il aura surpris *prononçant seulement un mot de patois* (1).

Un instituteur du même pays emploie un moyen

(1) *Correspondance générale de l'instruction publique primaire*, 5 octobre 1893.

plus radical ; le *signe* lui paraît à la fois trop doux et pas assez conforme à la bonne justice distributive :

Je me suis pris à réfléchir, dit-il, au sujet de ce procédé ; je reconnais qu'il stimule les élèves, et, cependant, je ne me suis pas décidé encore à l'employer. C'est que je lui trouve, à côté de certains avantages, un inconvénient qui me semble assez grave : sur dix enfants, je suppose, qui ont été surpris à parler patois dans la journée, seul, le dernier est puni. N'y a-t-il pas là une injustice? J'ai préféré jusqu'ici punir tous ceux qui se laissent prendre, et je suis heureux de les voir en général peu nombreux (1).

Et ici nous ne voyons que le règlement, nous ne voyons que les brimades et les punitions avouées : mais cela indique un état d'esprit qui se traduit en général par mille détails, réprimandes, moqueries, dédain, dont est l'objet le petit paysan qui a le tort de parler la langue de son père et de sa mère. « Toi, mon garçon, tu ne feras jamais qu'un laboureur ! » Combien de fois cette parole navrante a-t-elle été prononcée dans une école primaire?

Il y a des exceptions. Elles sont encore peu nombreuses. Toutefois suffisent-elles à indiquer certains points de résistance qu'il ne faut pas négliger. Ainsi, en Lot-et-Garonne M. Emmanuel Boudon, et en Tarn-et-Garonne M. Antonin Perbosc, tous deux instituteurs de l'État, ont appliqué plus ou moins complètement les méthodes bilingues ; dans le Gers, dans le Gard, on signale des essais du même genre. A certains moments, comme nous l'avons dit plus haut, il y eut un véritable élan dans les écoles provençales, où près de 5 000 élèves reçurent les bienfaits du savianisme ; mais la région dans laquelle le gouvernement semble avoir laissé jusqu'ici le plus de liberté à la langue d'oc, c'est le Béarn.

Le regretté Adrien Planté, ancien député et maire d'Orthez, *cabiscoù* ou président des félibres de cette

(1) *Ibid.*, lettre de J. Manuel, instituteur aux Sanières (Hautes-Alpes).

province, arriva, il y a déjà quelques années, à faire admettre par les inspecteurs d'académie et les conseils départementaux de l'Instruction publique, l'usage du parler local comme moyen de mieux apprendre le français. Mais cette permission eût été insuffisante, ; les fidèles de nos vieux dialectes, groupés dans l'« école › ou association de Gaston-Phébus, n'avaient redoubl d'efforts pour engager individuellement les instituteurs à entrer dans une voie aussi nouvelle, pour doter toutes les classes de livres bilingues, pour soutenir cette campagne scolaire d'une série de conférences régionalistes, pour organiser des concours, récompenser les élèves, et aussi leurs professeurs. L'œuvre, comme on le voit, est immense ; et l'initiative privée réussira difficilement à l'achever.

Aussi, faudrait-il davantage. Là-dessus, je crois bien que tous les vrais régionalistes sont d'accord. Voilà longtemps qu'à tous les congrès, aux quatre coins de la France, ils émettent des vœux qui sont toujours demeurés platoniques. Cependant, leur propagande continue. Elle s'affirme par la presse, par des enquêtes comme celle que Savinien organisa et dont la revue *Occitania* fit connaître les résultats, enfin par des démarches actives auprès des députés des diverses régions et des divers groupes politiques.

Voici les trois points qui sont en cause et sur lesquels porte tout l'effort :

1º Que la loi admette qu'on puisse se servir de l'idiome local pour enseigner le français ;

2º Que la langue locale soit inscrite dans le programme du certificat et du brevet ;

3º Qu'on accorde quelques points supplémentaires aux élèves qui feront preuve de savoir en version.

Sans se lasser, le bon M. Lhermite, paisible et doux, persévérant et laborieux, a répété à tous les vents ces trois articles de son programme minimum. Sa méthode a depuis longtemps séduit les spécialistes ; pour

faire entrer dans les mœurs, il n'a reculé devant aucun labeur.

« L'instrument est prêt et a fait ses preuves, a-t-il dit au Congrès des Jurisconsultes catholiques, réuni à Valence sur des questions d'enseignement ; mais les programmes actuels, la formation incomplète des maîtres, l'inertie de ceux qui devraient prendre à cœur l'entreprise font que la routine reste maîtresse du terrain. »

Il nous reste à voir quels arguments cette routine peut opposer au savinianisme, et comment il peut en triompher.



Il n'est pas difficile de voir quels sont les arguments qui militent encore contre les méthodes saviniennes. L'esprit de la Convention a persisté, en somme, dans l'organisation actuelle de l'enseignement, et, s'il faut sourire de la satisfaction de ce ministre, qui, tirant sa montre, disait : « A cette heure, tous les écoliers de France composent en histoire et géographie », il est dangereux de combattre une exagération par une autre. L'unité du langage est certainement un des grands éléments de l'unité de la patrie, et ici il ne doit demeurer aucune équivoque. Les partisans sincères des méthodes saviniennes ne doivent nullement prêter le flanc à des déclamations faciles et sûres d'avance de leur succès.

La question a été fort bien précisée par M. Michel Bréal, dans le discours qu'il adressa aux instituteurs réunis en Sorbonne, lors de l'Exposition de 1878 :

Vous, continuez, leur disait-il, l'œuvre de nos grands ministres, de Richelieu ; vous continuez l'œuvre de la Convention ; vous êtes les représentants de l'unité française en ce qu'elle a de meilleur ; mais cette œuvre d'assimilation est aujourd'hui assez avancée pour qu'on puisse faire grâce à ce qui reste de diversités provinciales... Là où la chose est possible, je voudrais voir l'école s'appuyer sur les originalités

natives... Cela introduirait quelque différence entre les écoles des diverses régions. Mais je ne crois pas que nous devions avoir des écoles uniformes comme les gares de chemins de fer qui, tout le long de nos voies ferrées, présentent toujours le même aspect, et dont le modèle, toujours le même, a été expédié de Paris.

Ceci est parfaitement clair et raisonnable, et le but poursuivi ne cesse d'y apparaître sous son vrai jour patriotique. L'instruction, l'éducation des petits Français, tel est le but persévérant d'un éducateur comme le frère Savinien ; on ne peut mettre en doute sa bonne foi. En présence de la crise scolaire actuelle, qui peut méconnaître l'originalité séduisante du remède qu'il a proposé?

Léon de Berluc-Pérussis, l'érudit provençal, a fait remarquer avec juste raison, d'après les archives des communes et des notariats de son pays, que le nombre des illettrés était moindre au XVIIIe siècle que de nos jours : or, « les magisters de cette époque ne s'entretenaient qu'en provençal, avec leurs élèves ; c'est en provençal qu'ils leur expliquaient la grammaire, le catéchisme et les quatre règles. Ce procédé n'était point si mauvais, puisque, en 1789, presque tous les villageois provençaux savaient lire et calculer » (1).

Tout le monde, d'ailleurs, serait d'accord, sans doute, si des félibres ou des celtisants exagérés n'avaient brouillé parfois les cartes du jeu. Certains d'entre eux, nous ne l'ignorons pas, prétendent opposer la langue d'oc ou le breton au français, et poursuivent le rêve des Catalans ou des Flamingants. Maurice Barrès a parlé des « lézardes dans la maison ». Le comte de Lantivy, dans une série d'études fort intéressantes, a examiné certaines tendances du celtisme. Qui n'a entendu, dans un moment de lyrisme, quelque félibre ébaucher le plan d'un royaume ou d'une république du Midi, dont le centre géographique et même politique serait tantôt à Toulouse, tantôt en Avignon?

(1) De Berluc-Pérussis, *Savinien et ses précurseurs.*

Qui n'a entendu, un verre de cidre à la main, quelque breton déclarer que la langue française, à côté de celle des druides et des bardes, n'était qu'un informe patois?

Ce sont ces boutades, ces rêveries isolées, qui ont effrayé certaines personnalités ; elles ne devraient pas cependant les éloigner de la méthode bilingue, telle que nous l'avons exposée.

En effet, les Celtisants ou les félibres exagérés que nous venons d'évoquer n'ont pour elle aucune sympathie. Ils ne méprisent rien tant que le savinianisme ou ses adaptations « qui font de leur langue, disent-ils, la servante du français ». Pour eux, — ils sont très rares, mais leur violence fait qu'on les remarque, — il s'agit moins d'exalter le provençal ou le breton que de combattre le français ; et c'est dans le même esprit qu'ils ne peuvent souffrir les livres provinciaux qui contiennent une traduction en regard.

Les tenants du savinianisme n'ont rien de commun avec ces bonnes gens, qui lui ont justement déclaré la guerre et ne cessent de poursuivre de leurs épigrammes le frère Savinien, l'abbé Aurouze et tous les régionalistes qui n'oublient pas le mot fameux de Félix Gras :

J'aime mon village plus que ton village ;
J'aime ma Provence plus que ta province ;
J'aime la France plus que tout.

« Aimer la France plus que tout », voilà le mot que les vrais provincialistes n'oublient jamais : ne les confondons pas avec quelques exaltés dont les utopies n'ont aucune chance de réalisation en un pays aussi fortement cimenté que la France.

Ces chimères écartées, quels obstacles pouvons-nous rencontrer? Hé ! je le sais bien : des habitudes pédagogiques invétérées depuis plus d'un siècle, la gêne de compliquer les programmes déjà surchargés, la crainte d'introduire à l'école un élément nouveau qui

risque d'y prendre une trop grande place, l'ennui d'accepter une réforme qui semble le dernier cadeau aux petits enfants de France de ces maîtres religieux si vilainement proscrits... Il me semble que si l'on parcourt les ouvrages de Savinien, si on en expérimente l'application avec impartialité, on ne tardera pas à voit tomber tous ces obstacles-là.

*
* *

Quel sera donc l'avenir des méthodes saviniennes? Pour ma part, j'ai grande confiance en elles, si tout le monde se pénètre bien de ce qui fait leur essence : la réforme de l'enseignement du français par la réforme et l'épuration de l'idiome local. Sur ce terrain, elles peuvent rendre les plus grands services, et, malgré bien des difficultés que nous n'avons pas voulu passer sous silence, elles finiront tôt ou tard par être appliquées. Elles correspondent trop directement au mouvement régionaliste qui se manifeste partout pour ne pas exercer d'une manière ou d'une autre leur influence sur l'enseignement public.

A l'inauguration de la statue de Mistral, en Arles, M. Melchior de Vogüé disait : « Le drapeau français a trois couleurs ; pourquoi la poésie française n'aurait-elle pas plusieurs langages? » comme Villemain avait déclaré jadis : « La France est assez riche pour avoir deux littératures ».

Pour que s'épanouisse cette floraison variée de nos provinces, il faut que l'on parle de mieux en mieux la langue nationale, mais sans oublier la langue locale. Que serait l'œuvre de Mistral si la foule ne pouvait pas en acclamer les strophes comme en cette radieuse matinée de mai 1909? L'école, mieux comprise, nous gardera un état d'esprit qui constitue la force et la beauté de la patrie.

La nationalité française, que nous voulons exalter et défendre avant tout, est faite des nationalités

provinciales. Un enseignement pénétré de cette pensée fera connaître et aimer aux enfants celle qui est la leur ; il les rapprochera de leur passé, de leur langue, de leurs ancêtres. Plus de psittacisme ni de verbalisme. Ne nous trompons point sur les mots. Un pan de mur écroulé, un donjon en ruines, un cimetière, un coin de ciel bleu, un clocher sonore, une vieille chanson populaire qui traîne au loin sur les champs, voilà la patrie... Nous la sentons. Nous la touchons. Ceux qui nous ont précédés, l'ont aimée, l'ont servie. Mais, comme nous aussi, ils ont aimé et servi la France maternelle, qui combina merveilleusement leurs qualités et leurs défauts avec ceux de ses autres enfants.

Voilà ce que la pédagogie régionaliste peut faire comprendre aux jeunes générations. Par elle, l'homme n'est plus un être isolé, livré au hasard. Il se sent le prolongement d'une race qui sut travailler efficacement à l'épopée française parce que justement elle demeura fidèle à son tempérament, à ses aptitudes naturelles, à son ciel et à ses lois.

On dira peut-être que c'est voir de bien grandes choses dans une série de livres scolaires. Mais est-ce que, par hasard, ces humbles manuels, bienfaisants ou redoutables, ne recèlent pas notre avenir?

L'ABBÉ JEAN BARTHÈS

Non loin de Toulouse, au long de la belle vallée de l'Ariège, que ferment les Pyrénées plus proches et plus bleues, au flanc d'une colline qui monte presque à pic au-dessus des peupliers, s'étale le village de Venerque. Son clocher roman, couronnant la masse crénelée de l'église, attire tout de suite le voyageur artiste : il grimpe à travers les ruelles, il voit les routes fuir, élégantes et gracieuses, les boutiques s'ouvrir, la halle et la placette se montrer hospitalières : c'est un petit coin délicieux du pays toulousain. C'est là que, vingt-cinq ans, a prêché, prié, rêvé, rimé, le plus charmant des curés de campagne.

L'abbé Jean Barthès est mort à cinquante-quatre ans, sans avoir atteint la très haute notoriété à laquelle il avait droit. Car il n'était pas seulement le spirituel rimeur qui sait tourner un toast pour le dîner de l'Adoration, ou qui, d'un joyeux récit, récrée ses collègues de la Conférence cantonale : c'était un artiste, et des meilleurs.

Mais un mépris délicat de la popularité, une incompréhension complète de ce qu'aurait bien pu être le moyen de se faire apprécier, l'éloignement instinctif de toute réclame, le goût profond de l'intimité, et la joie satisfaite de se savoir apprécié de quelques rares amis, ont dérobé au grand nombre la valeur réelle de l'abbé Barthès : vers la quarantaine seulement il aborda les concours des Jeux floraux et publia son premier livre.

En dix ans, sa vie littéraire fut épuisée ; mais elle nous a laissé de précieuses reliques, et à cette heure où, plus que jamais, semble-t-il, les catholiques recherchent la poésie saine, croyante, bien française, il faut revenir à ces petits livres : *Autour du Clocher, Reflets d'Évangile, Derniers Poèmes* (1), qui, vraiment, méritent mieux qu'une célébrité de province et que l'admiration de quelques lettrés.

Ceux qui avaient pu approcher le curé de Venerque ne s'y trompaient pas. Et François Coppée lui accorda, dès le premier abord, plus qu'une banale sympathie.

Il l'avait connu aux Jeux floraux, quand, en 1896, il était venu prononcer, à Toulouse, l'éloge traditionnel de Clémence Isaure. L'abbé Barthès, après de nombreux succès, avait obtenu les lettres de maîtrise, qui le faisaient le collègue, à ce point de vue, d'Émile Pouvillon et de Coppée. Pouvillon avait même voulu écrire — et de quelle façon ravissante ! — la préface du premier volume du bon prêtre ; et il ne manqua point d'amener à Venerque le poète des *Humbles* et du *Passant*.

Ils entrèrent dans ce presbytère que Pouvillon nous a décrit si bien, « avec l'accueil de ses corridors blancs, de ses galeries égayées de tableaux, de la salle à manger resplendissante de la candeur des linges et du vernis des faïences » ; ils aimèrent tout de suite cette maison, qui avait « une porte ouverte sur le sanctuaire et l'autre sur le sillon » ; ils admirèrent, tout auprès, le vieux clocher « robuste et simple, naïf et vénérable », qui s'érige entre la haute falaise de marne qui abrite le village de Venerque, et la Hize — une toute menue et candide riviérette dont le flot éternellement jeune offre un miroir ingénu à sa figure crénelée d'ancêtre barbare.

« C'était au printemps ; le soleil nouveau envelop-

(1) Tous ces volumes ont paru chez Lemerre.

pait les rudes assises de pierre et de brique du vieux monument ; des giroflées en fleurs, humbles créatures de Dieu, annonçaient, du haut des corniches en ruine, la venue de la saison heureuse, que célébraient plus bas, nichées aux solives du presbytère, les gazouillantes hirondelles. La première visite, en descendant de voiture, fut pour l'église, pour la châsse miraculeuse, un sarcophage du XIIIe siècle, en cuivre repoussé, orné de figures d'une gaucherie expressive, où reposent côte à côte en des sachets de soie décolorée » deux saints locaux, saint Phébade et sainte Alberte, « le vieil évêque et l'enfant martyre ».

Respectueux sous le recueillement que leur versaient les voûtes romanes, les trois maîtres ès Jeux floraux descendirent « vers le passé », soulevèrent d'une main émue « le linceul des légendes », respirèrent « le charme de l'autrefois, l'âme imprégnée aux murs des piétés anciennes ».

Puis on causa. L'intimité s'établit vite, et, quelque temps après, l'abbé Barthès pouvait adresser à Coppée ces vers pleins de présages :

Votre lit est drapé d'une riche courtine
Où, sur un fond d'étoffe ancienne, au ton passé,
Un vieux maître, parmi les fils d'or, a tissé
Un Christ de forme byzantine.

Vous, moineau de Paris que grise le printemps,
Le frisson des bois verts, un air de guitariste,
Pourquoi donc avez-vous mis ce visage triste
Aux plis de vos rideaux flottants ?

Certes, la draperie est de nuance exquise
Et d'un style très pur...

— Mais pourquoi, dans l'alcôve avez-vous suspendu
Ce Christ, si devant lui rien en vous ne tressaille
Et s'il vous cherche en vain à travers la broussaille,
Comme autrefois l'agneau perdu ?

Qu'importe ! laissez le penché sur votre couche !...

... Conservez-le toujours. Si vous ne priez pas,
Vous dont la foi s'éteint au vent du siècle, un prêtre
Priera de loin ce Christ brodé par un vieux maître,
Et lui demandera tout bas :

Qu'il vous fasse chrétien, lui qui vous fit poète,
Et que, dans un colloque intime, à deux genoux,
Vous l'adoriez, comme l'adore près de vous
Votre pieuse sœur Annette (1).

Est-il téméraire de penser que l'amitié de l'abbé Barthès, ses vers émouvants et ses prières ne furent pas tout à fait étrangers à la conversion de François Coppée?

De tous ces événements bien connus, leur sympathie mutuelle s'accrut encore, et, trois ans plus tard, en 1899, l'abbé ajouta un épilogue à son poème.

Son illustre ami était croyant, il le voulut apôtre. Reprenant l'ancien thème, il lui écrivait sur un ton plus intime encore :

Quand tu choisis, pour ta courtine, ce tissu,
Tu cédas à ton goût d'artiste et de poète ;
Mais le Christ, qui voulait un divin tête-à-tête,
Guidait ce choix à ton insu.

Enfin !... Il se pencha sur toi dans ton alcôve...

... Certe, ils te survivront tes beaux vers parnassiens,
La fraîcheur de lilas de tes premières rimes ;
Mais puisque tu cueillis la fleur des hautes cimes,
La fleur des sentiments chrétiens,

Offre-nous le parfum des célestes bruyères ;
Et, comme d'autres cœurs souffrent tes anciens maux,
Cher poète, apprends-leur, pour en guérir, les mots
Dont tu composes tes prières (1).

On sait si François Coppée a répondu à cette exhorta tion poétique et sacerdotale. Il en fut profondément touché, et c'est toujours avec une très haute estime

(1) *Reflets d'Évangile, le Christ de l'Alcôve*, I.
(1) *Ibid.*, II,

qu'il parlait de son pauvre collègue des Jeux floraux, qu'une mort prématurée enleva, au printemps de 1904.

Quelque temps avant la publication posthume des *Derniers Poèmes*, il nous faisait l'honneur de nous écrire la lettre suivante qui ne laisse aucun doute sur ses véritables sentiments à l'égard du poète disparu :

« Monsieur et cher confrère,

« J'ai lu avec émotion les poésies posthumes de l'abbé Jean Barthès que vous avez eu la bonne pensée de me communiquer en épreuves et dans lesquelles j'ai retrouvé l'inspiration si pure et l'art si délicat qui distinguent tous ses ouvrages.

« Ma rencontre avec l'abbé Barthès est un des meilleurs souvenirs que je garde de mon passage dans votre belle et noble ville de Toulouse. J'y venais pour honorer en quelques strophes la délicieuse légende de Clémence Isaure, comme l'a fait aussi — et mieux que moi — notre ami disparu ; et, parmi les écrivains et les poètes toulousains dont je reçus un si aimable accueil, je me sentis attiré par une sympathie toute particulière vers ce curé de campagne, si modeste, si simple, si cordial, qui, en me disant quelques-uns de ses vers, me prouva dès lors qu'il était un vrai poète et un parfait artiste.

« Depuis, j'ai lu tout ce qu'il a écrit. La foi religieuse s'y allie au sentiment de la nature, comme l'odeur de l'encens au parfum des fleurs qui ornent un autel. Dans ses derniers poèmes que viennent de recueillir ses amis, je reconnais son enthousiasme pour tout ce qui est beau, vrai et bon, je respire une fois de plus l'émanation de cette âme chrétienne.

« L'abbé Barthès nous a quittés trop tôt, Mais, tout en le regrettant, rappelons-nous qu'il fut un excellent prêtre de Jésus-Christ, qu'il exalta l'œuvre de Dieu en paroles harmonieuses, et consolons-nous par la

pensée qu'il est aujourd'hui dans le sein de Celui qu'il a si bien prié et chanté. »

Nous nous sommes attardés sur ces relations, car il nous semble que l'estime du poète de la *Bonne Souffrance,* manifestée de cette sorte, vaut bien des citations et bien des louanges. Elle accorde à l'abbé Barthès sa vraie place dans le mouvement littéraire contemporain.

Heureuse petite paroisse languedocienne, qui, pendant vingt-cinq ans, entoura, aima, vénéra un tel pasteur ! En un jour d'anniversaire, elle lui décerna des hommages publics, et lui offrit, en un enthousiasme digne d'Athènes, une plume d'or.

M. Alexandre Coutet, poète toulousain, qui fut son disciple et son ami — après avoir été son enfant de chœur — nous a laissé sur cette vie sacerdotale des notations admirables : il nous a montré son cher maître célébrant les offices, les grandes fêtes qu'il rendait si noblement solennelles, les « mois de Marie » si poétiques et si tendres, les obsèques où il prenait sincèrement mais discrètement part à la douleur commune, les mariages et les baptêmes qu'il célébrait avec gaieté, les processions de la Fête-Dieu, qui convenaient si bien à son âme fleurie et chantante...

Apprécié de critiques comme MM. Gabriel Aubray et J. Calvet, entouré de l'affection respectueuse d'une jeune école poétique, qui inscrivait toujours le presbytère de Venerque au premier rang de ses pèlerinages d'art, l'abbé Barthès a été emporté au moment où son nom dépassait le cercle des intimes : son âme délicate et sentimentale, brisée par des souffrances longuement subies en silence, avait usé son pauvre corps. Il mourut, le 18 avril 1904, à l'ombre du haut clocher de la Dalbade, qui avait sonné ses heures d'enfant et de jeune prêtre.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même : l'œil avait éteint sa flamme, le front s'était dégarni ; la

bouche, si spirituelle, n'avait plus la force de sourire...

Ah ! ne le revoyons pas ainsi, mais plutôt tel que nous l'a montré M. Coutet, au matin des Rogations, dirigeant la procession rurale, à travers les fleurs épanouies et les moissons naissantes ; à cette heure où, souriant aux présents naïfs, mêlant dans son allure simple et bénissante le prêtre et le poète, il semblait, radieux, dans la floraison de mai, conduire ses paroissiens en paradis !

Et puis, retrouvons-le dans ses livres. Comme lui disait son ami M. François Tresserre, un autre charmant poète :

C'est dans tes vers, ami, que nous irons chercher
Les paroles d'amour que t'apprit l'Evangile,
Les contes qui riaient à l'ombre du clocher.

Et nous dirons à tous ta grande âme loyale,
Ton besoin de semer d'étoiles l'âpre nuit,
Et ta gaieté, cueillie à la branche ancestrale,
Frais muscat conservé pour les hivers d'ennui.

Ton âme a parfumé la feuille de tes strophes
Et le temps vieillira sans faner leur beauté.
Quand ta rime a passé, traînant un bruit d'étoffes,
J'ai cru sentir ta robe errer à mon côté...



Prêtre extrêmement sympathique, âme d'artiste et de rêveur, esprit très vif d'humoriste, tel l'abbé Barthès nous apparaît dans les livres qu'il nous a laissés. *Autour du clocher*, *Reflets d'Évangile*, *Derniers Poèmes*, trois recueils que l'on peut facilement consulter, nous offriront de beaux exemples ; mais nous en trouverons aussi parmi quelques œuvres inédites ou réservées à un cercle d'amis.

Émile Pouvillon écrivait en tête de son premier livre :

Les fervents de la patrie languedocienne et de la muse familière goûter uodans l'œuvre de M. l'abbé Barthès le

charme de la vie simple et le parfum du terroir ; ceux qui estiment que la réalité n'a de valeur et d'intérêt qu'à la condition de se prolonger et de s'achever dans l'idéal y verront s'ouvrir, par delà l'horizon humain d'où ses stances prennent leur essor, l'horizon du monde mystique.

L'âme d'un pays à travers l'âme d'un prêtre. Ainsi essayerai-je de définir cette œuvre, où la croix, quand elle ne se trouve pas au premier plan et en pleine lumière, allonge son ombre suggestive sur chaque page.

N'est-ce pas exactement ce que nous inspirent ses *Vieilles chansons*?

... Dans les campagnes on n'entend
Que morceaux de café chantant,
Romances mièvres,
Ou répertoire graveleux
Que l'on fredonne au pas des bœufs
Du bout des lèvres.

Comme ces notes sonnent faux
Parmi vous, babil des oiseaux,
Rire de l'onde,
Qu'elles sonnent faux, dans les vents
Qui bercent des grands bois mouvants
La voix profonde !

Ce qui te convient, paysan,
C'est le refrain né de ton sang
Comme tes gerbes,
Les fabliaux, les contes bleus,
Rythmés aux rythmes onduleux
Des hautes herbes.

... Oui, chante comme tes anciens,
Les vieux Noëls languedociens
Et Notre-Dame.
Vieillis dans leur vieille maison,
Et, tout en gardant leur chanson,
Garde leur âme (1).

Jusque dans les effusions les plus simples, le prêtre et le poète se mariaient en lui ; et cela est très intéres-

(1) *Derniers poèmes.*

sant à constater dans ces vers inconnus du grand public que lui inspira l'anniversaire de Victor Hugo. Ce sont peut-être les derniers qu'il ait écrits. On sent que l'artiste aurait voulu quand même excuser, devant le prêtre, l'écrivain devenu révolutionnaire et anticlérical :

Tu fus un grand semeur d'ombres et de rayons,
Et, dans le vaste champ où tomba ta parole,
J'ai glané du bon grain parmi ton herbe folle,
J'ai respiré des fleurs du ciel sur tes sillons.

De tes hymnes chrétiens j'ai fait un bréviaire :
C'est mon missel doré, mon livre de chevet,
Et ces vers, qu'autrefois le poète rêvait,
Me servent, dans la nuit dévote, de prière...

A la même époque, M. Rostand, agenouillé dans la petite église espagnole d'Hernani, disait, en commémorant Hugo :

Et comme dans son œuvre énorme, on trouve tout,
Je prends quelques beaux vers, comme on choisit des [cierges,
Et je les fais brûler lentement (1)...

L'idée est la même : elle fut simultanée. Et le curé de Venerque terminait ainsi :

De la crypte où tu dors j'ai troublé le silence,
Et, sur le marbre noir où j'étais accoudé,
Songeant au Dieu vengeur, je me suis demandé
Ce qu'un beau vers chrétien pèse dans sa balance.

Et, dans l'espoir que Dieu t'aura fait bon accueil,
Pour ces hymnes pieux mêlés à tes blasphèmes,
J'ai pris le livre d'or de tes divins poèmes,
Et l'ai relu dévotement sur ton cercueil (2).

Cette citation suffirait, à défaut d'autres, pour montrer à quel point l'abbé Jean Barthès avait le

(1) E. ROSTAND, *Un soir à Hernani.*
(2) *A Victor Hugo,* vers inédits.

culte de l'art. Comme son ami Coppée, il ciselait avec amour le vers et la strophe ; il leur voulait, en latin décidé, une valeur plastique. Aussi avec quelle joie saluait-il dans l'œuvre de son compatriote Falguière la puissance souveraine du Lavigerie !

C'est un épisode qu'il faut rappeler dans cette vie si peu chargée. Lorsque, à Biskra, en 1900, on érigea la statue colossale du grand cardinal, on mit au concours une ode de circonstance. L'abbé Barthès, d'emblée, remporta le prix, et, dans cette émouvante cérémonie, ce fut sa soutane de prêtre français qui flotta au pied du monument ; ce fut sa voix méridionale, chaude, et bien timbrée, qui lança aux vents du désert de magnifiques strophes :

> Et voici que le sol s'est couvert d'oriflammes,
> Que, d'un frisson d'amour, ont tressailli les âmes,
> Comme les hauts palmiers aux brises de l'Atlas,
> Et que, pour ciseler ta figure d'évêque,
> Falguière a ramassé dans quelque cité grecque
> Le ciseau d'or de Phidias ! (1).

Le gouvernement français avait promis à l'auteur couronné les palmes académiques ; quand on sut que c'était un « curé », on les réserva pour quelque instituteur ; mais, par une ironie délicieuse, l'abbé obtint le Nicham-Iftikar !

Le poète sut en sourire, car c'était un Gascon, de cette Gascogne empanachée qui court après la chimère, mais qui ne perd jamais sa bonne humeur.

Railleur et facétieux, il l'était — et, pendant longtemps, on s'obstina à ne le voir que sous cet aspect. Nous venons de montrer combien c'était injuste, et cependant il faut reconnaître que nos meilleurs fantaisistes peuvent le placer au premier rang d'entre eux. Combien de fois nous est-il arrivé, en assistant à nos séances récréatives d'œuvres catholiques, de déplorer de n'y voir pas les petits chefs-d'œuvre comiques du curé de

(1) *Ibid.*, Au cardinal Lavigeri

Venerque y remplacer tant de pauvretés pénibles, tant de basses bouffonneries ! L'abbé Barthès, c'est vrai, s'est abaissé à écrire des monologues — mais dans quel style, avec quelle verve ! Il fait tout de suite penser à Banville.

Voici, par exemple, *la Découverte.* Un illustre archéologue a découvert une sorte de tête enfouie sous le sol pierreux. Il n'en dort plus :

Seuls, les Buffons du document,
Les passionnés du fragment,
Les fouilleurs de marne et d'argile,
Savent, pour l'avoir éprouvé,
Le charme que l'on peut trouver
Dans l'intimité d'un fossile.

Les collègues du savant attendent impatiemment le résultat de ses recherches, et le jour où, dans l'amphithéâtre, ils la palperont enfin, cette tête antédiluvienne. Et ce beau jour est venu : ces messieurs hochent leur tête grave, méditent, proposent d'impossibles hypothèses : Léviathan ou Béhémoth. — Mais l'empailleur arrive, et dit tout simplement, avec son gros bon sens :

Ça? c'est une tête de vache (1).

Et *le Monument historique*? C'est lui qui révéla l'abbé Barthès au public méridional.

Le vieux clocher paroissial allait s'effondrer, et, de six mois en six mois, les diverses administrations compétentes prenaient des mesures — officielles et théoriques — pour le réparer. Jusqu'à l'inspecteur des beaux-arts qui débarqua dans le village et s'émerveilla du « vieil édifice classé », promettant un rapport favorable, qui, six mois après, venait d'éclore, quand, vous le devinez :

(1) *Derniers poèmes* : *la Découverte.*

Mais dans la nuit, nuit calme et douce,
Sans que la brise ait effleuré
De son front les touffes de mousse,
Le monument s'est effondré.

Notre architecte nous engage
Vivement, à nous adresser
Au ministre : l'avis est sage,
— Et nous allons recommencer (1).

On a aussi beaucoup applaudi *la Bourriche* — une bourriche d'huîtres, dont une « personne du sexe » a fait cadeau à un couvent de Carmes déchaux. Après une vive discussion, les moines se décident à consommer ce mets luxueux :

Un plat d'huîtres est un plat maigre :
Donc, notre règle le permet.

Et l'on donne des ordres en conséquence au cuisinier Stapin :

C'était une de ces natures
Simples, sans malice et sans fiel,
Qui poussent au fond des clôtures,
Et s'en vont doucement au ciel.

Le lendemain, ce béat Stapin accourt, la figure rissolée et les mains rôties ; quand on réclame les huîtres, après les pois chiches traditionnels, il dit : « Ce n'est pas cuit. » Le malheureux les avait poussées activement, feu dessus, feu dessous !

Et le prieur tire la moralité de l'historiette :

Laissons au monde ses bourriches...
Mais quant à nous, fils du Carmel,
Mortifions-nous pour le ciel !
— Stapin, repassez les pois chiches (2).

Après mille fantaisies de ce genre, toujours d'un goût parfait et d'une adresse prosodique remarquable,

(1) *Autour du Clocher, le Monument historique.*
(2) *Ibid., La Bourriche.*

nous retrouverons cet idéal cuisinier de couvent dans *le Péché de Stapin*, qui rappelle un des plus jolis contes de Daudet.

Stapin n'avait pu résister à l'attrayante saveur du vieux Graves qu'il allait au cellier quérir pour les repas de fête de la communauté. Alors, le prieur, pour sauver le Frater de la tentation, lui enjoint de chanter le *Libera* tout le temps qu'il passera à la cave. Tout va bien. Le prieur rit dans sa barbe.

> Soudain la voix plus éclatante
> Lance ces mots : *Pater noster*,
> Et s'arrête. — C'est la rubrique.

Fatale rubrique ! Le silence s'éternise. Stapin ne reprend plus son chant. Et le prieur s'élance à son secours.

> Il courut trop tard, dit l'histoire,
> Pour achever le *Requiem*,
> Stapin s'étant remis à boire
> Au *ne nos inducas in tentationem* (1).

Il fallait entendre l'abbé Barthès détailler cela, en artiste consommé, l'air sérieux, le geste rare et sobre, dans son petit salon de Venerque, ou au dessert d'un déjeuner de poètes. C'était une joie sans ombre, un bon rire sans arrière-goût.

Et cependant, il fut autre chose et mieux qu'un humoriste ! Nous avons essayé de le prouver, de le montrer. Quand il s'est analysé lui-même, ce n'a jamais été au milieu des traits d'esprit. Ce causeur étincelant était, au fond, un mélancolique ; et sa mort a révélé que lui, non plus, dans ses sonnets de tristesse mystique, « il n'avait pas fait de littérature »... Voici, en terminant ses *Reflets d'Évangile*, comment il s'est défini :

(1) *Derniers poèmes : le Péché de Stàpin.*

Au chevet de l'abside un artiste inconnu
A scellé sous le cintre aux nervures de pierre
Un vitrail. On y voit une sainte en prière
Qui foule des fleurs de rêve sous son pied nu.

C'est une grisaille — où le soleil n'est venu
Jamais étoiler d'or les fleurs de la verrière,
Où jamais, sous une caresse de lumière,
N'a tressailli la Vierge au regard ingénu.

Mais quand l'autel s'éclaire, aux baisers de la flamme,
Dans ses mailles de plomb le cristal prend une âme,
Et si du bercement rythmé de l'encensoir

Une mince vapeur l'effleure, il s'opalise
Comme un ciel qui s'endort dans la brume du soir.
— Et ma vie est pareille à ce vitrail d'église (1).

Où trouver une plus délicate définition de la vie sacerdotale? Et vraiment, en laissant de côté, comme pures *galéjades* entre confrères, tous ses petits contes en vers, ne peut-on pas dire que l'abbé Jean Barthès, avant l'abbé Louis Le Cardonnel, et comme lui, a su merveilleusement réaliser

Cette antique union du poète et du prêtre,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés? (2).

(1) *Reflet d'Évangile, le Vitrail.*
(2) Louis Le Cardonnel, *Poèmes, Épilogue.*

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Il est des renommées qui grandissent et s'affirment par le temps, tandis que de bruyantes célébrités déclinent. Maurice et Eugénie de Guérin, l'un discuté et incompris, l'autre parfaitement insoupçonnée, n'ont cessé de monter vers la gloire, et chaque jour davantage, semble-t-il, le frère et la sœur s'imposent à l'attention.

Ce fut d'abord pour Maurice le coup de clairon retentissant et faux de George Sand, dans la *Revue des Deux Mondes*, cet article panthéiste qui affligea si fort la pieuse sœur aînée qui avait vu mourir l'auteur du *Centaure* le crucifix sur les lèvres ; ce fut ensuite pour Eugénie, après la publication posthume du fameux *Journal* par Trébutien, l'annonce solennelle de Lamartine dans ces *Entretiens familiers de littérature* qui jetèrent aussi pour la première fois au monde le nom de Frédéric Mistral. Désormais, l'élite était fixée. Toutes les jeunes filles à l'âme pure et à l'austère destinée rêvèrent d'écrire aussi leur journal. La littérature catholique féminine comptait un nom de plus sur la liste où elle avait inscrit déjà Mme Swetchine et Mme Augustus Craven. Saluée à la fois par Veuillot et Barbey d'Aurevilly, la « pauvre demoiselle » endormie au cimetière d'Andillac jouissait à la fois du rare privilège d'enchanter les âmes naïves et de séduire les lettrés.

Maurice était moins unanimement accepté. Lama-r

tine avait dit de ses œuvres avec sa désinvolture habituelle de grand seigneur :

Il n'y a, selon nous, rien de supérieur, rien même de digne d'une sérieuse attention dans tout cela.

Quelques lettres où l'on retrouve un peu de l'âme de sa sœur, et un essai intitulé *le Centaure*, déclamation de rhétorique qui ne mérite pas le bruit qu'on en a fait et qui est tombée vite de ce piédestal de complaisance dans le juste oubli qui lui était dû : voilà tout, quant au prodigieux talent qu'on attribuait à ce jeune homme (1).

Comme Eugénie eût été blessée de cette tranchante appréciation ! Elle était cruelle, elle était injuste : nous savons bien, maintenant, que son amour fraternel avait raison.

Elle-même, d'ailleurs, devait connaître la critique. Si le romantisme finissant la célébra, — peut-être à l'excès, — ni l'école parnassienne ni surtout le naturalisme ne devaient la comprendre. Aux adeptes de l'art pour l'art, aux disciples de Flaubert, aux habitués des soirées de Médan, que pouvait dire cette littérature d'âme, cette prose blanche, cette rêverie très simple de jeune fille qui écrit sans s'en douter? Quand Huysmans, sous le pseudonyme de Des Esseintes, aborda l'étude des lettres catholiques contemporaines, il lui décocha sans respect une de ses plus vives boutades. Il déclara que son héros était incapable de goûter le *Journal* et les *Lettres*.

Il avait inutilement tenté de comprendre les délices de ces ouvrages où l'on découvre des récits tels que ceux-ci : « J'ai suspendu, ce matin, à côté du lit de papa, une croix qu'une petite fille lui donna hier ». « Nous sommes invitées, Mimi et moi, à assister, demain, chez M. Roquiers, à la bénédiction d'une cloche ; cette course ne me déplaît pas » ; où l'on relève des événements de cette importance : « Je viens de suspendre à mon cou une médaille de la Sainte Vierge que Louise m'a envoyée, pour préservatif du choléra »; de la poésie de ce genre : « O le beau rayon de lune qui vient de tomber sur l'Évangile que je lisais ! » enfin, des observations aussi

(1) *Cours familier de littérature*, entretien 88, p. 297.

pénétrantes et aussi fines que celles-ci : « Quand je vois passer devant une croix un homme qui se signe ou ôte son chapeau, je me dis : « Voilà un chrétien qui passe » (1).

Évidemment, le disciple de Baudelaire, le chercheur de mots rares et de sensations inédites qu'était des Esseintes, ne pouvait pas goûter la grâce candide de la châtelaine du Cayla ; et je gagerais bien que Durtal, converti, vieilli, incliné à plus de compréhension et de sympathie, devait trouver encore la littérature d'Eugénie de Guérin un peu fade et pas assez compliquée...

Il semble qu'auprès des artistes, Maurice soit revenu en honneur le premier. Les naturistes, il y a vingt ans, le nommèrent parmi leurs maîtres : Eugénie en tira un regain de faveur. Des écrivains amoureux de la simplicité, tendrement émus par les figures un peu surannées, attentifs à rechercher ce que les plus humbles existences peuvent contenir de charme et de beauté, MM. Francis Jammes et Edmond Pilon, l'annoncèrent à la jeune littérature. On découvrit que les historiettes tant raillées par Huysmans ne devaient pas être isolées de l'ensemble, de la vie résignée, mélancolique, pleine d'aspirations célestes de leur auteur, du décor modeste et quotidien où cette vie déroulait ses jours monotones et sans péripéties. On aima Eugénie de Guérin, sans trop l'avoir lue, comme on aimait la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre ou la Clara d'Ellébeuse de Francis Jammes.

Désormais, tout le monde était conquis. Dans un livre définitif, M. Abel Lefranc a clarifié toutes les questions qui ennuageaient encore la physionomie de l'auteur du *Centaure* (2), et M. Ernest Gaubert, en une anthologie excellente précédée d'une introduction fort précise, a mis à la portée de tous l'œuvre du frère et de la sœur (3). Enfin, M. Ernest Zyromski, dans

(1) *A Rebours*, p. 195.
(2) *Maurice de Guérin*, par Abel Lefranc. Paris, Champion.
(3) *Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin*, avec une

un double ouvrage tout récent, a mêlé à leur âme tous les nobles élans de la sienne (1). On a voulu de toutes parts suivre les traces de ce couple fraternel, envolé avant le succès. On a recherché leurs papiers et leurs lettres. On a suivi Maurice dans la solitude de la Chênaie... Pour moi, avec l'orgueilleuse piété d'un compatriote, je préfère me rendre à ce château du Cayla, où il est né, où il est mort, à ce petit cimetière d'Andillac où il repose auprès de sa sœur, dans l'agreste nature qu'il aimait tant, à l'ombre de la croix qui régna sur son lit funèbre comme sur son berceau.

Où peut-on mieux honorer les morts que dans les lieux où ils vécurent? Celui-là peut-être qui ignore la Bretagne ne comprendra jamais pleinement Chateaubriand ; celui qui n'a jamais vu le Rhône et la Camargue, qui n'a jamais entendu les cloches d'Avignon, hésitera devant Mistral. Pour lire avec plus d'attendrissement Maurice et Eugénie de Guérin, il faut avoir vu les humbles collines tarnaises arrondir leurs croupes et creuser leurs douces vallées, sans éclat, sans violence, sans splendeur.

Le Cayla, en effet, n'est pas un château légendaire. Lamartine, jadis, sans se préoccuper des précisions, insouciant comme un grand lyrique qu'il était, le plaçait n'importe où, « dans cette région de la vieille France située entre le Midi et l'Ouest, derrière le Périgord, près de la Charente, non loin de l'Océan » ! Avec cela, les bonnes gens étaient fixés. Cependant, en y regardant de près, le poète d'*Elvire* aurait vu que, dans ses *Lettres*, Eugénie parle fréquemment d'Albi, du Tarn, de Gaillac, toutes choses que, malgré son dédain de la géographie, le candidat aux destinées de la

introduction biographique et critique, et des notes bibliographiques, par ERNEST GAUBERT. Nouvelle Librairie nationale, Paris.

(1) E. ZYROMSKI, *Maurice de Guérin. Eugénie de Guérin*, 2 vol. Paris, Armand Colin.

France ne devait pas placer dans la Dordogne ou les Deux-Sèvres. Mais bien plus que tout cela, il avait été certainement frappé par le départ de Pierril, « s'en allant avec son petit cochon pour chercher des truffes »... Des truffes ? Il ne pouvait y en avoir qu'en Périgord !

Voilà pourquoi, pendant quarante ou cinquante ans, le Cayla a été enlevé aux Languedociens ; pourquoi, dans sa première édition des *Portraits français*, M. Edmond Pilon en a fait un château périgourdin et a envoyé Maurice commencer ses études dans un petit séminaire de Cahuzac, qui n'a, je crois bien, jamais existé, alors que le frère d'Eugénie a étudié le rudiment au petit séminaire de Toulouse, ce que tout le monde sait aujourd'hui.

C'était, d'ailleurs, tout naturel. Le Cayla est à une cinquantaine de kilomètres de la ville de Clémence Isaure, tout au plus ; et, par la route, le trajet devait être plus direct qu'à travers les méandres du chemin de fer.

Aujourd'hui, Gaillac et Cahuzac-sur-Vère s'atteignent facilement par la voie ferrée (1). De la petite station de Cahuzac, tassée dans le soleil et la poussière, sur un paysage médiocre, un omnibus primitif peut servir à conduire les visiteurs jusqu'au château du Cayla, distant de six à sept kilomètres. Mais le mieux est de faire le trajet à pied pour se familiariser avec le pays d'Eugénie de Guérin.

En sortant de Cahuzac, qui n'est qu'un village méridional, avec son éparpillement de maisons, ses jardins à claire-voie, ses cours ouvertes, ses constructions en brique quelquefois cuite et plus souvent crue, nous descendons une côte rapide et nous suivons, dans le fond de la vallée, le ruisseau d'Andillac qui va nous mener au Cayla. Dans ces derniers obscurs prolongements des Cévennes que continuent les ondulations de l'Albigeois, les horizons sont étroits et bornés ; de mul-

(1) Il suffit de prendre à Toulouse le train de Paris par Capdenac qui y mène directement.

tiples combes se creusent un peu partout, que couronnent des bouquets de chênes, que dessinent en bas des files bien alignées de peupliers italiens ; à droite, à gauche, la vue est arrêtée par de petites collines, et rien n'ouvre à l'âme de larges aperçus. L'aspect est un peu sauvage ; des pierrailles jettent par-ci, par-là sur le sol des teintes blanchâtres qui réverbèrent l'éclat aveuglant du jour. On sent qu'on n'est pas loin des causses où ont si souvent dialogué, selon le mode antique, les pâtres de Pouvillon et de François Fabié.

Humble et tranquille vallée ! C'est par là que M. de Guérin passait dans sa bonne vieille voiture, quand il allait à Gaillac, cette capitale ! Ce défilé paisible et isolé suffit à nous séparer du reste du monde, à créer pour Eugénie de Guérin, comme l'a dit un de ses compatriotes, « un site solitaire sans être désert, mystérieux sans être secret, mélancolique sans être triste, également éloigné du mont et de la plaine, de la lande et de la forêt, accessible aux échos affaiblis du monde et fermé à ses bruits quotidiens ».

Et, tout à coup, sur la hauteur, un clocher, un clocher octogonal, aux fenêtres en mitre, à la flèche aiguë, tel qu'on les construit dans tout le pays, sur le modèle des Jacobins de Toulouse... J'arrive à Andillac.

Que de souvenirs se lèvent à chaque pas, dans l'unique rue de ce petit village, bâti, lui aussi, sur la pierraille ! Nous allons droit à l'église qui fut le lieu de pèlerinage le plus fréquent de la douce esseulée du Cayla... N'est-ce pas là qu'elle est venue porter ses rêves d'enfant et de jeune fille, l'offrande de son sacrifice, son renoncement à la vie, ses prières ardentes pour Maurice, prières exaucées enfin puisqu'il est mort, non dans le désespoir de sa vie brisée, mais dans la paix de sa foi reconquise? N'est-ce pas là qu'on l'a portée, la dernière fois, au chant des psaumes campagnards, alors que, pour elle, comme le dit Edmond Pilon, « le chemin de Cahuzac avait donné ses aubépines et le jardin du Cayla ses primevères »? N'est-ce

pas là que, sous le souffle de Dieu, celle qui aurait pu n'être qu'une vieille fille provinciale, à l'âme aigrie et aux désirs mesquins, a fleuri comme un beau lis et ne s'est jamais fanée?

Oui, le lieu est exactement le même : mais l'édifice a été reconstruit par M. Mazuc de Guérin, gendre d'Erembert, et par conséquent neveu par alliance d'Eugénie. La vieille église, étroite et sombre, « fraîche comme un puits l'été, chaude comme un nid l'hiver », était d'une pauvreté lamentable ; elle menaçait ruine ; il a fallu l'englober dans des murs nouveaux qui l'ont arrachée à notre souvenir.

Sortons dans le cimetière. Dans le clocher seulement, une rosace nous montrerait le frère et la sœur coloriés ingénument sous le fameux marronnier. Nous retrouverons plus loin ce souvenir.

Voici les tombes paysannes, groupées en troupeau à l'ombre de l'église ; parmi elles, au-dessus d'elles, un seul monument, appuyé, entre deux contreforts, au mur même de la nef : la sépulture où dorment, enfin réunis, les membres de la vieille famille des Guérin.

Autour de l'obélisque de pierre que surmonte une croix, autour de la dalle funéraire gardée par quatre bornes que relient des chaînes, les cyprès jettent leur ombre raide et noire. On se jette à genoux parmi les herbes folles un peu roussies par l'été albigeois. On tâche de rejoindre par la prière les chrétiens de vieille souche qui ont été couchés là, qui sont allés reposer dans la terre que leurs aïeux avaient défendue, aimée, illustrée depuis des siècles.

> Les chroniques de notre famille, écrivait Eugénie, la disent de race vénitienne. On la trouve établie en France au commencement du IXe siècle.

Et je songe qu'ils doivent être fiers de leurs derniers descendants, l'évêque de Senlis, le chancelier de France qui présidait aux conseils de Blanche de Castille, et les grands-maîtres de Malte, et le troubadour qui floris-

sait à la cour d'Adélaïde de Toulouse. Par-dessus le mur bas, où se tordent pourpiers et capillaires, le vent me vient des collines proches, de toute cette région infiniment accidentée, qui moutonne par étages jusqu'à l'estuaire où s'étreindront le Tarn et la Garonne. Voilà donc où a fini de vivre une race longtemps liée à ce sol, lorsque la Révolution l'eut déracinée, brisée, épuisée par la misère et l'infortune ! Et je déchiffre l'inscription de l'obélisque, dont certaines parties ont été rongées par la mousse :

A la mémoire
de
MAURICE DE GUÉRIN,
par les soins
de sa veuve
et
de sa sœur Eugénie,
après qu'il se fut éteint
dans leurs bras,
à la fleur de son âge.

Au-dessous, sur le socle, les noms se pressent. Maurice a été vite rejoint dans la tombe :

Ici reposent
JOSEPH DE GUÉRIN, *né en* 17...
ancien maire d'Andillac,
EREMBERT, MAURICE, EUGÉNIE, MARIE,
ses enfants
et son arrière petit-fils,
MAURICE MAZUC DE GUÉRIN DU CAYLA.

Puis, enfin, en grosses lettres déjà usées, sur la dalle, comme pour rappeler encore la perte principale et le deuil du génie :

Ici repose
MAURICE DE GUÉRIN DU CAYLA,
décédé à l'âge de...
P. P. L.

Et tandis que nous demeurons là, à contempler ce lieu funèbre qu'écrase de sa chaleur et de sa splendeur

tout l'été environnant, une phrase du *Journal* nous revient en mémoire :

Revu à Andillac cette tombe toute verdoyante d'herbe. Comme c'est venu vite, ces plantes ! Comme la vie se hâte sur la mort et que c'est triste à notre vue ! Que ce serait désolant sans la foi qui nous dit que nous devons renaître, sortir de ces cimetières où nous semblons disparus ! (1).

Nous sommes maintenant sur la route du Cayla. Chemin émouvant, qui suit une sorte de crête entre deux petites vallées, celle de la Vère et celle du ruisseau ; il descend à travers des iris. Côtes montées et descendues, horizons étroits qui se déplacent, avec leurs arbres nombreux et maigres, ornières poussiéreuses et cailloutées. C'est ici que passait Eugénie si souvent, quand elle se rendait à l'église, toute seule pendant la semaine, avec toute la paroisse le dimanche, quand elle rencontrait les braves paysans dans leur habits de fête, et qu'elle recevait des *adisias* de tous les côtés. Nous nous hâterons vers le but de notre pèlerinage : nous laisserons rapidement défiler devant nous la croix de pierre, très ancienne, où elle a souvent prié pour Maurice, et la garenne de Sept-Fonts et les proches hameaux, devinés à travers les bouquets de bois. Nous avons déjà aperçu la silhouette carrée du Cayla, avec sa tourelle, et nous ne voulons plus nous attarder en route. Tournant à gauche, nous avons plongé dans la vallée, rejoint la Vère dont les rives s'annoncent par leur procession de peupliers italiens, auxquels se mêlent des aubiers et des saules. Le chemin l'accompagne et serpente avec elle pendant près d'un kilomètre. Nous arrivons.

C'est par ici que le pauvre Maurice revint chez lui pour mourir :

Dans les premiers transports de sa joie, à la vue du Cayla, il serra la main d'Erembert qui se trouvait près de lui, il nous fit signe à tous comme d'une découverte, à moi qui n'eus

(1) *Journal*, 20 octobre 1839.

jamais moins d'émotion, de plaisir ! Je voyais tout tristement dans ce triste retour, jusqu'à ma sœur, jusqu'à mon père qui nous vinrent joindre à quelque peu de distance. Affligeante rencontre ! Mon père fut consterné ; Marie pleura en voyant Maurice... Lui embrassa son père et sa sœur sans se montrer trop ému. Il semblait dans une sorte d'extase dès la première vue du château ; l'ébranlement qu'il en eut fut unique et dut épuiser toute sa faculté de sensation (1)...

Les romantiques, qui ne sont jamais venus au Cayla, se sont imaginé, à la faveur de ces détails dramatiques, un site pittoresque et montagneux, une route difficile, et, juchée sur des escarpements rocailleux, une terrasse, la fameuse terrasse où Maurice de Guérin vint agoniser et mourir. La réalité n'a rien de cette gravure romanesque : en face de nous, au sommet d'une pente assez douce où se déroule une prairie avec des arbres — chênes et peupliers — et que couronne un paisible potager paysan que dessinent quelques rosiers et des plates-bandes de buis, le manoir apparaît, grande bâtisse carrée, au toit de tuile rouge, aux larges fenêtres anciennes dont certaines ont conservé leur croisillon de pierre de jadis. Il a été retouché, embelli, augmenté d'un magnifique escalier à double volée qui grimpe jusqu'à la terrasse. Il n'a plus sa digne pauvreté d'autrefois. Déjà, du temps des Guérin, il avait subi des restaurations : n'importe ! c'est une gentilhommière qui n'eut jamais rien de romantique, mais qui respire le calme, la douceur, la sérénité dans le devoir, de notre vieille France provinciale. Comme l'a dit justement un de ses fervents, « elle fait songer à ces aïeules des anciens temps, damoiselles de bonne lignée, qui n'avaient pas un port de reine, mais qui avaient pourtant fière mine sous leurs coiffes blanches tuyautées »

Maintenant, en cherchant autour de nous, nous retrouverons facilement la place du marronnier défunt, le moulin, le lavoir qui vit parfois la douce et noble lavandière, le chêne du Téoulet, les allées et les

(1) *Journal*, 11 février 1840.

lacets qui nous mèneraient aux coteaux ensoleillés de Cahuzac ou aux derniers moutonnements de la forêt de la Grésigne, et, plus près, la ferme, avec ses volailles et ses chiens... Tout autour le vallon s'enfonce, s'arrondit, remplaçant le parc et unissant le pays tout entier à la vieille demeure. Rien n'est plus simple, rien n'est mieux « de chez nous ».

On n'entre pas par la terrasse. Une antique petite porte, encadrée dans le mur de lierre de la tour, s'ouvre sur l'autre façade.

La cuisine, grande et seigneuriale, est fort hospitalière. Son plafond à charpente, noirci par la fumée, nous fait songer aux longues veillées dont elle a été le théâtre, et sa haute cheminée à ces vastes repas communs que l'on y préparait : il n'y a plus les arbres entiers que l'on y brûlait, mais que de souvenirs déjà autour de nous, près de cet âtre éteint ! Je me penche vers la plaque du foyer : est-ce la même que celle dont Eugénie a salué l'installation?

Aujourd'hui, on a placé un âtre nouveau à la cuisine. Je viens d'y poser les pieds, et je marque ici cette sorte de consécration du foyer dont la pierre ne gardera point de trace.

C'est un événement ici que ce foyer, comme à peu près un nouvel autel dans une église. Chacun va le voir et se promet de passer de douces heures et une longue vie devant ce foyer de la maison (car il est à tous, maîtres et valets), mais qui sait?... (1).

Maîtres et valets ne sont plus là. Nous faisons un effort pour évoquer les tableaux familiers que le *Journal* a cités :

Il faut que je note en passant un excellent souper que nous venons de faire, papa, Mimi et moi, au coin du feu de la cuisine, avec de la soupe des domestiques, des pommes de terre bouillies, et un gâteau que je fis hier au four du pain ; nous n'avions pour serviteurs que nos chiens, Lion, Wolf et Trilby, qui léchaient les miettes. Tous nos gens sont à l'église.

(1) *Journal*, 7 mars 1835.

Ce repas au coin du feu, parmi chiens et chats, ce couvert mis sur les bûches, est chose charmante. Il n'y manquait que le chant du grillon et toi, pour compléter le charme (1).

D'ailleurs, cette cuisine a vu aussi des scènes tragiques. Avez-vous oublié que là l'horrible chatte grise a enlevé, un jour de deuil, un pauvre petit pigeon qu'Eugénie avait de son mieux réchauffé au coin du feu?

Cet événement et tous ceux du jour se sont passés à la cuisine ; c'est là que je fais demeure toute la matinée et une partie du soir, depuis que je suis sans Mimi. Il faut surveiller la cuisinière ; papa quelquefois descend, et je lui lis près du fourneau ou au coin du feu quelques morceaux des *Antiquités de l'Église anglo-saxonne.*

Lecture inattendue auprès du pot-au-feu ! Elle nous donne l'occasion de voir entrer en scène Pierril, le petit Pierril, que l'imagination populaire aujourd'hui, à Andillac et à Gaillac, nous représente vieux, ridé, cassé, à genoux auprès du mausolée d'Eugénie de Guérin :

Ce gros livre étonnait Pierril. *Qué de mouts aqui dedins* ! (2). Cet enfant est tout à fait drôle. Un soir, il me demanda si l'âme était immortelle ; puis, après, ce que c'était qu'un philosophe. Nous étions aux grandes questions, comme tu vois. Sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage et de savant :

— Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe.

Ce fut dit avec un air de naïveté et de franchise qui aurait pu flatter Socrate, mais qui me fit tant rire que mon sérieux de catéchiste s'en alla pour la soirée (3).

Ah ! cette cuisine ! On s'y occupait de choses bien graves, on y lisait des livres qui n'avaient qu'un rapport très lointain avec la *Cuisinière bourgeoise*:

Avec qui croirais-tu que j'étais, ce matin, au coin du feu de la cuisine? Avec Platon ; je n'osais pas le dire, mais il

(1) *Ibid.*, 15 avril, même année.
(2) Que de mots-là-dedans !
(3) *Journal*, 18 novembre 1834.

m'est tombé sous les yeux et j'ai voulu faire sa connaissance. Je n'en suis qu'aux premières pages. Il me semble admirable, ce Platon (1)...

Voilà Eugénie de Guérin devenant véritablement « philosophe ».

Mais aujourd'hui, on ne lit plus Platon dans la vieille cuisine enfumée. On ne s'y assemble plus comme jadis, et, dans cette grande salle vide, nous nous sentons bien seuls. Pour retrouver les hôtes disparus, il nous est nécessaire de pénétrer dans leurs propres appartements et de nous y recueillir.

La chambre de M. de Guérin, que Lamartine a décrite, d'après le *Journal*, n'a pas été conservée dans son état ancien. Mais le salon est bien tel que nous le connaissions déjà, ayant gardé de l'ancien régime, malgré l'émigration, quelques restes d'élégance : il y a encore cette belle glace vénitienne, ces fauteuils et ces chaises de tapisserie, qui formaient « le beau mobilier du Cayla ». Malheureusement, une lourde cheminée moderne nous représente encore le frère et la sœur sous le marronnier, comme nous les avait montrés la rosace de l'église d'Andillac. Cette matérialisation brutale va dissiper nos rêves dans la vaste pièce, si une gravure, du temps de la Restauration, ne venait nous émouvoir plus doucement.

C'est bien Mlle Eugénie de Guérin, avec ses bandeaux plats, son visage presque arrondi et fin pourtant ; c'est elle, agréable plus que jolie, grâce à ses yeux où se reflète son âme, à sa bouche où s'épanouit la bonté, au contour harmonieux et délicat de son visage ; c'est bien elle, avec sa petite robe simple, elle qu'on ne vit jamais, suivant le mot d'Edmond Pilon, « poser devant Devéria, les bras et les épaules nus, comme Elisa Mercœur ». Dans la solitude champêtre et chaude de ce vieux salon de province, elle semble continuer toujours sa discrète existence d'autrefois.

(1) *Journal*, même date.

Nous l'avons saluée. Silencieuse et douce, elle nous conduit. En sa compagnie, nous entrons dans la chambre de Maurice. Grande pièce assez vide, sauf une étagère où sont les livres du poète, sauf un lit dont je ne puis détacher mes yeux. C'est là qu'on le coucha, le 18 juillet 1839, à 10 heures du soir, tandis qu'Eugénie disait à Erembert :

— Il est bien faible, ce soir ; mais la poitrine est plus libre, la toux disparaît. Si nous pouvons aller au mois d'octobre, il sera sauvé.

Aller au mois d'octobre ! Il en avait pour une nuit.

La fenêtre est ouverte. La chambre est pleine du bourdonnement silencieux de l'été. Mais il semble maintenant que c'est la nuit, la nuit terrible que *Journal* a évoquée :

Quand le saint Viatique arriva, le malade se trouvait mieux ; ses yeux, rouverts, n'avaient pas cette fixité effrayante du matin, ni ses sens le même affaissement ; il parut moralement ravivé et en pleine jouissance de ses facultés tout le temps des saintes cérémonies. Il suivait tout de cœur, bien pieusement. Quand ce fut à l'Extrême-Onction, comme il ne sortait qu'une main, le prêtre ayant dit : « l'autre », il la présenta vivement. Il écouta de bien simples et touchantes paroles, et reçut le saint Viatique avec toute l'expression de la foi. Il vivait encore, il nous entendait, il choisit entre de l'eau et de la tisane qu'on lui offrait à boire, serra la main à M. le curé qui toujours lui parlait du ciel, colla ses lèvres à une croix que lui présentait sa femme, puis il s'affaiblit ; nous nous mîmes tous à le baiser, et lui à mourir.

Vendredi matin, 19 juillet 1839, à 11 h. 30. Onze jours après notre arrivée au Cayla. Huit mois après son mariage (1).

La grande chambre semble avoir gardé la stupeur de cette heure tragique. Elle est vide. Elle est abandonnée. On sent bien que Maurice n'y est rentré que pour expirer. Il en est sorti pour jamais.

Passons dans la chambrette voisine, où, tout au contraire, Eugénie a vécu si longtemps qu'elle paraît y demeurer encore.

(1) *Journal*, 11 février 1840.

La porte est étroite ; la chambre est petite, et meublée avec la plus grande simplicité, « un peu plus ornée que celle d'une servante ». Le plancher a été badigeonné à la chaux, et le papier peint de la tenture, malgré sa naïve prétention à l'archaïsme, laisse le visiteur un peu sceptique.

En face de la porte, un lit étroit, sans rideaux, en simple bois de noyer ; deux fauteuils, deux glaces, l'une au cadre Louis XV, l'autre au cadre Empire ; une planche, recouverte d'une étoffe jadis verte, supportant des objets de toilette ; au chevet du lit, et adossée au mur voisin, la table surmontée du pupitre en bois de rose sur lequel Eugénie écrivait, et au-dessus l'image de sainte Thérèse, sainte Thérèse qui avait veillé aussi sur la jeunesse de Maurice :

> Thérèse, mon amour, reine de ma cellule,
> Vous voyez bien souvent combien le front me brûle,
> Et, pécheur que je suis, qu'il m'arrive, le soir,
> De baisser devant vous mes yeux, de peur de voir
> Vos angéliques traits qui font rougir ma face.
> Car dans l'âme souvent telle chose se passe
> Qui fait que l'on n'a pas assez de ses deux mains
> Pour cacher son visage, et que des yeux sereins,
> Le ciel pur, la beauté de toute la nature,
> Une simple colombe à la blanche parure,
> Tout cela nous tourmente, et qu'on semble avoir peur
> De la douce innocence et de toute blancheur (1).

Ah ! certes, ce n'est pas Eugénie qui connut ces troubles de l'âme ; et pour chercher l'inspiration chrétienne, elle pouvait toujours lever vers l'image de la sainte un regard candide et pieux.

Nous regardons la table où elle écrivait, non point sans tapis, comme l'imaginait Lamartine, mais couverte d'une étoffe noire où l'encre a laissé des traces larges et nombreuses. Un registre y est déposé où les visiteurs, plus nombreux d'année en année, inscrivent leurs noms, et quelquefois des formules dépourvues de

(1) *Sainte Thérèse, de Gérard*, par MAURICE DE GUÉRIN.

simplicité. Et vraiment, le cadre est mesquin, étroit, peu propice aux belles rêveries. Il fallait, pour y trouver de hautes pensées, la jeune fille qui, sans se troubler, lisait à la cuisine Platon et saint Augustin. C'est là que l'on comprend le mieux le fameux « vœu de clôture au Cayla » : une chambre de demoiselle ? A peine une cellule.

Mais il y a la fenêtre, une petite fenêtre à un seul battant qui s'ouvre du côté de l'Est. Elle domine la pente des prairies, elle permet à la vue d'atteindre obliquement les plateaux arrondis qui ferment la vallée de la Vère. Par là, Eugénie a vu défiler tous les aspects des saisons, toute la féerie des diverses heures du jour : la lune se levant sur le hameau, la neige couvrant la campagne à perte de vue, le vent faisant tomber le grand chêne et le grand cerisier, l'aurore lui révélant tout à coup un aspect nouveau des choses, et l'invitant dans un éblouissement à faire sa prière du matin. Il faut s'accouder à cette fenêtre : tout ce que le *Journal* nous décrit de la nature a tenu à peu près dans ce petit cadre. Aussi ne lui reprochons pas de ne nous transmettre ni les enthousiasmes du *Centaure* ni les effusions lyriques de *Glaucus*. Quand Eugénie de Guérin sortait de sa chambrette, c'était pour vaquer aux soins du ménage, faire laver le linge à la Moulinasse, préparer les repas, surveiller le travail des gens, descendre au potager ou passer à la ferme, ou bien encore pour s'en aller à l'église d'Andillac, en visitant les pauvres et en priant Dieu. Mais la poésie de la nature, les variations infinies de la lumière et de l'air sur la trame toujours pareille des mêmes coteaux et des mêmes bosquets, elle ne l'a paisiblement sentie, elle n'a essayé de la dégager que devant sa fenêtre, quand elle levait les yeux de son pupitre, entre son chapelet, son crucifix et ses images de piété. Pour être un peu lointaines, déjà spiritualisées, ses impressions n'en sont pas moins sincères ; elle n'écrirait pas comme son frère, à vingt ans, que le paysage du Cayla est

[illegible] nouvel Eden, bijou de la nature,
[illegible] délicieux, poétique séjour,
[illegible] la nature et l'art se trompent tour à tour

[illegible] rêve

[illegible] murmure des eaux qui sans cesse soupire,
[illegible] mol frémissement des ailes du zéphyre (1)...

[illegible] Elle sait très bien écouter le berger qui chante [illegible] vieille langue d'oc, et le rossignol qui lui répond [illegible] chanson éternelle. Et les croquis qu'elle trace, [illegible] a toujours le modèle sous les yeux (2).

[illegible] la neige : cette blanche vue a quelque chose de [illegible] La boue, la terre nue me déplaisent, m'attristent [illegible] hui, je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds [illegible] oiseaux. Tout légèrement qu'ils se posent, ils laissent [illegible] petites traces qui font mille figures sur la neige (3)...

. . . .

[illegible] de matinée d'automne ! Un air transparent, un [illegible] radieusement calme, des nuages en [illegible] Midi, des nuages d'un éclat, d'une couleur [illegible] coton d'or sur un ciel bleu. C'était beau, c'était [illegible] !

. . . .

[illegible] irais tout à l'heure un petit paysage de ma chambre [illegible] nait le soleil levant. Que c'était joli ! Jamais je n'ai [illegible] plus bel effet de lumière sur le papier à travers des arbres [illegible] ture. C'était diaphane, transparent, c'était dommage [illegible] yeux, ce devait être vu par un peintre. Mais Dieu [illegible] pas le beau pour tout le monde ? Tous nos [illegible] ce matin pendant que je faisais ma prière (4).

[illegible] près la prière du matin, celle du soir :

[illegible] nuit sombre, mais c'est à écouter toujours les [illegible] ruisseau et un rossignol, rien qu'un, qui chante [illegible] chante dans cette obscurité. Comme cette musique [illegible] gne bien la prière du soir (5) !

(1) [illegible]URICE DE GUÉRIN, *Reliquiae*.
(2) [illegible]*rnal*, 20 novembre 1834.
(3) [illegible]*d.*, 20 octobre 1839.
(4) [illegible]*d.*, 12 mars 1836.
(5) [illegible]*d.*, 17 mai 1838, 10 heures du soir.

Nous sommes loin ici de la description méticuleuse des Parnassiens et des naturalistes. Un Théophile Gautier, un Flaubert, épris d'inédit, de rare et d'étrange, mépriseraient cette humble mélodie qui reprend indéfiniment le même thème. N'y a-t-il pas là cependant un art classique de la simplification, de la synthèse poétique, singulièrement élargi et humanisé par Lamartine, et dont nous retrouvons aujourd'hui l'écho dans les pages d'un Charles de Pomairols? Décidément, il est bon de méditer, près de cette étroite croisée.

On y devine aussi autre chose. Je m'étais demandé longtemps comment M[lle] de Guérin avait pu rester si indifférente à la couleur, à la beauté de sa province. Ce n'est point que ce morceau d'Albigeois, avec ses perpétuels moutonnements, sa terre crayeuse, ses arbres maigres, soit un éveilleur d'enthousiasmes : mais, tout auprès du Cayla, il y a Cordes, une extraordinaire petite acropole du moyen âge; il y a Albi, avec sa cathédrale de briques, la plus pure merveille de notre gothique méridional ; il y a enfin Toulouse qu'elle n'ignorait pas, où Maurice a poursuivi pendant six ans ses études au petit séminaire (1) et dont la vie intellectuelle et religieuse, les nobles édifices catholiques auraient dû l'attirer. Nous en trouvons peu de traces dans le *Journal.* Cordes n'y est nommé que grâce aux *échaudés* qu'on y fabrique, et Albi doit aussi sa mention, presque uniquement, à ses *gimblettes*... En passant, seulement, elle regrette de n'avoir pas visité Sainte-Cécile avec Chateaubriand :

M. de Chateaubriand a passé par ici, allant voir notre belle cathédrale d'Albi. Que j'aurais voulu voir le grand génie dans la grande église ! (2).

(1) Et non pas à Albi, comme a l'air de le dire M. Ernest Gaubert : « Après avoir quitté le séminaire de la vieille acropole albigeoise, Maurice, etc. » (*Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin* préface, p. 8).

(2) Lettre à M[me] la baronne de Maistre, 3 août 1838.

Il n'est pas nécessaire cependant d'être en compagnie d'un « grand génie » pour admirer et goûter ce chef-d'œuvre de l'art méridional ! Et parfois je me suis laissé aller à penser qu'Eugénie avait mérité d'avoir été si longtemps crue Périgourdine pour avoir si délibérément dédaigné le caractère particulier et les richesses de son pays.

La juger ainsi serait voir en elle une « femme de lettres » cherchant à tirer de la copie de ses moindres voyages, s'efforçant de traduire tous les aspects qui, de près ou de loin, viennent la frapper. Eugénie ne songeait même pas à écrire : la chambrette, la petite fenêtre, tout est là. Quand elle est revenue de quelque voyage à Toulouse, à Albi, en Touraine, à Paris même, pense-t-elle à en faire de la littérature? Elle se plonge dans ses menues besognes quotidiennes, elle tâche de rattraper le temps perdu, et, quand elle remontera dans sa cellule, quand elle prendra la plume sur le vieux tapis taché d'encre, elle ne verra plus devant elle que l'immobile décor du levant du Cayla.

Paysage sans gloire et sans grand accent, tel que pourraient en offrir beaucoup de nos provinces françaises : et ce n'est que dans quelques mots de langue d'oc, dans quelques usages, dans quelques notations brèves, que cette solitaire, qui a si peu voyagé, nous donnera la sensation de notre Midi. C'est l'Albigeois vu par une Lamartinienne, dans l'embrasure d'une croisée à un seul battant.

Il ne nous restera plus maintenant qu'à voir la terrasse, cette fameuse terrasse, où Maurice, rêvant le soir pour la première fois, a écouté les mystérieuses voix de la nature, douces et insinuantes dans le vallon du Cayla, terribles et fougueuses sur les falaises et dans les bois de Bretagne. Et, plus tard, que n'a-t-elle pas vu, l'humble terrasse !

Maurice était revenu comme l'enfant prodigue ; il rentrait au château paternel, après les orages de la Chênaie, après la crise de panthéisme qui, momen-

tanément, avait banni la foi de son âme, après quelques années de dandysme, à la suite de Barbey d'Aurevilly, dans ce Paris d'où il revenait épuisé et navré. Il voulut s'arrêter sur la terrasse, laisser tous les tendres souvenirs remonter en lui. Si la fenêtre de la chambrette explique Eugénie, la terrasse explique Maurice. Il semble qu'il ne l'ait jamais quittée. Nous ne l'y revoyons pas seulement aux jours d'enfance, où il s'éveillait à la vie, ou aux jours d'agonie, alors que sa sœur lui apportait pour l'alimenter la *panade* locale que seule acceptait son estomac ravagé : mais nous l'y revoyons toujours, évoqué par les pensées et les conversations de ceux qui l'attendent, M. de Guérin, Eugénie, Erembert et Mimi. Fut-il jamais absent sur ce carré de terre, aux humbles touffes d'herbe, où s'élèvent deux ou trois maigres arbres, mais qui, du haut de ses murs de pierre, domine et embrasse le cercle des collines et des bois?

Je me suis assis sur la terrasse. Le soleil déclinait lentement, à ces heures du bel été qu'aucune autre n'égale. Dans le silence des combes, l'air pur apportait des bruits inexpliqués : n'ai-je pas rêvé du galop du *Centaure*, au bruit de ce sabot? du cri de la *Bacchante* à cet appel lointain et joyeux ? La vie multiple et mystérieuse de la nature vous arrive ici plus énigmatique et plus prenante encore ; ce n'est pas la splendeur dramatique de la Bretagne, l'éclat plastique et radieux de la Provence ; c'est la beauté plus voilée, plus subtile de paysages dont la délicatesse demande une longue habitude, une patiente méditation. On les croit insignifiants ; ils parlent, ils vivent, ils suggèrent. Et les vers de Maurice paraissent tout naturels :

Nymphes, divinités dont le pouvoir conduit
Les racines des bois et le cours des fontaines,
Qui nourrissez les airs de fécondes haleines,
Et, des sources que Pan entretient toujours pleines,
Aux champs menez la vie à grands flots et sans bruit,
Comme la nuit répand le soleil dans nos veines ;

Dieu des monts et des bois, dieux nommés ou cachés,
De qui le charme vient à tous lieux solitaires,
Et toi, dieu des bergers, à ces lieux attachés,
Pan, qui dans les forêts m'entr'ouvris tes mystères,
Vous tous, dieux de ma vie et que j'ai tant aimés,

. . . .

Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois (1)...

Il faut quitter le Cayla. Nous avons erré avec mélancolie dans la « garenne des buis » qui domine la vallée, dans le bois des Sept-Fonts, où Eugénie a lu des lettres de Sainte-Beuve et de Barbey d'Aurevilly. Nous avons regardé ces hameaux, qui se tassent, sous leurs tuiles et leurs chaumes ; dans la verdure, ces Mérix, derrière lesquels elle voyait lentement monter le clair de lune ; nous avons suivi les petits chemins, les sentiers foulés dans la prairie, où « l'Agissante et la Contemplative du Cayla », comme disait Barbey, a mené sa vie si pure, si poétique, si méritoire. Et, en quittant ce pays si mal connu, ce décor si ignoré d'une œuvre double qui a soulevé tant de justes admirations, nous nous demandons si l'heure ne vient pas de quelque dédommagement. Aujourd'hui, Maurice et Eugénie de Guérin, arrivés au plein jour de la célébrité, ont lentement vaincu tous les détracteurs. On n'a plus pour eux que des paroles de vénération et de tendre piété. On leur consacre de beaux livres. On commémore leurs anniversaires. Mais le Cayla, va-t-on l'oublier? Va-t-on laisser les bonnes gens continuer de croire qu'il est situé en un vague pays, d'où l'on voit la mer, à ce point que les Toulousains et les Albigeois en foule ignorent encore que les Guérin furent leurs compatriotes? Ce Cayla, pourtant, et son paysage, et sa situation, et son décor, ont joué leur rôle important dans la formation de ces hautes sensibilités.

Oh ! point de manifestation tapageuse, point d'inauguration trop officielle ! Mais ne souhaiteriez-vous pas,

(1) Maurice de Guérin, *Reliquiæ*, *Glaucus*.

vous que le culte du souvenir entraînera dans ce coin de notre terre de France, ne souhaiteriez-vous pas d'y trouver quelque autre commémoration que le petit vitrail d'Andillac ou le bas-relief du salon? Ne souhaiteriez-vous pas de rencontrer au but de votre pèlerinage la double effigie d'Eugénie et de Maurice, profils doucement estompés dans le marbre, silhouettes blanches que l'on verrait se mêler, le soir, aux vapeurs qui montent de la rivière, à l'ombre frémissante qui tombe des peupliers...



Ce souhait a été réalisé. Le 18 juillet 1912, sur l'initiative intelligente et zélée de M. l'abbé Moisset, curé d'Andillac, un médaillon de marbre, orné du double profil d'Eugénie et de Maurice, œuvre du sculpteur albigeois Gabriel Pech, a été inauguré dans le petit cimetière, sur la tombe des Guérin ; et cette inauguration a été accompagnée d'une fête intime, pieuse, cordiale, provinciale dans le meilleur sens du mot, fête dont il n'est pas inutile de fixer le souvenir.

On était venu d'un peu partout : l'élite du Languedoc était représentée par l'Académie des Jeux floraux, par des délégués des sociétés littéraires et félibréennes, de l'Université, du clergé, de la presse, entourés d'une brillante couronne féminine. De bonne heure, les premiers trains venant de Toulouse, d'Albi, de Montauban, de Capdenac amenaient une foule considérable à Cahuzac-sur-Vère, où, depuis la luxueuse automobile jusqu'au modeste « char à bancs », tous les véhicules avaient été réquisitionnés pour transporter les invités à Andillac. En passant, nul n'oubliait de saluer la petite fontaine, dont il est fait mention dans le *Journal*.

... J'ai vu près de la fontaine un petit garçon qui se désolait à fendre l'âme. C'est qu'il avait cassé son cruchon, et le pauvre enfant avait peur d'être battu par son père. Ce n'est

pas lui qui me l'a dit, tant il pleurait, mais des femmes qui avaient vu tomber la cruche. Ce pauvre petit, j'ai vu qu'avec dix sous je le consolerais ; et, le prenant par la main, je l'ai mené chez un terrassier où il a retrouvé sa cruche. Charles X ne serait pas plus heureux s'il retrouvait sa couronne.

Aujourd'hui, les habitants sont sur la place comme s'ils faisaient une garde d'honneur autour de leur fontaine. Ils sont heureux et fiers. Avec sympathie, ils saluent les pèlerins qui se rendent à Andillac.

Cependant, nous faisons une halte à l'église ; elle est neuve, mais, dans un coin du transept, il reste un confessionnal vermoulu. J'aime à imaginer qu'Eugénie s'y est agenouillée.

Elle y apportait, a dit M. l'abbé Lecigne, son âme toute blanche comme la neige neuve des hautes montagnes, mais inquiète aussi, alarmée aux moindres faiblesses et se reprochant jusqu'à ce *Journal*, où elle craignait de se regarder parfois avec une certaine coquetterie. Elle venait là, comme l'oiseau qui cherche sa branche de repos, comme le malade qui cherche son médecin. Le curé de Cahuzac, M. Bories, était tout cela pour elle, « l'ami de l'âme, son confident le plus intime, son médecin, son maître, sa lumière ». Et je m'étonne que sur le bois usé de ce confessionnal on n'ait point gravé cette sublime phrase qui vaut tout un traité de théologie et d'apologétique : « La confession n'est qu'une expansion du repentir dans l'amour ».

A Andillac, la voix grêle de la petite cloche paroissiale, la cloche aimée d'Eugénie, annonce la messe et nous invite au recueillement. Des groupes silencieux traversent rapidement le cimetière, où nous reviendrons tout à l'heure, et se dirigent vers l'église qui sera bientôt remplie. Nous entrons, nous aussi. Au-dessus de la porte d'entrée se détache cette pensée d'Eugénie, surmontant la devise et les armes des Guérin : « Porte d'église est porte d'ami ; je n'y puis passer devant sans ouvrir ».

A l'intérieur, nous retrouvons les mêmes inscriptions. Elles alternent avec les guirlandes et les trophées champêtres : « C'est bien bon de pleurer, mais

non pas sans la prière. Les affections qui nous tombent du ciel et qui y remontent sont bien fortes. — La confession n'est qu'une expansion du repentir dans l'amour. — Je plains ceux qui n'ont à donner aux morts que des larmes. — Mon Dieu, puisqu'il faut voir mourir, qu'il est doux de croire qu'on verra revivre. — La mort ne sépare que le corps : l'âme, au lieu d'être là, est au ciel ».

Mais voici que commence la messe de *Requiem*. Au dehors, j'entends toujours dans le clocher la petite cloche dont Eugénie écouta « le premier angelus » et dont « le tin-tin joli » lui semblait plus beau que la voix « des grandes sonneuses de Paris ». — « Quand elle finira, dit le *Journal*, qui sait tout ce qui aura fini dans Andillac et dans le monde? » — Hélas ! les temps s'enfuient. La cloche est bien malade, et sa voix est bien fêlée...

Mais M. le chanoine Birot, vicaire général d'Albi, est monté en chaire. C'est un homme éloquent, artiste, aux idées originales et hardies. Il évoque avec bonheur l'âme de Maurice, angoissée, souffrante, inquiète, sensible à l'excès, et celle d'Eugénie, plus calme, plus douce, au-dessus des atteintes troublantes de l'incrédulité.

Nous pouvons nous partager entre ces deux types, conclut l'orateur ; c'est notre existence tout entière que nous allons retrouver en eux. Et, en même temps que nous prierons aujourd'hui pour Eugénie et Maurice de Guérin, nous prierons aussi pour nous-mêmes qui connaissons toutes les alternatives de la vie... Cette fête prendra alors un caractère humain, un caractère universel... N'est-ce pas, d'ailleurs, le rôle l'Église de bénir toutes les destinées ?

L'archiprêtre de Gaillac donne l'absoute. On passe dans le cimetière.

Le vaillant et bon curé d'Andillac, l'abbé Moisset, est là, entouré de prêtres. Il donne ses derniers ordres. Il a tout organisé, tout prévu. Eugénie et Maurice,

ses « deux paroissiens d'honneur », comme il se plaît à les nommer, seront contents de leur pasteur.

Une estrade a été dressée. Au milieu d'une foule compacte et recueillie, l'abbé Moisset prend le premier la parole et souhaite la bienvenue à ses invités qu'il appelle « mes bien chers frères ». Il salue tout particulièrement Anatole Le Braz, qui remplace M. Jean Aicard, qui devait venir présider, je ne sais trop pourquoi, et n'est pas venu, je ne sais pas davantage pourquoi.

Puis, c'est l'Académie des Jeux floraux, représentée tout spécialement par l'un de ses Quarante Mainteneurs, le comte Gardès, un Albigeois de race et de cœur. Orateur vibrant et enthousiaste, il a répandu sans compter la musique de sa parole. Ceux qui l'ont entendu le 18 juillet au Cayla ne l'oublieront pas, quand, malgré de cruelles souffrances, heureusement passagères, il a affirmé et célébré la foi catholique des Guérin, leur attachement à leur terre natale et à leurs affections de famille :

Ce qu'aucune femme ne saurait enlever à Eugénie, ce qui demeure son orgueil éternel, ce sont ses lamentations de sœur meurtrie et ses chants de sœur triomphante. La passion elle-même ne connaît pas d'aussi magnifiques accents, et c'est bien la preuve que « dans la littérature comme dans la vie, la tendresse est la forme la plus parfaite de l'amour ».

Eugénie doit tout à ses origines, à sa terre natale... notre terre ! — Et notre régionalisme en est fier. On retrouve au talent, parfois génial, de Maurice l'influence d'inspirations diverses, la marque décisive de la mer bretonne, l'empreinte de plusieurs ciels de France... Et notre patriotisme s'en glorifie.

... Ne cherchons pas lequel des deux a plus de droits à notre admiration. Maurice vivant, Eugénie l'a soutenu, l'a guidé, l'a ramené, l'a sauvé... et pour ce faire, elle s'est grandie au-dessus d'elle-même. Maurice mort, elle a claironné son nom, répandu ses œuvres, instauré son culte, préparé, pour ainsi dire, les « restitutions » de notre temps et les hommages de ce jour... Le frère, en retour, ajoute un reflet de sa gloire au front de sa sœur.

N'est-il pas juste de dire que les deux Guérin se sont fait l'un à l'autre le sublime présent de l'immortalité?

Les orateurs se succèdent. On donne lecture du discours de M. Aicard, qui s'efforce de nous rassurer, comme s'il en était besoin, sur le salut éternel de Maurice :

Quelque forme que lui donne la fantaisie d'un poète, l'hommage qu'il rend à la nature remonte de lui-même. nécessairement, à la cause véritable, à la source unique, Voilà, sans doute, ce qu'ont dû répéter à Eugénie de Guérin les amis de son frère, les artisans de sa renommée posthume.

Lorsqu'un soir, voici deux mille ans, fut entendu, le long des rivages de la mer et dans les échos des montagnes, le grand cri merveilleux : « Pan est mort ! », cette plainte des dieux innombrables, mis en fuite par l'apparition lumineuse de Jésus naissant, ne pouvait pas signifier que les forces mystérieuses de la nature n'auraient plus droit désormais à l'admiration des hommes, mais seulement qu'elles ne seraient plus les souveraines, pour éternelles qu'elles eussent paru jusqu'alors. La tendresse, la pitié, la charité, nouvellement formulées, incarnées dans le Dieu véritable, allaient s'emparer du monde des âmes, l'agrandir, l'affranchir des inconscientes terreurs inspirées par l'aveugle destin. L'Évangile proclamait le règne prochain de la justice, de l'amour et du pardon. L'idée de sacrifice allait se mettre en marche sur la terre lentement conquise.

Plus ne serait besoin de la lourde force physique des Titans pour combattre des dieux égoïstes, plus ardents de passions sauvages et plus chargés de chaînes que les mortels ; l'amour chrétien devait y suffire. L'âme se révélait à elle-même et se sentait tout à coup d'essence plus haute que cet univers qui ne la comprend pas et qu'elle comprend : mais il ne lui devenait pas interdit d'aimer et de célébrer ce qu'elle domine. Et quand le Dieu de la Bonne Nouvelle parlait aux foules de Judée, il savait, pour toucher les âmes, leur dire la beauté des lys et des colombes, appeler la nature en témoignage de la toute-puissance et de l'infinie bonté de son Père.

L'auteur de *Jésus* a terminé en rappelant un des plus gracieux épisodes des cahiers d'Eugénie de Guérin, à laquelle il était bon de revenir un peu :

Un jour, dans l'église de Cahuzac, déserte à ce moment-là parce que tout le monde était aux moissons, une fille de berger ou de bûcheron enleva le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, « et s'en alla le poser sous un rosier, dans un bois ». Les ber-

gers qui le découvrirent en portèrent la nouvelle à Cahuzac, et neuf prêtres vinrent en procession adorer le *Saint-Sacrement du Rosier*, et le reportèrent dans l'église. La pauvre bergère fut prise et jugée... Elle demanda à se confesser et fit au prêtre l'aveu du larcin, mais ce n'était pas qu'elle fût voleuse : « C'était, dit-elle, *pour avoir le Saint-Sacrement dans la forêt* ! J'avais pensé que sous un rosier le bon Dieu se plairait aussi bien que sur l'autel. » A ces paroles de la bergère, un ange descendit du ciel pour lui annoncer son pardon...

Pour moi, je n'ai jamais pu m'empêcher de voir dans cette fille des forêts comme une personnification de la Muse qui inspirait Maurice de Guérin, — et je pense que le même ange qui vint consoler la bergère dut apparaître à Eugénie, aux heures du doute qui la mettait en angoisse, pour lui répéter, en les attribuant à Maurice, les naïves, les exquises paroles de la légende : « J'ai pensé que sous un rosier le bon Dieu se plairait aussi bien que sur un autel ! »

Mais il est temps de gagner le Cayla. Nous suivons la grande rue d'Andillac, avec ses masures entourées de figuiers et ses fermes pauvres et tristes. Cette fois l'aspect est morose, le ciel gris et lourd d'orage. Mais qu'importe ! Je revois Eugénie suivant cette voie paysanne, aux matins dominicaux :

On rencontre en chemin des figures endimanchées, des enfants grandis depuis huit jours ; on reçoit des *adisias* de tous côtés. On voit l'un et l'autre en passant ; on reçoit la révérence de toutes les femmes que l'on rencontre, et puis on caquette chemin faisant sur les poules, le troupeau, le mari, les enfants. Mon grand plaisir, c'est de les caresser et de les voir tout rouges dans les jupes de leur mère. Ils ont peur de *las doumaisèlos* (1) comme de tout ce qui leur est inconnu.

Et voici le Cayla dans sa douce solitude. « C'est le grand désert, disait Eugénie, vide ou peuplé à peu près comme l'était la terre avant qu'y parût l'homme. On y passe des journées à ne voir que des moutons, à n'entendre que des oiseaux. » Cependant même aujourd'hui, sous ce ciel pluvieux, cette Thébaïde ne ressemble pas à celle de la Morvonnais, la « Thébaïde

(1) Les demoiselles.

des grèves bretonnes », dans son paysage romantique.

Quatre cents couverts sont dressés sous les arbres. M. Le Braz préside ces agapes sans prétention.

L'heure est propice à la poésie. Au dessert, après le toast de M. Charles Bellet, qui, sous le pseudonyme de Charles Delorme, dirigea longtemps l'excellente *Revue provinciale*, voici quelques vers où j'essayai de traduire les impressions de la journée :

Sous la paix frémissante et douce des feuillages,
Ombres que nous aimons, comment vous exalter?
Ce que veut votre cœur, c'est le chant de l'été,
Le frisson des grands bois, la cloche du village,

Le silence éloquent de ces vallons ; l'appel
Crépusculaire de Pierril, ou la clarine
De son petit troupeau descendant la colline,
Quand la lune, aux Mérix, hésite au bord du ciel.

Il faudrait, pour répondre à vos désirs, Maurice,
Interpréter encore — et comment, après vous? —
Ce parc, ces champs, ces eaux, où palpite à grands coups
Le large cœur de la nature inspiratrice,

Animer le décor familier que voilà
Et deviner parfois, aux horizons sonores,
Le galop éperdu d'un mythique Centaure
Errant, dans le soir clair, aux abords du Cayla.

— Et pour vous, dont le cœur a fait tout le génie,
Mais qui lisiez Virgile et méditiez Platon,
Avec quels mots, sur quel accent vous parle-t-on,
Fille de Lamartine, ô suave Eugénie?

A l'église, tantôt, nous étions à genoux ;
Ce n'est que là, — ou bien dans les pauvres demeures,
Devant la Croix, et quand on prie, et quand on pleure,
Qu'on espère pouvoir être compris de vous.

— Aussi, nous qui venons des cités populeuses,
Nous ne prétendons pas vous louer dignement ;
Sur votre sol tarnais, nous voulons seulement
Sur vos traces cueillir quelques fleurs merveilleuses.

C'est pour nous, chercheurs d'art, la sainte humilité ;
En nos temps pleins de fièvre et d'orgueil et de haine,
La force d'accomplir la tâche quotidienne,
Suivant l'ordre divin, avec simplicité ;

Et surtout, oh ! surtout, l'amour que rien n'efface
Du petit cimetière auprès du vieux clocher,
Et de la tombe où les nôtres se sont couchés,
L'amour du sol natal où vécut notre race !

Et nous viendrons souvent ici, rêver encor,
Vous chercher dans vos prés, vos sentiers et vos landes,
O vous qui fleurissez d'une double légende
Le bréviaire sacré de la Terre et des Morts !

Les verres se lèvent tour à tour. Le marquis de Suffren, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux, qui porte avec l'aisance d'un vrai grand seigneur un nom illustre dans les annales de la France et de la Provence, dégage avec autorité le sens profondément religieux, familial, patrial de cette fête émouvante. M. Anatole Le Braz présente les excuses des absents, et notamment du président du comité d'honneur. M. Victor Lespine, rédacteur en chef de l'*Express du Midi*, rappelle avec esprit que Maurice de Guérin fut journaliste. D'autres encore apportent le salut des villes environnantes, de ces villes dont le souvenir apparaît aux feuillets de la *Correspondance* et du *Journal*.

Mais, au milieu de toutes ces voix diverses, voici la chanson du terroir. Elle est dite par un félibre, un excellent poète qui mériterait d'être mieux connu, Paul Prouho. Il est vraiment le continuateur des grands *primadié* par sa façon de s'accommoder à tous les incidents quotidiens, par son habitude charmante d'avoir sur tous les sujets de la vie provinciale son poème aimable et souriant, frais comme un bouquet de fleurs des champs.

Aujourd'hui, il a voulu se souvenir du rôle que la langue d'oc a tenu dans la vie et le journal d'Eugénie. Ah ! certes, elle ne la dédaignait pas, la langue des petits et des humbles, la bonne demoiselle. Et à chaque page éclatent ses joyeuses sonorités. Prouho n'a garde de l'oublier. Il en est tout fier :

Me maini saquéla que toutjoun vous agrado
La lengo d'Albiges qu'abets pas doublidado (1)...

Et au nom de la vaillante société félibréenne qu'il a groupée autour de lui, *la Lauzeto rabastinholo* (2), il chante *la Doumaizelo dal Cayla e soun fraire* (3) :

Dempéi que siatz en Paradis
Lous efans dal Miejoun gardon vostro memorio,
E tabe lous dal Nord an cantat vostro glorio
Dins lour bel e clar parladis (4)...

Mais la pluie commence à tomber et met fin à cette exquise fête populaire. Avec les invités nous pénétrons au château.

Au fameux bas-relief du salon, on a simplement apposé une plaque commémorative en marbre, sur laquelle on lit :

« A Maurice et Eugénie de Guérin — leurs admirateurs et leurs amis. — 18 juillet 1912. »

Nous retrouvons là les orateurs et les fidèles du matin. Le chanoine Pauthe, dont l'Académie française a plusieurs fois couronné de fortes études sur le XVIIe siècle, a été spécialement délégué par Mgr Mignot, archevêque d'Albi, pour présider cette nouvelle cérémonie. Il prononce des paroles émues et profondes. M. Auguste Vidal, de la Société des Belles-Lettres du Tarn, lui succède avec un beau discours. Le salon est comble. Au dehors, il pleut toujours. Maintenant, on lit des vers de Maurice de Guérin. M. Anatole Le Braz évoque sa Bretagne, cette Bretagne que l'on ne peut séparer du souvenir de Maurice. Il dit comment c'est

(1) Je me souviens certes qu'elle vous plaît toujours, — la langue d'albigeois que vous n'avez pas oubliée...

(2) L'Alouette de Rabastens (chef-lieu de canton du Tarn).

(3) Le demoiselle du Cayla et son frère.

(4) Depuis que vous êtes en Paradis — les enfants du Midi gardent votre mémoire — et aussi ceux du Nord ont chanté votre gloire — dans leur beau et clair langage...

là-bas que l'on a voulu tout d'abord fêter sa mémoire, comment à l'ombre de la Chesnaie on a ressuscité son ombre et dit ses vers harmonieux.

Malgré toute cette éloquence si prenante, on sent bien que la journée est finie. Un crépuscule hâtif tend au ciel un crêpe de deuil et de brumes. Les bonnes gens d'Andillac, de Cahuzac, des Mérix, de Sept-Fonts, s'en sont allés à travers les sentiers, sous la bruine. Le grand mouvement populaire qui, affectueusement, a jeté aujourd'hui toute une foule vers le Cayla est terminé, et nous prolongeons simplement une séance académique.

... C'est fini. Tous les visiteurs, tous les fidèles des Guérin ont quitté le Cayla. Les derniers piétinements ont cessé dans les allées du parc. Il me faut quitter aussi le décor et le cadre tant aimés.

En m'en retournant, je traverse Andillac. Je passe auprès du cimetière.

Je me souviens alors que Francès, le berger — celui qui annonçait à Eugénie l'arrivée des bergeronnettes derrière le troupeau — aimait à raconter que, le soir où elle mourut, on aperçut une étoile filer du château jusqu'au cimetière.

Au souffle d'un vent frais, la pluie a cessé, les nuages ont été balayés, le ciel est pur au-dessus d'Andillac. Il n'y a pas d'étoiles filantes. Mais sur le petit cimetière, au mur bas, tout chevelu de pourpiers et de capillaires, les astres brillent d'un pur éclat. Et j'en distingue un surtout qui scintille directement au-dessus de la cime des cyprès. Pourquoi, en pensant à Eugénie, ne pas songer à une blanche étoile?

Et il me revient un mot, que j'ai entendu, ce matin, au sortir de la messe, dans les groupes de bonnes femmes d'Andillac, encore tout émerveillées de la messe funèbre et des accents de M. le chanoine Birot :

— Oh ! on la canonisera un jour, comme Jeanne d'Arc ! Pourvu que ce soit bientôt !

O douce Eugénie, patronne de ce coin de terre qui nous est si cher, et que vous avez tant aimé ; patronne de l'amour fraternel, en ce qu'il a de plus divin et de plus suave ; patronne des célestes simplicités, — priez pour nous...

INDEX

DES PROVINCIAUX CITÉS

F

G

H

J

L

M

P

Q

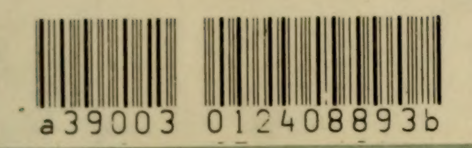
R

IMPRIMERIE CRÉTÉ. — CORBEIL

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

11 DEC. 1992
17 JUIN 1992


a39003 012408893b